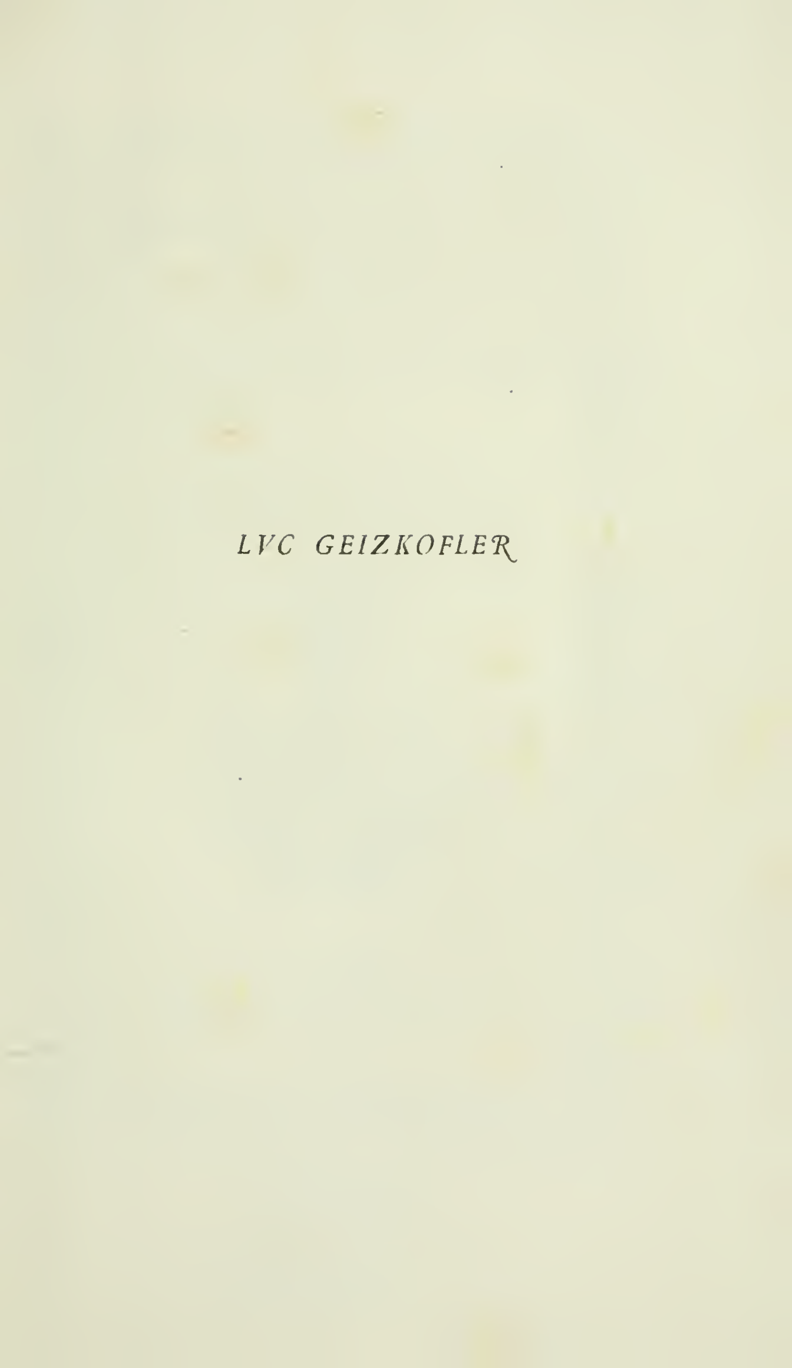
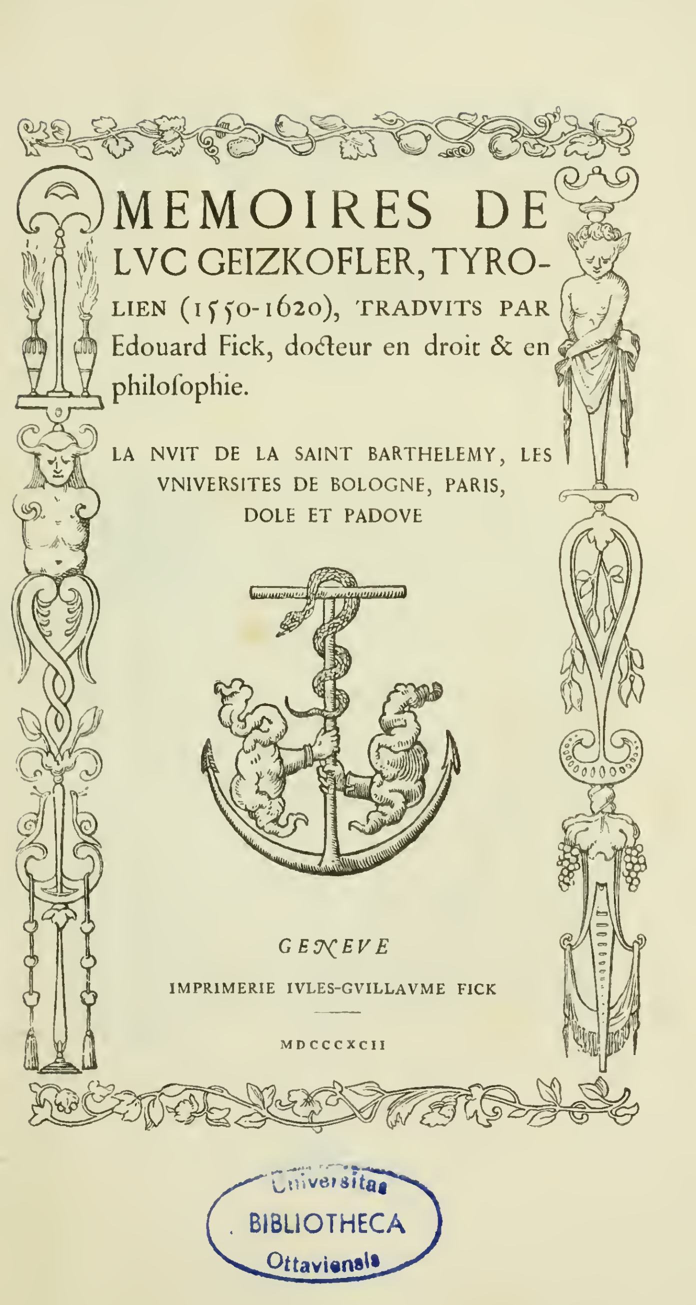




LVC GEIZKOFLER



MEMOIRES DE LVC GEIZKOFLER, TYROLIEN (1550-1620), TRADVITS PAR Edouard Fick, docteur en droit & en philosophie.

LA NVIT DE LA SAINT BARTHELEMY, LES VNIVERSITES DE BOLOGNE, PARIS, DOLE ET PADOVE

GENEVE

IMPRIMERIE IVLES-GVILLAVME FICK

MDCCCXCII



PREFACE

***

IL y a bientôt un demi-ſiècle que la maiſon Fick s'eſt donné la tâche honorable, plus honorable que lucrative, de rendre à l'imprimerie genevoiſe ſon ancien luſtre, de reprendre les traditions des Eſtienne & des De Tournes, de mettre le nom de Genève ſur le frontiſpice de beaux & bons livres, & de faire des fac-ſimile d'éditions anciennes, qui vieilliront à leur tour & ſeront recherchées des bibliophiles dans un ſiècle d'ici. Même elles n'ont pas eu ſi longtemps à attendre, car on ſe les diſpute déjà. C'eſt qu'on pourrait chercher longtemps des livres plus ſoignés, plus corrects, plus conſciencieux, pourrait-on dire, imprimés ſur un papier plus beau & plus ſolide, avec des caractères d'une plus ſérieuſe élégance.

Ce n'eſt pas à la légère que nous avons prononcé le nom des Eſtienne. La maiſon Fick, par l'acquiſition de bois précieux, trouvés dans le matériel des De Tournes, eſt devenue en quelque ſorte l'héritière de cette illuſtre maiſon : & elle ne l'a pas été ſeulement au ſens matériel du mot, mais auſſi au ſens intellectuel, par le goût & le ſoin qu'elle a mis à ſes publications, par le choix qu'elle en a fait, ſurtout par la collaboration aſſidue de ſes chefs, qui étaient ce que doivent être de vrais imprimeurs, c'eſt-à-dire des lettrés, & même des écrivains. Cette excellente maiſon a été cruellement éprouvée. En moins de quinze ans, ſes quatre derniers directeurs ont été enlevés par la mort : d'abord Jules-Guillaume, fils de Charles-Louis-Guillaume, ſon fondateur, puis Edouard, puis Guſtave, & tout récemment le dernier venu, Guſtave Latour, qui a été enlevé par une mort précoce, preſque au moment où il venait de ſuccéder à ſes deux oncles à la tête de l'imprimerie créée par ſon arrière grand-père maternel.

Guſtave-Wilhelm Fick était un ſavant juriſconſulte : ni ſes goûts, ni ſes études, ni ſa vocation ne le deſtinaient à imprimer des livres, quoique par don d'hérédité il s'y entendît fort bien. Mais à la mort du frère tendrement aimé, qui lui fut enlevé à la fleur de l'âge, il

ſacrifia ſes goûts perſonnels à l'honneur de la maiſon, & il ſe conſacra tout entier à cette tâche pieuſe de terminer les publications préparées, mais inachevées. C'eſt ainſi qu'il fit paraître, en 1888, les *Mémoires de Barthélemy Saſtrow*, une œuvre importante traduite par ſon prédéceſſeur, imprimée ſous ſa direction. Puis la mort vint le prendre à ſon tour en 1891, & il laiſſa à ſon neveu, appelé à lui ſuccéder, la tâche de préparer le volume auquel ces lignes ſervent d'introduction. C'eſt la dernière œuvre d'Edouard Fick, & l'on peut dire qu'elle eſt deux fois un livre poſthume, puiſque l'auteur & l'éditeur ont diſparu tous deux avant de l'avoir achevé. M. Latour eſt mort à Alger le 23 janvier 1892, à l'âge de vingt-neuf ans.

Edouard Fick, né en 1834, fils aîné & ſucceſſeur de Jules-Guillaume, docteur en droit de la Faculté d'Heidelberg, était un fin lettré & un bon humaniſte. L'époque de la Réformation n'avait pas de ſecrets pour lui : il en connaiſſait tous les livres & en avait fréquenté tous les hommes. Par là auſſi, il était de la race des grands imprimeurs du XVIe ſiècle. Il ne ſe contentait pas de faire gémir la preſſe au ſens matériel du mot : il travaillait pour elle de ſa bonne & fine plume. Ses traductions de vieux chroniqueurs devenus rares,

ſouvent preſque ignorés, qui écrivaient en latin ou en allemand, ſa *Vie de Thomas Platter*, ſon *Keſſler*, ſon *Bonivard*, ſon *Saſtrow*, ſont des modèles du genre. Sans verſer dans le travers de l'archaïſme — il avait le goût trop fin pour cela — il avait trouvé le ſtyle approprié à ces antiques hiſtoires : auſſi ſemble-t-il, en liſant ſa tranſcription fidèle, que l'on a ſous les yeux le texte original.

Ce livre, nous l'avons dit, eſt ſa dernière œuvre : il ſera auſſi la dernière création qui ſortira, ſous ſon nom ou ſous le nom de l'un des ſiens, de ces ateliers célèbres qui ont produit lentement, à l'ancienne mode, toute une bibliothèque de chefs-d'œuvre typographiques.

Celui qui écrit ces lignes deſtinées à lui ſervir de préface doit cet honneur non pas à une compétence ſpéciale, mais ſeulement au haſard de la vieille amitié de jeuneſſe qui le liait à Edouard Fick, ſon camarade d'études ſur les bancs du Collège & de l'Académie de Genève. Auſſi ſe borneront-elles à rappeler quelques traits de cette intéreſſante figure, très antique par la régularité de la vie, le ſérieux de l'intelligence, l'habitude du travail patient & opiniâtre, très moderne auſſi par le tour de l'eſprit & la qualité des idées. Quant au fin ſourire qui venait parfois égayer la phyſionomie du ſavant chercheur, il pouvait appartenir au

XVIe siècle aussi bien qu'au XIXe. Les Estienne aussi avaient leurs joyeusetés de plume, & la Genève d'autrefois, malgré le masque austère que lui avait imposé la discipline de Calvin, avait gardé sous sa barette noire un fond de malice gauloise, qui se déversait & même débordait quelquefois un peu plus que de raison dans les ouvrages du temps, entre autres dans les *Advis & Devis* ou dans les *Chroniques*, de Bonivard.

Edouard Fick avait achevé dans les Universités allemandes, à Heidelberg d'abord, à Berlin ensuite, les fortes études commencées dans sa ville natale. Il y suivit les cours de droit & prit son grade de docteur ès sciences juridiques. Pourtant, il ne se destinait point au barreau. Dès son enfance, sa carrière était toute tracée. Il se préparait à succéder à son père, Jules-Guillaume Fick, à la tête de l'imprimerie que le père de ce dernier avait fondée en 1820 & qui était devenue une des plus importantes de Genève.

L'ambition du père, & ce fut aussi celle du fils, consistait à relever ce noble & grand art de l'imprimerie, qui fut au temps de la Renaissance & de la Réformation une des premières industries & une des gloires de notre ville lettrée, qui a créé une tradition & élevé à la théologie, à l'histoire, aux sciences & aux let-

tres tant de monuments impériffables : ils le font non feulement au fens idéal, mais auffi au fens matériel du mot, car le foin que l'on mettait à l'impreffion de ces chefs-d'œuvre eft caufe qu'ils vivent encore, alors que tant de livres nés d'hier ou d'avant-hier, mouillés & piqués à toutes leurs pages, après avoir été des volumes de luxe, reffemblent aujourd'hui à des mendiants en loques. Voilà un fort que n'ont point à craindre les livres qui portent la marque de la maifon Fick : Un triton qui fonne de la conque, avec cette devife, *En tout bien;* c'eft la marque & la devife des De Tournes. Ils font bâtis fur le roc, c'eft-à-dire deftinés à durer longtemps.

Tous les amateurs connaiffent ces chefs-d'œuvre typographiques. Ce font pour la plupart des reproductions, faites parfois en fac-fimile, d'éditions rares, fouvent d'exemplaires uniques du XVIe fiècle. On connaît en ce genre l'édition des œuvres de Bonivard, celle des *Martyrs*, de Crefpin, d'autres encore, entreprifes pour Guftave Revilliod, & qui, relevées par des deffins de Gandon, peuvent foutenir la comparaifon avec les œuvres les plus parfaites de la typographie ancienne & moderne. Ce font de véritables œuvres d'art.

Edouard Fick lui-même avait fourni de fa plume aux preffes de la maifon dont il fut le

troiſième chef, les ouvrages ſuivants : *Jean Keſſler, chroniqueur Saint-Gallois ; La Vie de Thomas Platter écrite par lui-même ; Fondation de l'Univerſité de Bâle ; Deux viſites à Nicolas de Flue, Mémoires de Félix Platter*, médecin bâlois ; *Bourkard Zink & ſa Chronique d'Augſbourg ; Paulus Odontius, chapelain de Waldſtein en Styrie ; Les débuts d'un artiſte*, ſouvenirs de Joachim Brunſchweiler ; *Mémoires de Barthélemy Saſtrow, bourgmeſtre de Stralſund ;* enfin le livre auquel cette notice ſert de préface & qu'il avait terminé avant ſa mort, mais laiſſé à l'état de manuſcrit.

Son frère Guſtave n'a pas eu le temps de le publier ; c'eſt un troiſième moribond, Guſtave Latour, qui a conſacré à cette tâche pieuſe tout ce qui lui reſtait de vie & de forces.

* * *

Bien que le plus ſimple ſoit de renvoyer les lecteurs au livre qu'ils ont maintenant entre les mains, on nous permettra d'en dire quelques mots en manière d'introduction.

C'eſt un nouveau récit de la nuit de la Saint-Barthélemy, raconté par un témoin oculaire, qui n'a rien perdu du ſanglant ſpectacle ; il n'a même échappé que par miracle aux dangers de toute ſorte que ſa qualité d'étranger & de huguenot préſumé lui a fait courir

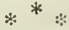
dans cette bonne ville de Paris, où il était venu du Tyrol, ſa patrie, pour achever ſes études. C'était un jeune homme de bonne famille, aviſé & intelligent, inclinant aux idées nouvelles auxquelles il devait faire, plus tard, une adhéſion formelle ; mais en ce temps-là, il n'était pas encore abſolument fixé. Il était réformé d'eſprit, de cœur & de tendances, mais non de fait. Il eſt permis de croire que l'effroyable tuerie à laquelle il a eu l'occaſion d'aſſiſter & qui lui a laiſſé une ſi terrible impreſſion, n'a pas peu contribué à lui inſpirer l'horreur du papiſme & de ſes prêtres ſanguinaires.

Ce qui frappe dans le récit de ce témoin dont la dépoſition complète & rectifie ſur certains points celle des autres, c'eſt le ſentiment fort net que cet événement tragique & d'une importance hiſtorique de premier ordre a été amené par de très petites cauſes, par une ſérie de faits en partie voulus & prémédités, en partie fortuits, qui ont fini par agir ſur l'eſprit inquiet & timoré du roi & à le pouſſer à cet acte, dont il s'eſt vanté le lendemain du maſſacre, en revendiquant la gloire pour lui ſeul, mais dont les remords l'ont pourſuivi plus tard, juſque ſur ſon lit d'agonie.

C'eſt auſſi l'état d'eſprit qui régnait dans Paris, pendant ces temps ſans foi ni loi, où la

vie de chacun était à la merci de la dénonciation d'un ennemi perſonnel. La ville qui, plus tard, devait danſer & chanter devant l'échafaud révolutionnaire, chantait & danſait déjà dans l'intervalle des arquebuſades. Ce lui était une diſtraction & un ſpectacle que d'aſſiſter à cette chaſſe à l'homme, & elle inſultait le cadavre mutilé de Coligny, pendu au gibet de Montfaucon, comme elle devait, deux ſiècles & demi plus tard, inſulter ceux des victimes de l'échafaud révolutionnaire. Les Guiſe, couverts du ſang des proteſtants, ont devancé, pour ces Pariſiens d'ordinaire aimables & joyeux, mais féroces à leurs heures, la popularité des Danton & des Robeſpierre, tuant les ariſtocrates. — Les générations paſſent, mais l'hiſtoire ſe répète, & à chacun de ces chapitres qui ſe reſſemblent, on voit combien l'homme change peu.

Le ſtyle de ce témoin aviſé, intelligent, grand diſputeur, ami des controverſes théologiques, a été fidèlement tranſcrit par le traducteur, qui lui a gardé ſa bonhomie archaïque, ſans tomber jamais dans le paſtiche.



Ce livre eſt le dernier d'une ſérie dont le premier anneau date de 1853.

Si l'on voulait remonter plus haut encore, en ſortant des éditions de luxe, on trouverait que le premier ouvrage ſorti des preſſes de la maiſon Fick ſont les *Analecta Hellenika*, de A. Couronne, publiés en 1820. C'était un recueil de morceaux choiſis dans les auteurs grecs. En cela, elle ſe montrait déjà la digne héritière des maîtres imprimeurs du XVIe ſiècle, qui ont publié beaucoup de textes grecs. Mais ce qui les rappelle encore davantage, c'eſt la conſcience ſcrupuleuſe apportée dans l'exercice d'une profeſſion qui, trop ſouvent, de nos jours, s'eſt rabaiſſée à l'état de ſimple métier.

Nulle part, & en aucun temps, on n'a apporté plus de conſcience à la correction des épreuves, à la reviſion du texte, au choix des caractères, à celui des culs-de-lampe, vignettes ou lettres ornées, à leur appropriation au ſujet, à ces mille détails dont la foule des lecteurs ne ſe doute même pas, & qui diſtinguent le livre courant de l'édition d'amateur. C'eſt à cette tâche très attachante dans tous les ſens du mot que quatre générations d'imprimeurs, dont trois portaient le nom de Fick, & la dernière celui de Latour, ſe ſont conſacrées pendant ſoixante-douze ans, travaillant l'une après l'autre à l'édification du monument collectif, qui eſt celui de toute la famille, dans lequel chacune d'elles a laiſſé ſa trace, &, il faut ajouter, ſa vie.

Pour Edouard Fick, en particulier, cette affiduité du corps & de l'efprit attentif à une befogne qui eft prefque de l'ordre des travaux micrographiques, a très probablement altéré fa fanté & hâté fa fin. Il faut rappeler qu'à côté de ce labeur quotidien, il s'était créé d'autres occupations fupplémentaires. C'eft ainfi que, pendant plufieurs années, de 1861 à 1865, il a partagé avec Guftave Revilliod, qui lui en laiffait prefque tout le foin, la direction de la *Bibliothèque univerfelle* de Genève, avant qu'elle nous quittât pour aller commencer à Laufanne une nouvelle exiftence. Plus tard, il avait dirigé avec Louis Vaucher, puis, après la mort de ce dernier, avec fon frère, Guftave Fick, la *Semaine Judiciaire*, qui a rendu & rend encore aujourd'hui au barreau genevois d'utiles fervices. Le matin de fa mort, furvenue le 18 novembre 1886, il en corrigeait les épreuves, en forte que l'on peut dire de lui qu'il eft mort au Champ d'honneur, & qu'il a combattu jufqu'au dernier moment.

Sa carrière publique aurait pu être brillante, s'il l'avait voulu; mais fon ambition, qui n'était que du patriotifme, fe bornait à rendre à fon pays des fervices modeftes, de ceux qui n'attirent pas l'attention de la foule & ne prêtent pas aux applaudiffements. Il s'eft contenté d'accepter le mandat de Confeiller municipal

de la ville de Genève, fonctions gratuites auxquelles il a joint pendant un temps très court celles de membre du Confeil adminiftratif. — Mais ces honneurs, il les avait fubis plutôt qu'acceptés, comme un acte de dévouement dans des circonftances difficiles, & il les avait laiffés à d'autres auffitôt qu'il avait jugé que fon concours avait ceffé d'être néceffaire. Dans les bureaux de l'hôtel de ville, on l'avait vu, comme dans fes ateliers, le premier au travail, affidu, attentif, & faifant volontiers double befogne.

C'était, nous l'avons dit, mais nous aimons à le redire, un efprit très ouvert & très cultivé, dont le commerce était auffi agréable qu'il était fûr. Il avait beaucoup lu, & nul n'avait mieux lu que lui. Ce fens comique des chofes, qui rend la converfation amufante & qu'il avait au plus haut degré, il le devait en partie à un don naturel, en partie auffi à fa fréquentation affidue des grands railleurs du XVI[e] fiècle.

Homme d'efprit & homme de cœur, tel fut le troifième des chefs de la maifon Fick, celui qui a le plus contribué à lui tracer fa route & à fonder fa réputation à l'étranger. Ce grand art de l'imprimerie, avec fon outillage & fes traditions, a toujours été plus qu'un autre favorable à l'établiffement des dynafties; or il arrive que, dans chacune d'elles, une perfonnalité, mieux douée ou plus favorifée que les

autres par les circonftances, marque l'apogée de l'œuvre commune, fans qu'elle ceffe pour cela de porter le nom du premier ancêtre. C'eft un peu le rôle qu'Edouard a joué avant & après la mort de fon fecond fondateur, dont il fut le fils aîné & le premier élève, dans l'hiftoire de la maifon qui s'eft appelée jusqu'à la fin l'Imprimerie Jules-Guillaume Fick.

Eft-il donc vrai qu'elle foit finie, cette maifon qui fut l'honneur de l'imprimerie genevoife, un peu déchue de fon ancienne grandeur & qui, grâce à elle, a jeté un nouvel éclat? A voir ce qu'elle a produit, & le nombre d'hommes de talent qui ont été à fa tête, on pourrait croire qu'elle a duré très longtemps: fa carrière, hélas! a été courte, mais elle a fi bien travaillé, & la mort a tant de fois frappé fur elle que toute cette activité féconde tient dans le court efpace de foixante-douze années.

Ne fe trouverait-il donc perfonne pour la reffufciter & continuer fes nobles traditions? Hier encore, on pouvait le craindre. Mais voici qu'au dernier moment quelqu'un s'eft rencontré, un jeune homme qui porte, lui auffi, un nom honorablement connu parmi nous, & qui peut dire, comme fes prédéceffeurs: « Nobleffe oblige! » pour accepter cet héritage.

Efpérons que ce fera pour lui une bonne affaire, mais ce fera certainement une bonne

œuvre, dont nous le remercions au nom du pays, comptant bien qu'il comprendra ſa tâche comme ceux dont il prend la ſuite l'ont compriſe, qu'il héritera de leur feu ſacré, de leur zèle au travail & de leur déſintéreſſement. Il en faut pour continuer à faire de l'art dans une carrière qui tend de plus en plus à n'être qu'une induſtrie comme les autres, indifférente au bien & au mal. Il lui en faudra une autre, peut-être plus rare encore, la perſévérance; nous la lui ſouhaitons, avec une longue vie par-deſſus le marché.

Vraiment, il eût été grand dommage que cette bonne maiſon mourût en pleine ſève, en pleine renommée, ou que, tombant en des mains ſubalternes, elle ne fît que ſe ſurvivre à elle-même, en deſcendant la pente de l'inévitable décadence. Ce double danger eſt déſormais écarté. Les amis des bonnes lettres pourront s'en réjouir. Ils ont le droit d'eſpérer que la vieille maiſon, transformée & rajeunie, continuera à ne donner ſa marque qu'à des œuvres dignes d'elle, de façon à juſtifier juſqu'au bout ſa fière & honnête deviſe :

En tout bien.

Marc Debrit.



Avis du Traducteur

❦

LE Museum Ferdinandeum *d'Inspruck possède une collection de manuscrits relatifs à la famille tyrolienne des Geizkofler de Reiffenegg. L'un d'eux (n° 1117) contient l'autobiographie de Luc Geizkofler; quoiqu'il soit écrit de la main de Zacharie Geizkofler de Haunsheim, Luc en est bien le rédacteur; le passage suivant d'un autre de ses manuscrits ne laisse aucun doute à cet égard : « Dans les* gallica diaria (in recordiationem temporum quæ ipsemet infelix scholaris in Gallia expertus sum) a me conscripta, *on trouve le narré véridique des misères & grandes contrariétés qui me sont advenues à Paris & autres lieux de France. » D'ailleurs, si le récit est à la troisième personne, l'auteur a cependant laissé passer le pronom* nous *à deux ou trois endroits.*

*

Cette autobiographie a été mentionnée par M. Joseph Bergmann dans les Wiener Jahrbücher *de* 1846; *puis en* 1868 *par le professeur Bidermann dans un écrit intitulé* Geschichte der Aufklærung in Tirol; *en* 1868 *aussi, des fragments en furent publiés, sous le titre de « La nuit de la Saint-Barthélemy », par le* Bote für Tirol und Vorarlberg. *A M. Adam Wolf, de Graz, revient le mérite de l'avoir éditée (Vienne, Braumüller,* 1873) *avec introduction, notes, tableau généalogique & notices étendues tant sur Luc Geizkofler que sur sa famille.*

Après son mariage avec Catherine Hörmann, patricienne de 22 ans, Luc Geizkofler établit sa demeure à Augsbourg; il y vécut dans la paix, le bien-être & la considération, dirigeant les affaires contentieuses des Fugger, occupant ses loisirs par la lecture des classiques & par la composition. Ses écrits, conservés dans les archives domestiques avant d'arriver à Inspruck, traitent de sujets variés : quelques éloges en vers latins, des vers allemands pour son propre tombeau, les maximes de la Politique *d'Aristote en distiques latins, un traité historique & géographique sur le Tyrol, un compendium de la Sainte-Ecriture avec un sommaire de la doctrine chrétienne sur*

l'essence de Dieu. En 1576 *déjà, la peste de Padoue lui avoit inspiré une œuvre,* De miseriis studiosorum, *énumérant les maux qui attendent à l'étranger l'étudiant : dangers publics, dépenses, mauvais prêts d'argent, ruses & séductions des femmes, rixes, &c.*

Luc Geizkofler, né le 18 *mars* 1550, *mourut à Augsbourg le* 7 *juillet* 1620, *après neuf jours de maladie. Il avoit perdu sa femme en mars* 1612. *Leur pierre sépulcrale se voit encore aujourd'hui dans le cloître de l'église Sainte-Anne d'Augsbourg.*

Les Geizkofler ont fait une carrière honorable soit dans les armes, soit au service de l'empereur, des autres princes ou des Fugger. Ce fut Zacharie, le neveu emmené par Luc en Italie, qui eut la destinée la plus brillante : intendant général de l'armée de Hongrie, puis trésorier de l'empire, il entretint des rapports avec tous les princes d'Allemagne.

Grâce à leur esprit d'union, les fils de Jean Geizkofler maintinrent la communauté de l'héritage paternel pendant plus d'un demi-siècle ; les femmes qui entroient dans la famille par mariage s'obligeoient à respecter cet accord, en cas de veuvage. La maison patrimoniale à Sterzing étoit

ſituée en face de l'hôtel de ville ; elle porte actuellement le n° 89. Les Geizkoſler d'Augsbourg reſtèrent de zélés proteſtans, tandis que la branche tyrolienne rentra dans le giron de l'Egliſe romaine. Elle quitta Sterzing au milieu du XVIIe ſiècle & s'établit à Inſpruck. Les Geizkoſler s'éteignirent en 1730.



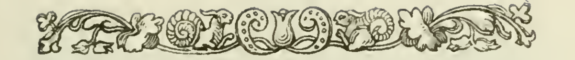


TABLE DES MATIERES

*



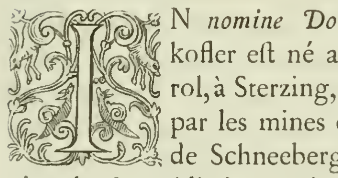


Mémoires de Luc Geizkofler.



CHAPITRE PREMIER.

Jean Geizkofler. Son séjour à l'univerſité de Bologne. Les nouvelles de Luther y parviennent. Le franciſcain Galathæus pourſuivi comme hérétique à Veniſe. Le Bolonois Eusèbe Salarino. Mariage de Jean Geizkofler. Les mineurs de Sterzing & de Goſſenſaſs.



N *nomine Domini*. Luc Geizkofler eſt né au comté de Tyrol, à Sterzing, ville très célèbre par les mines de Goſſenſaſs & de Schneeberg. Tout le territoire de ſa juridiction, qui s'étend à quatre milles alentour, fut remis en fief, avec le titre de ſeigneurie de Sterzing, au vieux ſeigneur Ulrich de Freundsberg, capitaine dudit comté, en récompenſe de ſes grands ſervices & de ſes exploits. Mais quand ſa deſcendance maſculine s'éteignit, en 1586, en la perſonne du ſeigneur Georges de Freundsberg, le dernier

du nom, S. A. l'archiduc Ferdinand d'Autriche en donna l'inveſtiture à ſon fils, le ſeigneur Charles, margrave de Burgau, qui épouſa enſuite une ducheſſe de Juliers.

Le père de Luc Geizkofler s'appeloit Jean. Il vivoit du produit de ſes terres, champs & vignes, auquel s'ajoutoient les revenus de ſa charge de bailli de l'antique maiſon baroniale des Fels ou Columna. Le gouvernement & la chambre de la Haute-Autriche avoient eu recours à ſes ſervices en diverſes occaſions; ſon expérience, ſa loyauté, ſes mœurs ſimples lui valurent une grande conſidération; les gens du pays le conſultoient volontiers & lui témoignoient beaucoup de faveur ainſi qu'à ſa nombreuſe famille. Il eut de ſa femme douze fils & cinq filles; onze fils & une fille ſe ſont mariés. A la naiſſance de l'aîné, Georges, en 1526, il offrit le repas d'uſage aux parrains, qui le complimentèrent; dans ſa réponſe, après les avoir remerciés, il exprima l'intention, ſi le Tout-puiſſant lui accordoit pluſieurs fils, de leur donner au baptême les noms des quatre archanges, des quatre évangéliſtes & des trois mages. La grâce divine a exaucé ſon vœu : ſauf Mathieu, mort tout jeune, ſes

fils ont atteint l'âge d'homme, gagné leur vie au ſervice de l'empereur, des princes, des ſeigneurs, & honorablement accompli leur carrière terreſtre, pluſieurs laiſſant après eux des enfans & des petits-enfans.

Jean Geizkofler perdit ſes parens de bonne heure. Ses tuteurs l'ayant envoyé très jeune étudier à Bologne, il y ſuivit, en 1517, le cours des *Inſtitutiones juris;* on le voit par un volume imprimé il y a cent ans, qui s'eſt trouvé parmi ſes livres. De mois en mois arrivoient à Bologne toutes ſortes de nouvelles annonçant des diſputes en Saxe au ſujet de la religion : un moine, nommé Martin Luther, avoit l'audace de parler contre le pontife de Rome & d'attaquer ſous divers prétextes les indulgences offertes par les envoyés du pape, Tetzel & Sylveſtre. En même temps, Geizkofler & les autres étudians d'Allemagne recevoient une quantité d'écrits & de petits traités, en latin ou en allemand, ſur les *theſes* & les *diſputationes*. Geizkofler les lut par curioſité plus que par goût pour la théologie; mais ſon intérêt s'accrut avec ſa ſurpriſe en voyant un moine oſer combattre les indulgences & les prédications de Jean Tetzel, de Sylveſtre de

Prierio, & déclarer à ſes auditeurs de Wittemberg que ſoit le pape, ſoit les théologiens ſes émiſſaires, qui le traitoient lui-même d'hérétique, erroient en certains points.

Ces écrits & traités lui apprirent que, moyennant une ſomme d'argent remiſe au collecteur papal, chacun pouvoit non ſeulement manger œufs, fromage & viande en temps défendu, mais gagner encore la vie éternelle. Les ſuſdits moines dominicains, parlant au nom du pape, chef infaillible de l'Egliſe, enſeignoient au peuple d'Allemagne ce qui ſuit : Il n'eſt ſi grand crime ou péché qui ne ſoit pardonné à celui qui verſe dans la caiſſe papale quelques florins, à proportion de ſa fortune ; il obtient alors une lettre d'indulgence & ne doit plus douter de ſon ſalut. Il peut être certain que les âmes de ſes parens trépaſſés émigrent du purgatoire dans le ciel, auſſitôt qu'à leur intention il donne au pape florins, écus, couronnes ou ducats.

Item, la croix ou la petite image diſtribuée par leſdits moines au nom du pape Léon X (un Florentin de la famille des Médicis) poſſède une vertu telle, que celui qui l'achète & la porte ſur ſoi ou la contemple appendue à

l'églife, celui-là eft heureux & fauvé, comme fi c'étoit la vraie croix fur laquelle a fouffert Notre Seigneur Jéfus-Chrift.

Item, l'homme eft capable de faire plus que Dieu ne lui commande, d'accomplir fa volonté divine, de fe livrer au œuvres faintes dans une mefure plus grande que la loi ne l'exige; le fuperflu de ces œuvres peut donc être vendu à prix d'argent.

Item, Chrift feul eft mort pour expier le péché originel.

Item, Jéfus étant par fes propres mérites monté au ciel, chacun doit faire de même.

Item, l'homme, grâce à fa force de volonté, eft capable d'aimer Dieu par-deffus tout.

Item, l'Eglife eft libre d'interpréter la fainte Ecriture tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Item, la communion fous les deux efpèces (après l'avènement du Chrift), loin de procurer aucun bénéfice pour le falut, entraîne la damnation éternelle.

Item, la fainte Vierge Marie a tout pouvoir fur Chrift, comme une mère fur fon fils, car elle a écrafé la tête du ferpent; il convient donc, au moment de la détreffe, d'implorer fa toute-puiffante intervention.

Item, à l'image du Chrift appartient l'adoration divine, afin que Dieu lui-même foit adoré, auffi plufieurs papes ont-ils apppouvé le culte des images.

Item, Chrift n'eft point adorable ni tout-puiffant : s'il eût poffédé la toute-puiffance, quand il étoit homme véritable ou qu'il revêtoit la nature humaine, il n'auroit pas crié à fon père célefte : « Mon père, s'il eft poffible, éloigne cette coupe de moi! »

Item, que les ouailles fe perfuadent une erreur ou commettent un acte condamnable, fi c'eft à l'inftigation du pafteur ou de l'évêque, elles font pardonnées & travaillent à leur falut en pratiquant une aveugle obéiffance.

Telles étoient, entre autres, les propofitions latines que Jean Geizkofler communiquoit à fes condifciples italiens. Dès qu'il entroit dans l'auditoire, ils lui demandoient avec empreffement des nouvelles de l'hérétique Martin Luther & de fon patron l'électeur de Saxe. Ils lui annoncèrent un jour, comme chofe fûre, que Luther allait être emprifonné, conduit à Rome & brûlé; Geizkofler répondit que fi Luther n'avoit d'autre tort que de combattre les fufdites propofitions, il ne méritoit certes

pas le bûcher. Etonnés, ils voulurent savoir pourquoi il mettoit en doute l'enseignement de Sa Sainteté & de ses docteurs, qui déclaroient hérétique la doctrine contraire de Luther. Geizkofler eut ainsi l'occasion de leur parler des matières religieuses, du pape & de ses missions d'Allemagne ; à peine le professeur parti, les étudians réclamoient la reprise de l'entretien.

Parmi eux se trouvoit un Bolonois nommé Eusèbe Salarino ; plus tard il écrivit en italien & fit imprimer un livre dédié à la seigneurie de Venise, dans lequel il défendoit article par article la doctrine d'un Vénitien, Jérôme Galathæus, moine franciscain qui avoit prêché à Padoue. Dénoncé pour ses opinions hérétiques au nonce résidant à Venise, l'évêque de Chieti, Galathæus fut jeté en prison, ce dont l'évêque avisa immédiatement le pape, qui lui envoya des instructions & des pouvoirs spéciaux. Quelques jours après, ledit évêque, sans avoir procédé au moindre interrogatoire comme juge délégué, condamna l'accusé à être livré aux flammes par le bras séculier. Mais l'autorité civile différa l'exécution de cette cruelle sentence ; elle informa l'évêque

qu'elle vouloit auparavant ſoumettre le condamné à une rigoureuſe captivité ; peut-être ſe rétracteroit-il publiquement ; s'il s'y décidoit, lui, homme ſavant & conſidéré, qui comptoit beaucoup d'amis à Padoue & parmi la nobleſſe vénitienne, ſa doctrine tomberoit d'elle-même. Or Galathæus ſut renvoyer de ſemaine en ſemaine le moment de faire amende honorable, endurant avec patience ſa pénible détention. Au bout de huit années, le nonce étant parti, l'affaire fut aſſoupie, on ne parla plus de ſupplice.

Vers le même temps, par la volonté de l'Eternel, un noble gentilhomme, Antonio Pauluzio, touché de compaſſion, intercéda auprès du ſage Conſeil de Veniſe en faveur de Galathæus ; il obtint que l'infortuné fût délivré de ſon cachot & gardât les arrêts dans ſa propre maiſon à lui, Pauluzio. Galathæus y reſta logé & nourri l'eſpace de trois ans. Il écrivit alors une courte, mais belle défenſe de la doctrine qu'il avoit enſeignée à Padoue, & fit remettre par Pauluzio ſa confeſſion de foi au Conſeil de Veniſe, plus miſéricordieux à ſon égard & plus juſte que les eccléſiaſtiques. Ceux-ci recommencèrent leurs doléances ; des lettres

de

de menaces arrivèrent de Rome, ſi bien que l'honnête & digne homme dut réintégrer ſon cachot. Il y mourut de foibleſſe le 7 janvier 1541 ; ſes ennemis lui refuſant la ſépulture en terre ſainte, il fut inhumé dans un lieu nommé *il Lido*, où ſont enterrés les Juifs & autres gens infâmes.

Pour en revenir au Bolonois Eusèbe Salarino, fidèle ami & ſectateur déclaré de l'innocent Galathæus, ſon attention avoit été vivement éveillée par les converſations de Geizkofler ſur les affaires religieuſes d'Allemagne. Il lui confia le fond de ſa penſée, à ſavoir, que les thèſes en queſtion diſculpoient Luther de l'accuſation d'héréſie. Quand les étudians ſe trouvoient réunis à l'auditoire ou ailleurs, il encourageoit Geizkofler à leur parler de Luther, mais lui-même n'avoit garde de ſe compromettre ; à ſon avis, le devoir d'un Allemand étoit d'initier à ces nouveautés les étudians de Bologne. Or Geizkofler couroit de la ſorte au-devant de graves périls, on commençoit à l'épier. Ses tuteurs, prévenus par d'autres Allemands du Tyrol, le rappelèrent à Sterzing, en lui taiſant leur véritable motif & ſous prétexte d'un honnête mariage à conclure.

De retour au Tyrol, il ſe fiança bientôt, ſur le conſeil de ſes tuteurs, avec une jeune fille nommée Barbe, dont le père, Jean Kugler de Hochenfirnberg, avoit été conſeiller de l'empereur Maximilien Ier, intendant général & maître de la pêche en Haute & Baſſe-Autriche, & percepteur à Feldkirchen; il avoit épouſé Eliſabeth de Sonleiten à Bruges, étant à la cour de l'archiduc. Barbe, fille unique & orpheline de père & de mère, fut confiée à la vieille baronne Trautſon de Sprechenſtein, matrone grave & pieuſe qui comptoit pluſieurs autres nobles parmi ſes ſuivantes. La jeune fille reſta chez cette dame juſqu'à ſon mariage; il fut célébré au château de Sprechenſtein, près Sterzing. A la cérémonie aſſiſtèrent les parens & amis, Joachim & Eliſabeth de Rowætſch, Agnès Sœllin & Conſtance de Pellaus, M. Georges Seidel, M. Rumbel de Liechtenberg, M. de Roſſt, un Schenck de Schenckenſtein, un Jœrchel & beaucoup d'autres membres de familles nobles & bourguignonnes, ſeigneurs & dames. Il ne faut pas oublier le juge des mines de Sterzing & une compagnie de mineurs en grand coſtume, habit blanc brodé de ſoie, chaîne & collier d'argent; ces bons chanteurs firent entendre

les jolies chanſons de leur corps; ils offrirent aux époux de beaux échantillons des mines de Sterzing & de Goſſenſaſs, qui furent donnés plus tard à un M. de Firmian, à M. de Vels & à d'autres amateurs de minéraux.

Les mines voiſines de Sterzing & de Goſſenſaſs étoient proſpères en ce temps & occupoient paſſé dix mille individus. A la Fête-Dieu, les mineurs parés de colliers d'argent, les enſeignes de guerre déployées, arrivoient en ville : chacun d'eux y trouvoit commandées aux auberges un certain nombre de meſures de vin. Ces gens avoient beaucoup d'eſtime & d'affection pour Jean Geizkofler; jamais ils n'oublioient de lui envoyer du gibier quand ils organiſoient une chaſſe au chamois, en vertu de leurs franchiſes.

Jean Geizkofler exploita quelque temps les mines dont il avoit hérité, mais le profit étoit médiocre; il les vendit, préférant pour ſa famille un placement ſûr à des chances incertaines.





CHAPITRE II.

Les enfans de Jean Geizkofler. Son opinion de l'état eccléſiaſtique. Michel Geizkofler à l'univerſité de Wittemberg. Siège de Leipzig. J.-S. Pfauſer, paſteur de Sterzing. Maximilien, roi des Romains. Les Fugger & les jéſuites.



EAN Geizkofler eut de ſa femme Barbe cinq filles & douze garçons : l'aîné reçut le prénom de Georges, quatre furent nommés d'après les quatre évangéliſtes, quatre d'après les quatre archanges & trois d'après les trois rois mages; tous ont atteint l'âge d'homme & la plupart ſe ſont mariés, à la ſeule exception de Matthieu qui mourut enfant, comme il a été dit plus haut.

Le cadet de ces dix-ſept enfans, Luc, faillit être voué à l'état eccléſiaſtique. Des amis bienveillans, voyant l'embarras de ſon père à nourrir avec un bien médiocre une ſi grande famille, conſeillèrent de faire entrer dans les ordres un fils, qui auroit la perſpective d'un canonicat

à Brixen ; ſi le père conſentoit, la réuſſite étoit aſſurée. Mais Jean Geizkofler répondit ſans héſiter qu'il connoiſſoit les graves dangers de l'état eccléſiaſtique, ſurtout à l'époque actuelle ; puiſque la bénédiction divine lui avoit accordé une poſtérité nombreuſe, il ſe confieroit ſans ceſſe en la bonté du Tout-Puiſſant & ne permettroit à aucun de ſes fils de mettre le pied, par ambition terreſtre, dans la vigne ou la mine de l'Egliſe, ſéjour du faſte orgueilleux & frivole ; ſes deſcendans gagneroient leur vie avec la plume ou l'épée ; à l'exemple de leurs ancêtres, ils ſerviroient avec honneur la louable maiſon d'Autriche, de préférence à d'autres princes ou ſeigneurs.

Loué ſoit Dieu, tous ſes fils dans leur âge mûr ont été utiles à leur prochain ; ils ont ſervi l'empereur, le roi, les princes, de puiſſans comtes & ſeigneurs ; ils ont eu des enfans & des petits-enfans, & ſans les coups de la mort, on compteroit à l'heure préſente 42 mâles du nom de Geizkofler. Mais, comme toute choſe ici-bas, les familles ont leur période d'accroiſſement, puis de déclin ; celle des Geizkofler a ſubi la loi commune. Pluſieurs ont laiſſé leur vie en Hongrie ou ail-

leurs, en guerroyant pour la louable maifon d'Autriche; le feul frère furvivant de Luc eft Michel, qui jouit à 84 ans d'une magnifique fanté; fous ce rapport fon cadet, âgé de 60 ans feulement, mais dont les forces diminuent, ne peut lui être comparé.

Ce n'eft certes pas fans deffein que Dieu a gratifié d'une fi longue vie Michel, car il a été l'inftrument de la Providence pour amener plufieurs de fes frères à la connoiffance de la vérité chrétienne, pour les retirer de l'erreur & de la fuperftition papiftes. Michel a féjourné longtemps à Wittemberg comme *auditor juris ;* il y a fuivi, outre les cours de droit, les leçons de Martin Luther, Philippe Mélanchthon, Bugenhagen & autres célèbres docteurs & profeffeurs en théologie. Tel étoit alors le renom de cette univerfité, qu'elle comptoit jufqu'à trois mille étudians de nationalités diverfes. Quand la guerre de Smalkalde éclata, Michel gagna Leipzig avec plufieurs de fes camarades, efpérant s'y pourvoir d'argent ; mais les lettres de change tardèrent, le duc Jean de Saxe vint inopinément inveftir la ville, & nos étudians, à bout de reffources, furent obligés de fervir comme foldats tout le

long de ce pénible ſiège; enfin les troupes du roi Ferdinand arrivèrent au ſecours du duc Maurice & forcèrent l'électeur Jean à la retraite. Michel fut en grand danger & détreſſe à Leipzig, ainſi que pluſieurs de ſes parens & amis, par exemple Henri Schenck de Schenckenſtein, Jean-Jacques Roſſt, un Goltinger d'Inſpruck, un Sœllin de Brixen.

Une fois hors de ce péril, Michel ſéjourna peu de temps chez ſon père à Sterzing. Il y reçut les viſites fréquentes de M. Jean-Sébaſtien Pfauſer, paſteur de Sterzing, autoriſé par le roi Ferdinand à donner aux habitans & mineurs de Sterzing la communion, autrement dit le ſacrement de l'autel, ſous les deux eſpèces, *ſub utraque ſpecie*. M. Pfauſer aimoit à entendre Michel parler de Wittemberg & de Leipzig, des prédications & des leçons de Luther, Mélanchthon & autres. A ce moment, Jean Geizkofler reçut de ſon ancien condiſciple, le Bolonois Eusèbe Salarino, un ouvrage italien intitulé : *Il capo finto*, *ſtampato nella inclita citta di Roma per gli heredi di Marco Antonio di Prati, Neapolitano, nell' anno del Signor* 1544, où l'on traitoit de l'origine & de la décadence de la papauté, de ſes dan-

gereuſes menées contre les princes d'Allemagne & autres potentats chrétiens, avec beaucoup d'exemples anciens & nouveaux, plus les deſſeins manifeſtes du pape, tendant à la deſtruction des libertés. Sur les inſtances de Pfauſer, il entreprit de traduire ce livre en allemand, mais il ne tarda pas à ſavoir que l'ouvrage avoit été imprimé dans notre patrie en latin & en allemand ; il en envoya un exemplaire au paſteur de Sterzing, avec d'autres traités qui ſoutenoient les erreurs groſſières de la papauté, entre autres celles-ci :

Les plus grands vices, les péchés les plus affreux ſont expiés par quelques florins ; *item*, le droit eccléſiaſtique & ſéculier abſout les prêtres les plus diſſolus, pourvu qu'ils s'abſtiennent de certains mets ; *item*, le meurtrier, eût-il tué ſa mère, le laïque coupable d'inceſte avec deux ſœurs ſeront ſuffiſamment punis par un jeûne temporaire & l'abſtention de la meſſe ; *item*, le prêtre qui aura violé une femme dans une égliſe ou un temple, reprendra ſes dignités & fonctions après avoir prié & jeûné, — tout cela grâce aux lettres d'indulgence qui s'obtiennent à prix d'argent ; non pas que la rémiſſion des péchés s'achète comptant,

mais le tréſor des aumônes eſt augmenté & les prêtres ſont maintenus dans leurs dignités. *Item*, les mérites des ſaints ſont infinis. *Item*, S. François fut identiquement ſemblable au Seigneur Jéſus, de vie & de corps; tout ce qu'on a écrit à ſon ſujet eſt vérité pure. *Item*, l'efficacité de la meſſe eſt auſſi grande que ſi Chriſt ſe trouvoit encore cloué ſur la croix, apaiſant Dieu par ſes ſouffrances & ſa mort.

Voilà les aſſertions exécrables, blaſphématoires, impies que Pfauſer découvrit en ces traités. Il les combattit dans ſes prêches à Notre-Dame de Sterzing, ſelon que le texte du jour & l'époque de l'année s'y prêtoient, en particulier durant le carême. Nombreux furent ſes auditeurs, venus même de villages fort éloignés. Les marchands étrangers demeuroient à Sterzing le matin des dimanches & jours de fête, à ſeule fin d'ouïr ſes beaux ſermons. Maximilien, fils de l'empereur Ferdinand, s'étant informé d'un eccléſiaſtique ſavant, qui eût approfondi la queſtion des erreurs papiſtiques & qui prêchât la parole divine avec fidélité, décence & agrément, Pfauſer lui fut recommandé; S. A. l'archiduc, ſoit S. M. le roi des Romains, le fit venir & le

nomma ſon chapelain. Pfauſer revêtit le coſtume des diſeurs de meſſe, de ſorte qu'il avoit l'air d'un prêtre papiſte. Uſant dans ſes prônes d'une grande prudence & circonſpection, jamais il ne faiſoit aucune alluſion directe au pape, aux cardinaux, aux évêques, aux prélats ni aux autres eccléſiaſtiques ; il ſe contentoit de traiter les points de doctrine ſans la moindre parole agreſſive ; auſſi paſſoit-il à Vienne & partout pour bon catholique, *id eſt* papiſte. Le roi Maximilien le mandoit en ſecret dans ſon cabinet, pour s'entretenir avec lui de la foi chrétienne, de la doctrine apoſtolique, & pour célébrer le culte de vérité. Dans ſon zèle, le pieux roi fit prêcher plus fréquemment en public Pfauſer, qui examinoit par le menu, mais toujours avec une réſerve extrême, les erreurs de la papauté. L'Eternel miſéricordieux permit de la ſorte à beaucoup d'Autrichiens d'arriver à ſa connoiſſance & à celle de ſon fils bien-aimé Jéſus-Chriſt, notre Sauveur.

Le pape & ſa ſéquelle craignirent que le Saint-Empire n'eût bientôt à ſa tête un monarque luthérien ou, tout au moins, papiſte peu fervent ; alors, ſous la menace inceſſante du poiſon (difficile cependant à adminiſtrer)

& d'autres grands périls, le roi Maximilien congédia ſon chapelain ; mais il lui paya ſecrètement une rente annuelle à l'étranger. Pfauſer vécut longtemps paſteur & ſurintendant de pluſieurs paroiſſes du Nouveau Palatinat, où Michel Geizkofler, devenu intendant général des terres des trois ſeigneurs Marc, Jean & Jacques Fugger, le viſita maintes fois en ſouvenir de leur vieille amitié de Sterzing.

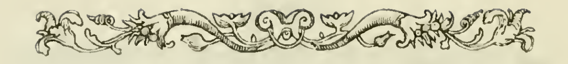
Les précepteurs & les paſteurs évangéliques que MM. Fugger entretenoient pour leurs vaſſaux de Guttenſtein, dans le Palatinat, à Rottenfels, en Wurtemberg, & ailleurs reſpectoient & honoroient leur bailli général Michel Geizkofler, le ſachant intime avec M. Pfauſer & ſectateur des mêmes croyances. Les MM. Fugger, à cette époque, occupoient plus volontiers des luthériens (c'eſt-à-dire des chrétiens réellement catholiques) que des papiſtes, à cauſe de leurs qualités & de leurs bons ſervices ; auſſi parvinrent-ils à un degré ſingulier de proſpérité, de conſidération & de richeſſe. Les jéſuites ne s'étoient pas encore établis à Augsbourg ; plus tard, leurs plans ayant réuſſi, ils n'eurent point de repos avant d'avoir perſuadé à MM. Fugger de renvoyer

les employés luthériens. Ces derniers ſupputoient avec triſteſſe les centaines de mille florins qui paſſoient dans la caiſſe des jéſuites, leſquels ne ſe montroient ni reconnoiſſans ni raſſaſiés quand on leur apportoit trente, quarante mille florins & plus d'un ſeul coup.

Vers ce temps, des jéſuites d'Augsbourg entreprirent de chaſſer un diable qui poſſédoit une ſervante des Fugger. Ils lui demandèrent, entre autres, quels commis des Fugger étoient luthériens. Elle nomma Michel Geizkofler & Sébaſtien Zach, en ajoutant qu'ils redeviendroient catholiques (ſoit papiſtes) parce qu'ils avoient été baptiſés en la papauté, c'eſt-à-dire par un prêtre régulièrement ordonné, & que leurs père & mère ne s'étoient point rendus coupables de rebellion publique & opiniâtre envers le chef de l'Egliſe. Les deux employés ſe ſentirent raffermis dans leur foi par cette dénonciation & par les déſagrémens de toutes ſortes que les jéſuites leur ſuſcitoient. Michel oſa même demander les *Opera Lutheri* à ſon maître, M. Marc Fugger, baron de Kirchberg & de Weiſſenhorn, ſeigneur de Biberach, après que les jéſuites eurent converti ſon épouſe, la fille du comte Guillaume d'Eberſtein, colo-

nel du cercle de Souabe, qui avoit été élevée dans la religion évangélique; ils prétendoient enlever de ſa magnifique bibliothèque les livres à l'index, hérétiques à leurs yeux, parmi leſquels un vieil exemplaire de la Confeſſion d'Augsbourg, avec de nombreuſes annotations & la ſignature de Sa Grâce. M. Fugger accueillit la requête de ſon agent; ces OEuvres de Luther ſe trouvent encore chez Michel, où ſon frère Luc, le cadet &, par la volonté de Dieu, le plus chétif de la famille, les a lues en partie durant ſes ſéjours à Augsbourg.





CHAPITRE III.

Education de Luc Geizkofler. L'école de Sterzing. Les écoliers pauvres. L'obſervation des jours maigres. Luc Geizkofler au gymnaſe de Sainte-Anne à Augſbourg. Sébaſtien Weſtermacher. Nicolas Reuſner.

GEIZKOFLER le père mourut âgé de 63 ans, à la ſuite d'une longue hydropiſie. Comme il laiſſoit plus de progéniture que de bien, la part de Luc, encore en bas âge, n'eût pas ſuffi à l'élever ; ſes frères convinrent donc, ſur la propoſition de Michel, de ſurſeoir au partage & de conſacrer les revenus patrimoniaux à l'éducation du cadet ; un accord fut conclu dans ce ſens & plus tard renouvelé pour pluſieurs années ; de la ſorte, grâce à Dieu, il fut poſſible de placer Luc en bon lieu & de l'envoyer aux écoles. Toutefois, il avoit à peine dépaſſé ſa douzième année quand ſon frère Michel le fit venir à Augsbourg.

A Sterzing, Luc apprit les élémens de la grammaire à l'école latine de la ville. Elle étoit

fréquentée aussi par des écoliers pauvres, nommés béjaunes, qui se chargeoient de chanter à l'église pour leur nourriture, savoir : le matin, à l'hôpital, soupe chaude à l'eau & une miche de pain ; le soir, deux plats de viande, choux & légumes chez les bourgeois & habitans les plus aisés, qui alternoient quotidiennement. Le tour des Geizkofler tomba une fois sur un jeudi, on venoit de tuer le cochon; avec la permission de sa mère, Luc distribua des saucisses aux écoliers pauvres, surtout au nommé Sixt, qui répétoit avec lui les *grammaticalia.* Sixt, ne voulant ou ne pouvant manger toutes les saucisses le jeudi soir, en garda pour le lendemain, qu'il mangea le vendredi, bien en cachette, pensoit-il ; mais le maître d'école, qui logeoit les écoliers pauvres, eut connoissance du fait & entra dans une colère terrible : il ordonna aux béjaunes de lier pieds & mains au coupable & lui fit appliquer la bastonnade jusqu'au sang, tandis qu'on chantoit le *Veni, sancte spiritus* (c'est assez l'usage des maîtres d'école papistes). Non content de cette punition, le maître avertit le curé, qui n'oublia pas au confessionnal d'interroger l'écolier sur la viande mangée le

vendredi; l'aveu obtenu, il infligea la pénitence de ne manger quarante jours durant que la ſoupe à l'eau de l'hôpital le matin, & pas de nourriture cuite le ſoir.

Sixt accepta la peine avec l'eſprit de ſoumiſſion commandé par l'Egliſe, mais il n'en fit pas moins des plaintes amères à Geizkofler; plus d'une fois il le pria, à l'inſu de ſes camarades, de lui prendre à la cuiſine maternelle des beignets, des mâte-faim, des pâtes au beurre. Le terme du jeûne forcé coïncida juſte avec le commencement du carême. Il y avoit à la maiſon des reſtes de viande froide & d'autres, Luc demanda la permiſſion de les donner au pauvre écolier qui lui ſervoit de pédagogue; celui-ci les mangea en compagnie d'un condiſciple, le bâtard du chapelain de Saint-Pierre de Sterzing. Ils crurent la choſe ſecrète, mais elle ſe découvrit au bout de pluſieurs ſemaines, quand tout danger ſembloit paſſé. Le chapelain interpella ſévèrement ſon fils au ſujet de ces reliefs de carnaval & de cette viande, puis il tranſmit les aveux au maître d'école, lequel à ſon tour interrogea Sixt. Les deux écoliers ayant confeſſé leur faute, ils furent liés, en préſence du chapelain

pelain, à une corde qui pendoit dans la ſalle d'étude. On jugea ſans doute le *Veni ſanctus* trop court pour l'amendement de Sixt, car les écoliers chantèrent à pleine gorge le *Salve regina* tout le temps qu'il plut des coups de bâton ; les voix empêchoient d'entendre de la rue les pleurs, les gémiſſemens, les cris de douleur.

Luc Geizkofler, indigné, ſe plaignit à ſon tuteur & à ſes frères Uriel & Marc, déclarant ne plus vouloir retourner à l'école, d'autant qu'il étoit menacé d'une punition imminente pour avoir diſtribué parmi ſes condiſciples des traités & livres de prières que ſon frère Georges, receveur impérial & maître de la monnoie à Joachimsthal, envoyoit en Tyrol à ſon confeſſeur & parent, M. Jean Mattheſen. Sa mère & ſes frères prirent donc le parti de l'envoyer ſans retard à Augsbourg chez Michel; ſon frère Uriel l'y conduiſit.

Michel le mit en penſion chez M. Matthias Schenck, *primarius* ſoit directeur de l'école Sainte-Anne, qui le plaça dans la 4[e] claſſe, ſous le magiſter Jean Mair (âgé aujourd'hui de 76 ans). Luc eut enſuite pour *præceptor* M. Simon Fabricius, juſqu'à ſon entrée dans

la classe supérieure de M. Schenck. Sous ce dernier, ses progrès dans les lettres latines (il ne s'occupa guère du grec, dont l'étude ne cadroit pas avec ses projets) furent suffisans pour le faire entrer à l'auditoire public de l'*Annæum gymnasium.* Il y entendit chaque jour, une heure le matin & une heure l'après-midi, le savant & célèbre Jérôme Wolf, qui expliquoit des *orationes* ou des *partitiones*, les *Officia* de Cicéron (sur lesquels il a fait imprimer ses beaux *Commentaria*), les *Quæstiones Tusculanæ ;* il comparoit les maximes de Cicéron & des principaux philosophes païens avec la doctrine chrétienne, démontrant leurs conformités & leurs divergences. L'idée de ce cours lui avoit été suggérée par un traité *pontificis cujusdam theologi* imprimé à Ingolstadt, où l'auteur affirmoit que tout ce qui est vrai en philosophie l'est aussi en théologie & qu'il faut, pour en douter, avoir la tête dérangée ou l'entendement obtus.

A ces leçons du savant Jérôme Wolf, Luc Geizkofler avoit, entre autres, pour condisciples : Georges Mylius, d'Augsbourg, qui recevoit de cette ville une bourse ; il devint docteur en théologie & le meilleur prédicateur

d'Augsbourg (où il eut une foule de contrariétés à propos du nouveau calendrier & de la vocation des miniſtres), puis d'Iéna en Thuringe ; il fut enfin un profeſſeur célèbre de Wittemberg & le ſurintendant de Saxe ; il eſt mort en 1607 ; *item* Moïſe Pflacher, Bavarois, futur docteur en théologie & prédicateur diſtingué de Kempten, auteur d'un beau livre *De morte* ; — *item* Amandus Boyrer, auſſi Bavarois, plus tard paſteur de Saint-Guillaume à Spire & théologien de mérite.

Moïſe & Amandus étoient du nombre des écoliers pauvres qui chantoient dans les rues d'Augsbourg les dimanches & jours de fête ; ils montrèrent tant d'application à l'école Sainte-Anne, que des bourgeois notables, comme Georges Hebenſtreit & Jean Barlocher, eux-mêmes Bavarois, les envoyèrent aux univerſités, d'où ils tirèrent grand profit ; ils excitoient l'émulation de Geizkofler & des autres penſionnaires de M. Matthias Schenck, au cloître Sainte-Anne. Parmi ces derniers il faut encore citer Tobie Bruno, plus tard docteur en théologie, chapelain du prince de Neubourg & ſurintendant à Lengenfeld ; Rodolphe Brief, juriſte & hiſtorien renommé à

Hochſtadt dans le Palatinat, & Sébaſtien Weſtermacher, Augsbourgeois ; tous les trois étoient bourſiers d'Augsbourg. A cette époque, en effet, la ville conſacroit les revenus de la prébende de Saint-Antoine à faire étudier à Sainte-Anne ſix enfans, & non ſeulement des Augſbourgeois, mais auſſi des étrangers ; un grand nombre ſont devenus des hommes remarquables par leur ſavoir ainſi que d'utiles ſerviteurs de l'Egliſe & de l'école.

M. Matthias Schenck avoit donné à Luc Geizkofler pour camarade d'études & de chambre l'un de ces ſix bourſiers, Sébaſtien Weſtermacher : Luc, d'un naturel aſſez gai & plaiſant, avoit beſoin d'un compagnon plus raſſis pour s'habituer à la diſcipline (quoiqu'il ne donnât pas lieu, ſous ce rapport, à des reproches). Ce Weſtermacher n'a paſſé que peu de temps à Sainte - Anne ; il s'enfuit, renonçant à ſon *ſtipendium*, s'engagea comme ſcribe dans le Palatinat, vint enſuite à la cour impériale, y changea de religion, finit par être conſeiller & premier ſecrétaire de l'archiduc Erneſt, gouverneur des Pays-Bas, & amaſſa de grands biens. De longues années s'étoient écoulées quand les affaires des Fugger ame-

nèrent Luc Geizkofler à la cour impériale d'Autriche : Weftermacher lui prodigua les confeils utiles ; dans leurs fréquentes converfations intimes, il avoua que les doctrines chrétiennes de la Confeffion d'Augsbourg, dont l'entretenoit Geizkofler, n'étoient point encore forties de fon cœur. L'amour des honneurs & des richeffes l'avoit fubjugué. Cette paffion lui fit entreprendre un voyage périlleux des Pays-Bas en Autriche, au cours duquel il mourut de la pefte à dix milles de Vienne. Un de fes fils fe tua en maniant imprudemment un moufquet, & le fecond écorna d'une belle façon l'héritage paternel.

Weftermacher fut, d'ailleurs, pour Luc un agréable compagnon. Ils aimoient l'un & l'autre la poéfie, à laquelle ils avoient une bonne occafion de s'initier, grâce à Nicolas Reufner & à Georges Lupichius, tous deux précepteurs des claffes inférieures de Sainte-Anne & penfionnaires de M. Matthias Schenck. A la diète de 1560, Reufner compofa un beau *carmen gratulatorium de adventu Cæfaris Maximiliani fecundi*, & l'empereur le gratifia de 100 couronnes. Avec cette fomme il fe rendit en Saxe, laiffant là fes modeftes fonctions d'infti-

tuteur ; il étoit jeune encore, il pourſuivit ſes études aux univerſités ſaxonnes, trouva un emploi à Laugingen, y devint recteur de l'école & finit par être profeſſeur de droit à Straſbourg, puis à l'univerſité d'Iéna & conſeiller du prince de Saxe. Il continua de correſpondre avec Luc Geizkofler, en ſouvenir des jours paſſés à Augsbourg; une rencontre à la diète de Ratisbonne, en 1594, rajeunit la connoiſſance; Reuſner offrit à Geizkofler pluſieurs volumes de ſes *Opera poetica*, s'imaginant que ſon ami avoit, à ſon exemple, cultivé la poéſie avec ſuccès.





CHAPITRE IV.

L'univerſité de Straſbourg. Jean Sturm. Procès des Fugger. Diète de Spire. L'empereur Maximilien II. Bataille de Lépante.

AV ſortir du gymnaſe de Sainte-Anne, Luc Geizkofler fut envoyé par ſon frère Michel à l'univerſité de Strasbourg, où il s'occupa moins de poéſie que de droit. Il reçut aide & conſeil non ſeulement de ſon maître de penſion & précepteur, M. Laurent Tuppius, juriſconſulte poméranien & profeſſeur à Strasbourg, mais encore du célèbre Jean Sturm, recteur de l'Académie, à qui M. Jérôme Wolf, d'Augsbourg, l'avoit chaudement recommandé. Sturm lui ménagea bon accueil auprès des principaux juriſconſultes & avocats de Strasbourg; il eut chez eux entrée libre, ils lui prêtoient toute ſorte d'écrits juridiques, ſoit en latin, ſoit en allemand.

Parmi ces avocats, on comptoit le docteur Louis Grempius, le docteur Bernard Bozheimius & le docteur Jean Nervius. M. Marc

Fugger & ſes frères leur avoient ſoumis, par l'intermédiaire de leur avocat ordinaire, le docteur Matthieu Laymann, les pièces relatives à vingt griefs ſoulevés dans un procès important qu'ils ſoutenoient contre leur parent Jean-Jacques Fugger. La conſultation ſe faiſoit attendre, parce que les renſeignemens étoient inſuffiſans ; Michel Geizkofler, conſeiller & intendant des Fugger, écrivit d'Augsbourg pluſieurs lettres à ſon frère Luc pour l'inſtruire de ce qu'il falloit dire aux trois avocats ; enfin l'avis de droit ſe trouva, ſur les vingt points, favorable à MM. Fugger. Ceux-ci, très ſatiſfaits de Luc Geizkofler, promirent de lui donner un beau ſalaire s'il entroit à leur ſervice, une fois ſes études terminées.

Durant le ſéjour de Geizkofler à Strasbourg, une diète fut convoquée à Spire par l'empereur Maximilien II. Gaſpard Geizkofler, conſeiller impérial & premier ſecrétaire de cabinet, s'y trouva ; Luc alla rendre viſite à ſon frère avec pluſieurs précepteurs & profeſſeurs de Strasbourg, entre autres le docteur Hubert Giphanius, profeſſeur, le docteur Hugues Plotius, juriſconſulte, le docteur Jean-Louis Havenreuter, médecin, & Michel Beuther, hiſto-

rien. Gaſpard, en conſidération de ſon frère, leur fit de nombreuſes invitations. Luc paſſa pluſieurs ſemaines à Spire : il vit le magnifique banquet que l'empereur donna, le 30 juillet 1570, à tous les princes préſens, avec une comédie de Caſtaldus ; le feſtin de l'impératrice eut lieu dans une autre ſalle. Sa fille aînée prit enſuite congé ; le lendemain elle s'embarqua ſur le Rhin, elle & ſes frères cadets Wenceſlas & Albert, pour gagner l'Eſpagne en compagnie du grand-maître de l'Ordre teutonique. L'empereur Maximilien lui fit eſcorte pendant quelques milles ; il eût déſiré que l'archiduc Matthias fût du voyage, mais ce dernier répondit (non pas, ſans doute, de ſon propre mouvement) qu'il n'avoit aucune envie d'aller en Eſpagne parce qu'on y brûloit auſſi les Allemands ; ſon père répliqua : « Je vois, mon fils Matthias, qu'il te déplaît d'être bon Eſpagnol ; ſi le cœur ne t'y porte, loin de moi toute penſée de contrainte. »

Après la diète, Luc continua ſes études à Strasbourg juſqu'au mois de mai 1572. En ce temps eut lieu la fameuſe bataille navale contre les Turcs, où les chrétiens remportèrent la victoire avec l'aide de la Providence. Luc,

auſſitôt informé par ſon frère de l'heureuſe nouvelle, courut la communiquer au comte Erhard de Manderſcheidt, qui avoit beaucoup connu en Eſpagne un autre de ſes frères, Raphaël; le ſeigneur comte récompenſa le meſſager par le don d'un cheval.





CHAPITRE V.

Départ pour la France. Frédéric de Krekowitz. L'université de Paris. Rivalité des profeſſeurs Boſſulus & Riolanus. Rumeurs alarmantes. Le prêtre Blandis. Entrée du roi de Navarre. Le duc d'Alençon & les Italiens. L'attentat contre l'amiral de Coligny.



VC Geizkofler chevaucha vers la France en compagnie de vingt-ſix autres gentilſhommes, la plupart de Miſnie ou de Siléſie, qui avoient auſſi étudié à Strasbourg. Du nombre étoit Frédéric de Krekowitz, un aimable, inſtruit & brave compagnon, plus tard conſeiller aulique impérial, *orator* à Conſtantinople & converti au papiſme. Quand le ſultan rompit la paix, ſon *baſſa* emmena captif de Conſtantinople à Weiſſenbourg en Hongrie cet *orator*, qu'il fit périr dans les plus affreux ſupplices : terrible châtiment de ſon apoſtaſie ! Appelé à la connoiſſance de la vérité évangélique, il avoit obéi aux ſuggeſtions de l'amour-propre & des jéſuites ; les hon-

neurs & le titre de conſeiller intime furent la récompenſe immédiate de ſa converſion.

Geizkofler & de Krekowitz entendirent à Paris pluſieurs profeſſeurs royaux : Pierre Ramus, philoſophe des plus célèbres, à qui de Strasbourg on les avoit particulièrement recommandés ; les *oratores* Charpentier & Lambin, dans leurs leçons publiques & privées ; le juriſconſulte Pierre Suger &, à deux collèges, les *declamationes* menſuelles de différens profeſſeurs, parmi leſquels Boſſulus & Riolanus. Ce dernier nourriſſoit contre ſon collègue une ardente inimitié, uniquement parce que Boſſulus comptoit beaucoup plus d'auditeurs. Pour les lui enlever, Riolanus alla juſqu'à dire en pleine leçon que Boſſulus étoit certes un déclamateur réputé, mais un ſecret huguenot, il falloit ſe méfier de lui : il avoit été précepteur du fils du roi d'Eſpagne Philippe II & l'élève, mal dirigé, n'avoit conçu pour le pape qu'une médiocre eſtime ; auſſi le roi, ſoupçonnant à juſte titre ſon fils de pencher du côté des luthériens, ſoit huguenots des Pays-Bas, s'étoit-il réſolu, ſur le conſeil de la ſainte Inquiſition d'Eſpagne (comme l'appeloit Riolanus), à le faire paſſer ſans bruit de vie à

trépas, au moyen d'une ſaignée abondante. Ces paroles eurent un tel retentiſſement que les recteurs, les profeſſeurs & le Parlement défendirent à Boſſulus & à Riolanus, ſous les peines les plus ſévères, de ſe livrer à des perſonnalités, encore moins de faire une alluſion quelconque au fils du roi d'Eſpagne.

En ce temps, le bruit ſe répandit à l'univerſité de Paris que la ſituation des luthériens & huguenots ſubiroit les plus graves changemens lorſque le roi de Navarre, encore huguenot, célébreroit ſes noces avec la ſœur du roi Charles IX. Pour étouffer cette rumeur, un mandat royal fut publié à Paris le 30 juin 1572, enjoignant de vivre en paix &, ſous peine de la vie, de n'offenſer en parole ni en action les partiſans du roi de Navarre ou ceux que les fêtes du mariage amèneroient à Paris. Cette ordonnance ne plut guère aux Pariſiens; ils en conclurent que le roi favoriſoit beaucoup trop les huguenots & leurs chefs, au détriment de la ſainte Egliſe catholique romaine.

Paris hébergeoit alors plus de 1500 étudians d'Allemagne, venus ſurtout pour aſſiſter aux noces; mais beaucoup s'étant aperçus qu'il y avoit du péril dans l'air, gagnèrent

Orléans ou Bourges. Geizkofler ne ſuivit pas leur exemple, après avoir conſulté ſon cher compatriote & ami, M. Paul de Welſperg, un familier de la cour royale en ſa qualité de maître d'hôtel du comte Philippe de Hanau, qui réſidoit à Saint-Germain. Ce gentilhomme lui conſeilla néanmoins de quitter André Wechel, imprimeur & libraire notable, & d'aller prendre logis & penſion chez un prêtre, M. Blandis, propriétaire d'une haute maiſon avec de nombreuſes chambres près l'égliſe Saint-Hilaire; ſa mère & lui avoient toujours beaucoup de penſionnaires, parmi leſquels pluſieurs huguenots non déclarés. Comme Geizkofler objectoit l'ennui de quitter, pour un prêtre, le libraire Wechel qui aimoit les Allemands & qui les traitoit ſi bien à un prix dériſoire, M. de Welſperg répondit: « Suivez mon conſeil, peut-être en comprendrez-vous la raiſon plus tard. » Geizkofler ſe laiſſa perſuader, car ſon interlocuteur étoit un homme d'expérience, fort répandu à la cour & très au courant des affaires. On verra que ſon conſeil étoit bon.

Les nouveaux commenſaux de Geizkofler étoient des Languedociens, des Normands,

des Picards, aſſez mal nourris par le prêtre de la rue des Carmes. La converſation rouloit fréquemment ſur les huguenots. A chaque repas, la mère du prêtre récitoit à voix haute des prières & des litanies en latin; un penſionnaire, Henning de Wald, de Stettin en Poméranie, lui ayant demandé pourquoi elle prioit en latin puiſqu'elle ne comprenoit pas cette langue, elle ripoſta que la queſtion étoit d'un huguenot & qu'il eût à déguerpir, crainte de malheur. Cet incident engagea Geizkofler & d'autres penſionnaires à reſter muets. A leur grand déplaiſir, ils étoient obligés de payer d'avance le mois de la penſion, auquel s'ajoutoient des frais de nourriture ſupplémentaires; ſans cela, ils auroient ſouffert de la faim & ſe ſeroient fait dénoncer pour la religion. En effet, depuis pluſieurs mois déjà, on alloit de rue en rue s'informer des étrangers qui logeoient dans chaque maiſon; cette enquête avoit lieu à la ſeule intention des huguenots ou non-papiſtes, l'événement l'a prouvé.

Le 8 juillet, le roi Henri de Navarre fit ſon entrée; à ſa rencontre chevauchèrent les deux frères du roi de France & les membres du

Parlement avec une nombreuſe eſcorte. Ce fut en cette circonſtance que le plus jeune frère du roi, le duc d'Alençon, aperçut à une fenêtre une fort jolie femme, à côté d'un homme ; il dit à un de ſes laquais de noter la maiſon &, le ſoir, il y envoya des Italiens qui égorgèrent l'homme, enlevèrent la femme dans un carroſſe & la livrèrent au duc. A table, un penſionnaire raconta la nouvelle ; l'hôte (le prêtre qui, ſelon toute apparence, avoit étudié pluſieurs années chez les jéſuites & connoiſſoit leurs *diſputationes de hæreticis occidendis*) s'écria que c'étoit bien fait, parce que l'homme comptoit parmi les plus notables huguenots, la femme étoit ſa concubine ; quant aux Italiens, ils avoient ſimplement exécuté les ordres de leur maître & occis un hérétique fieffé ! Geizkofler prit vertement à partie ſon hôte & fut ſoutenu par les penſionnaires. Ils citèrent pluſieurs faits prouvant que tout alloit mal en France depuis que les Italiens s'y étoient nichés, après le mariage de Henri II avec Catherine de Médicis.

Grâce aux Italiens & au duc de Guiſe, l'amiral de France Gaſpard de Coligny fut bleſſé à la main droite, au moment où il ſortoit à che-

val

val du palais du roi, occupé à lire une lettre. Le coup de feu partit de la maiſon de l'un des principaux conſpirateurs du parti des Guiſes. Le roi fit, il eſt vrai, ouvrir & fouiller auſſitôt cette maiſon, mais on n'y trouva que quatre vieilles femmes & des arquebuſes chargées, dans une chambre donnant ſur la rue, où l'amiral paſſoit à la ſortie de chez le roi. Ces femmes déclarèrent avoir vu un vieux ſerviteur des Guiſes, qu'un homme attendoit avec trois chevaux de poſte; il étoit monté en ſelle derrière la maiſon & avoit détalé. Ce rapport cauſa au roi une grande irritation. De tous côtés on dépêcha des cavaliers aux trouſſes du coupable. Mais le but réel de cette pourſuite empreſſée ne fut dévoilé que plus tard : ces cavaliers ſervirent à porter la nouvelle de l'attentat contre l'amiral aux autorités des lieux habités par des huguenots, avec l'injonction de maſſacrer, au jour fixé & ſans merci, tous les hérétiques. Les autorités n'exécutèrent pas cet ordre, quoique ſignifié par lettre & meſſager du roi; une telle barbarie leur faiſoit horreur; elles ne croyoient pas non plus à la prétendue conjuration tramée par les huguenots à Paris contre le roi. Ce dernier, ſa mère, ſes frères, les hauts ſeigneurs

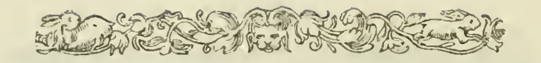
papiſtes, des dames de ſang royal affectèrent une triſteſſe extrême de la méſaventure de l'amiral ; à les entendre, leur unique déſir étoit la capture du meurtrier & ſon châtiment exemplaire. Comme preuve convaincante de ſa ſincérité, le roi fit incarcérer pluſieurs individus, afin d'obtenir le nom du coupable ou de ſes complices & l'indication de leur retraite. Bien plus, & toujours ſous couleur de protéger l'amiral (*ſcilicet* comme le loup protège la brebis), il poſta dans ſon logis cinquante trabans & arquebuſiers françois. De leur côté, le roi de Navarre & le prince de Condé donnèrent à l'amiral quelques braves trabans ſuiſſes, car ces princes lui portoient une grande affection ; ils le viſitoient eux-mêmes ou le faiſoient viſiter preſqu'à chaque heure, ſachant de quel prix le zèle éprouvé du héros étoit pour eux & leur famille, même pour tout le royaume, en vue du maintien de la paix.

Pluſieurs écoliers d'Allemagne, Geizkofler entre autres, rendirent viſite à l'amiral ; il leur parla d'un ton très affable & paroiſſoit tout raſſuré, diſant que rien ne lui arriveroit ſans la permiſſion de l'Eternel ; il remettoit le ſoin de ſa vengeance au juge tout-puiſſant, omni-

ſcient, ſeul juſte, & ſe conſoloit en citant des argumens & des exemples; c'eſt ce que le précepteur de ſes jeunes parens, Georges Henichau, de Neiſs en Siléſie, dit à Geizkofler, ſon ancienne connoiſſance d'Augsbourg. Quelques années après, ce Georges Henichau devint un fougueux papiſte & revêtit l'emploi de ſecrétaire de la Chambre ſiléſienne. Geizkofler l'ayant rencontré à Prague, lui rappela leurs relations paſſées; Henichau refuſa d'entendre parler de religion & ſe mit à verſer des larmes; on voyoit que ſa conſcience étoit bourrelée de remords.

Au moment où le parent des élèves de Henichau, l'amiral, eſſuyoit ce coup de feu (les papiſtes au comble de la joie s'empreſsèrent d'en répandre la nouvelle), le roi Charles étoit au jeu de paume avec le roi de Navarre & les deux princes de Condé, car les invités ſe livroient à toutes ſortes de jeux chevalereſques & d'amuſemens, ſelon la coutume ſuivie aux fêtes nuptiales.





CHAPITRE VI.

Mariage du roi de Navarre. Les fêtes de la cour. Diſpoſitions apparentes du roi de France. Les étudians allemands & la garde écoſſoiſe.



E 4 août 1572, les noces commencèrent. Le roi de Navarre refuſant d'entrer dans la cathédrale des prêtres, on éleva devant cet édifice une grande eſtrade, décorée de ſuperbes tapiſſeries. Sur cette eſtrade le roi de France préſenta au roi de Navarre ſa fiancée, qui portoit une magnifique couronne de pierres précieuſes & de perles, eſtimée cent mille couronnes. Comme on penſoit que la bénédiction ſeroit donnée le matin de bonne heure, le peuple s'étoit porté en foule à la cathédrale; les écoliers allemands, Geizkofler entre autres, avoient loué des fenêtres & des places, ce qui leur coûta pas mal d'argent. Mais le mariage ne fut béni qu'à 6 heures du ſoir par le cardinal de Bourbon, qui ſe contenta de prononcer quelques paroles. Puis le roi de France

entra dans la cathédrale & entendit la meſſe avec ſa ſœur Marguerite (l'épouſe), ſes ſœurs, les ducs de Guiſe, d'Aumale & de Nevers, un grand nombre d'autres princes françois & de ſeigneurs très richement coſtumés. Le roi de Navarre, ſes couſins, les deux princes de Condé (dont l'un avoit récemment épouſé la ducheſſe de Nevers), l'amiral, des comtes & des ſeigneurs, tous non papiſtes, reſtèrent hors de l'égliſe & ſe promenèrent juſqu'à la ſortie de la mariée royale, qui fut conduite au palais épiſcopal voiſin. Dans l'intervalle, on jeta des pièces de monnoie au peuple; elles portoient d'un côté : *Henricus Bourbonius Rex Navarræ*, de l'autre : *Margareta Valeſia Regina Navarræ* & ces mots : *Securitas pacis, conſtricta hoc diſcordia vinculo.*

Tous les invités ſe rendirent au Palais (par ordre du roi, le Parlement avoit été ſiéger au couvent des Auguſtins), où le feſtin étoit préparé. Mais auparavant on vit le beau ſpectacle de chars de triomphe à la mode romaine antique, qui portoient le roi de France, figurant Saturne, & ſes deux frères; un autre char repréſentoit le Mont Parnaſſe avec les Muſes & Apollon, chantant & jouant d'inſtrumens à

cordes avec beaucoup d'agrément. Au repas de noces, le roi de France prit ſeul place à table avec la mariée, l'épouſe du duc de Lorraine & ſes deux frères à lui; le roi de Navarre ſe tint auprès, debout, comme s'il vouloit par déférence faire honneur au roi & le ſervir. A l'iſſue du repas on danſa deux ou trois fois en toute modeſtie & décence; les huguenots regardèrent la danſe, ſans y participer. Puis les comédiens italiens jouèrent une belle comédie. Les invités ſe retirèrent fort tard, à l'aube; auſſi ne ſe levèrent-ils qu'à une heure de l'après-midi le lendemain.

Ce jour-là, on ſervit quelques plats ſeulement, ſans banquet, parce que les heures devoient ſe paſſer, non à table, mais en divertiſſemens. Le roi fit amener dans une cour un lion, un bœuf de grande taille & un ours récemment capturé par un Suiſſe. Tandis que les Allemands & bien d'autres étrangers regardoient le ſpectacle, l'ours, un gros ours blanc qui étoit attaché derrière un char, rompit ſes liens; toute la foule des curieux de s'enfuir en déſordre, culbutant pêle-mêle, laiſſant ſur la place manteaux & chapeaux. Poſté dans une longue galerie, le roi aſſiſta avec ſes frères

à la déroute & y prit grand plaiſir; c'étoit même, dit-on, par ſon ordre que l'ours avoit été ſi mal attaché; les gardes ſuiſſes furent auſſi ſoupçonnés d'avoir lâché la bête, pour faire ramaſſer par leurs petits goujats les beaux manteaux & les chapeaux.

Le ſoir, le frère puîné du roi, duc d'Anjou, offrit un grand banquet au roi de Navarre, à la mariée & aux ſeigneurs & dames; beaucoup d'écoliers allemands y aſſiſtèrent, ils furent très gracieuſement introduits & traités.

Le troiſième jour, le cardinal de Bourbon donna une ſuperbe fête aux invités; il y eut beau ſpectacle & tournoi dans la grande ſalle, diviſée en deux: la partie ſupérieure s'appeloit la demeure des eſprits céleſtes, le roi de France l'occupoit avec ſa compagnie; l'autre partie s'appeloit la demeure ou la tente des eſprits infernaux, le roi de Navarre s'y trouvoit avec ſa ſuite. Au tournoi à pied, les deux partis portoient de magnifiques armures dorées; le roi & les ſiens vainquirent le roi de Navarre. Il n'y eut plus rien de bien intéreſſant après ce tournoi, ſauf quelques jolies courſes de bague & danſes.

Perſonne à ce moment ne ſe fût douté que

le roi de France voyoit de mauvais œil le roi de Navarre & les autres huguenots. Il sembloit être dans les meilleures dispositions à leur égard, surtout pour l'amiral & les chefs huguenots qui séjournoient depuis assez longtemps à Paris en pleine sécurité. Aussi le populaire murmuroit-il, prétendant que le roi de France étoit sur le point de se faire huguenot : la preuve, c'est qu'il venoit d'attribuer à l'amiral & à sa famille les revenus importans d'une abbaye ; il avoit, en outre, opéré en Picardie de fortes levées, à la tête desquelles l'amiral devoit marcher contre le duc d'Albe, aux Pays-Bas. Or ce ne fut point ce dernier, mais bien le prince d'Orange que cette armée alla combattre sous les ordres de l'Italien Strozzi, le principal fauteur des menées abominables par lesquelles, sous le prétexte des noces royales, l'amiral & les chefs huguenots furent pris d'un seul coup de filet. Nulle parole, nulle promesse, nul serment qui fût valable à l'égard de ces hérétiques endurcis ! Rome ourdissoit la trame avec l'aide du cardinal de Lorraine & des Guisards.

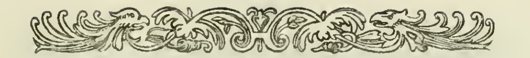
Le roi de France avoit jusqu'alors mangé en public, il y renonça dès le 15 août, or-

donnant auſſi la clôture des fêtes nuptiales. Il falloit éviter l'apparence, ſoit d'être indifférent à l'état de l'amiral, de jour en jour plus critique, ſoit de négliger l'intérêt général. Auparavant, l'entrée du palais royal étoit volontiers accordée aux Allemands & autres étrangers venant voir le mur où s'étoit logée la balle qui avoit bleſſé l'amiral ; à partir du 15 août, les trabans éconduiſirent les curieux ou firent des difficultés pour les laiſſer entrer.

Un peu avant la bleſſure de l'amiral, le roi de France avoit arrangé pour la nuit des divertiſſemens, entre autres un ſuperbe ballet. De nombreux étudians allemands voulurent jouir du ſpectacle ; ils arrivèrent tous enſemble dans la cour du palais avec des torches, mais la garde françoiſe leur barra paſſage ; pluſieurs alors, peut-être ſous l'influence du vin, murmurèrent très haut. Geizkofler réuſſit à les calmer, en leur remontrant leur impertinence ; il y fut aidé par M. Paul de Welſperg, par M. Gérard de Keſtlon & par les gentilshommes de Miſnie, ſes connoiſſances de Strasbourg. Sur ce, les Ecoſſois de la garde commirent la ſottiſe d'annoncer au roi que les Allemands faiſoient mine d'envahir la ſalle.

L'amiral, qui ſe trouvoit dans le voiſinage de S. M., entendit le rapport du capitaine. Le roi fort en colère s'écria : « Qu'on mette ces ivrognes d'Allemands à leur place (c'eſt-à-dire en priſon) ! » — « Sire, » repartit l'amiral, « que V. M. ne croie pas les Allemands capables d'une ſemblable effronterie ; ce ſont des étrangers, des étudians, qui ſont venus chez nous à grands frais pour voir les choſes dignes de remarque ; ils méritent d'être admis les premiers ; la garde devroit agir avec plus de modération & ne pas oublier que ce ſont des Allemands. » Le roi ordonna d'introduire les plus notables, mais de repouſſer ceux qui ſeroient trop gris. Se tournant vers un chambellan, il dit : « Soyons agréables aujourd'hui à l'amiral & à ſes bons amis les Allemands, *bientôt ce ſera différent.* » Paroles qui préſageoient l'avenir, le trépas de l'amiral & des ſiens.





CHAPITRE VII.

La nuit de la Saint-Barthélemy. Le prince de Condé & le roi. Meurtre de l'amiral de Coligny. Montgomery. Pierre Ramus. Les libraires. La reine Elifabeth. Cruautés. Les croix au chapeau.



E 16 août, arrivèrent des courriers du cardinal de Lorraine & du duc d'Albe; le roi les reçut fur-le-champ. Le bruit fe répandit que le duc de Guife méditoit de tuer l'amiral, fes parens & fes amis. Ce plan fut exécuté le jour de la Saint-Barthélemy, dimanche 24 août 1572. Voici comment les chofes fe paſsèrent.

Peu après minuit, le roi donna l'ordre aux Suiſſes de faire bonne garde au palais & dans les rues voifines; puis il convoqua les principaux officiers & confeillers du roi de Navarre & des princes de Condé, au nombre d'environ 200, qui tous logeoient au palais. Il les fomma de rendre leurs armes & de fe tranfporter de l'intérieur du palais dans la cour du

château. Là, une centaine de Suiſſes & de gardes françoiſes attendoient, avec la conſigne de maſſacrer tous les gentilshommes de Navarre & de Condé, jeunes ou vieux. A cette nouvelle, le roi de Navarre & l'aîné des princes de Condé coururent vers le roi, le conjurant, les larmes aux yeux, de les épargner, eux & leurs ſerviteurs, d'oublier les vieilles injures, les événemens de la dernière guerre, & de conſidérer plutôt l'étroite alliance ſcellée par le récent mariage, les ſérieux gages de paix qu'ils venoient de lui donner. Mais S. M. repouſſa bruſquement leurs ſupplications & enjoignit de nouveau à ſa garde d'exécuter l'ordre ſans délai.

La plupart des gentilshommes de Navarre & de Condé furent égorgés miſérablement. L'aîné des princes de Condé, tranſporté d'une juſte indignation & comme fou de déſeſpoir, lança en plein viſage au roi de France cette vigoureuſe apoſtrophe : « Tu as violé la paix, impie & parjure ! » Le roi répliqua : « Te plaît-il auſſi de perdre la vie, ſelon tes mérites ? Va, ſors de ma préſence ! » Et s'adreſſant aux capitaines de ſa garde : « Surveillez-le de très près : qu'il ne quitte pas ſon appartement ſans ma permiſſion expreſſe ! »

Une quinzaine de détachemens, à pied & à cheval, furent répartis en divers lieux; ils ſonnèrent la cloche pour donner aux papiſtes le ſignal du maſſacre. Dès le début, le duc de Guiſe (l'amiral auroit fait arquebuſer ſon père à la guerre), à la tête de ſes cruels trabans, envahit le logis de l'amiral, où beaucoup de gentilshommes braves & conſidérés ſe trouvoient réunis. Les trabans françois que le roi avoit envoyés à l'amiral, ſous prétexte de le protéger, n'opposèrent aucune réſiſtance; ils aidèrent plutôt le duc de Guiſe à conſommer ſon horrible forfait. En revanche, les douze Suiſſes de la garde conſtituée par le roi de Navarre ſe conduiſirent vaillamment; ils furent les uns tranſpercés, les autres faits priſonniers. Alors le duc de Guiſe & les principaux de ſes meurtriers (de fort jeunes gens pour la plupart) ſe précipitèrent dans la chambre de l'amiral. Celui-ci les ſupplia d'épargner les jours d'un vieillard; impitoyables, ils le criblèrent de bleſſures, puis le duc de Guiſe le fit jeter par la fenêtre; de nouveaux coups lui furent encore portés, on lui coupa les doigts & la tête. D'après une rumeur aſſez digne de créance, la tête fut expédiée à Rome; quant aux doigts,

les meurtriers les ont montrés ſur les places de Paris & vendus un beau prix; ces reſtes furent auſſi envoyés en d'autres villes, où leur vue excita non moins d'allégreſſe parmi la populace. On pendit le cadavre par les pieds au grand gibet, mais dès la nuit ſuivante, des partiſans reſtés inconnus l'enlevèrent.

Après ce meurtre abominable, les ſoldats altérés de ſang coururent chez le comte de Téligny, gendre de l'amiral, chez le prince de Roſchiko (Larochefoucauld ?), chez d'autres notables comtes & ſeigneurs huguenots. Les maiſons furent envahies, hommes, femmes, enfans maſſacrés. Le comte de Montgomery & M. de Chartres échappèrent: par défiance du roi & de ſa mère, ils n'avoient pas voulu ſe loger trop près du palais. Montgomery, aux fêtes d'un mariage, s'étoit meſuré dans un tournoi avec Henri II, le père du roi, en telle façon que ſon adverſaire n'avoit pas tardé à rendre l'âme. Le roi Henri lui-même l'avoit contraint à cette joûte, l'iſſue dépendit d'un accident ſingulier & de la volonté divine. Le comte de Montgomery, qui n'étoit jamais rentré en grâce auprès de l'ancienne reine, fut averti par un papiſte, ſon bon ami néan-

moins, de vite ſortir du faubourg, il ſuivit ce conſeil ; les nombreux cavaliers par qui le duc de Guiſe le fit pourſuivre en poſte, ne purent l'atteindre. Le comte avoit une jument qui couroit ſans boire ni manger un eſpace de temps incroyable, ſi bien que les Guiſards, avec des chevaux toujours frais, furent incapables de le rattraper. Sauvé d'une façon étonnante, il réuſſit à s'embarquer pour l'Angleterre.

Beaucoup de ſeigneurs & gentilshommes de conſidération, au ſervice du roi de Navarre ou de l'amiral, & qui ne demeuroient pas au château royal ni dans le voiſinage, comprenant que leur dernière heure étoit venue, vendirent chèrement leur vie. Quelques-uns ſeulement, de chétive apparence, pauvres ou fort jeunes, échappèrent à la recherche des Guiſards & trouvèrent leur ſécurité dans la fuite.

Après avoir commis toutes ces horreurs au palais & aux alentours, une partie des aſſaſſins firent irruption chez les membres du Parlement & les conſeillers notables, perſonnages un peu moins ſuſpects & moins riches. Ils pillèrent auſſi les boutiques des gros marchands, malgré leur qualité de bons papiſtes ; ils vio-

lèrent d'honnêtes femmes & filles, ſans diſtinction de croyance ; quiconque ne ſe rachetoit pas ſur l'heure à beaux deniers comptans, étoit taxé ſelon ſa fortune apparente. Puis, obéiſſant à leur furie inſenſée & barbare, ils ſe portèrent à l'univerſité, ſans ſouci de ſes franchiſes, & ſe ruèrent au *collegium* de Pierre Ramus, lequel dut par quatre fois payer rançon. Sa bourſe étant épuiſée, il ſe cacha dans une cheminée ; une nouvelle bande entra, maltraita ſon ſerviteur & ſa ſervante, ſe fit montrer par eux les coins & recoins. Ramus fut à la fin découvert & précipité de l'étage ſupérieur du collège de Preſle dans la rue, au milieu de la populace. La jeune canaille impie le dépouilla, le frappa juſqu'au ſang à coups de bâton & de fouet, le traîna vers la Seine. Les parens encourageoient ces miſérables garnemens : « Courez voir, » s'écrioient-ils, « de quelle ſorte on arrange votre maître Ramus, cet hérétique corrupteur, qui vous empoiſonne avec ſa doctrine ! »

En cette occurrence, quiconque avoit un ennemi put le faire occire comme huguenot, un frère ſe débarraſſer de ſon frère pour recueillir l'héritage ; certains papiſtes même, ſoit

cupidité,

cupidité, ſoit jalouſie, ſoit vengeance, n'épargnèrent point leurs propres coreligionnaires. Par les rues, une bande ſuccédoit à l'autre ſans interruption, ſurtout au quartier des libraires. Pluſieurs de ces derniers furent précipités du haut de leur maiſon dans le feu où flamboient les livres. Les femmes avec leurs enfans, dont elles ne vouloient pas ſe ſéparer, étoient traînées vers la Seine, percées de coups & jetées dans le fleuve, en ſi grand nombre que l'eau ſe teignit de rouge. On voyoit flotter des milliers de cadavres, un vent violent les ramenoit au bord, la populace & la jeune canaille les repouſſoient au large : il falloit, diſoient-ils, envoyer ces poiſſons à Rouen & autres lieux habités par les hérétiques. Bref, le carnage ſe prolongea du dimanche 24 août à minuit juſqu'au lendemain ; paſſé dix mille créatures, hommes & femmes, jeunes & vieux, furent miſérablement égorgées en vingt-quatre heures.

Auſſitôt que la pieuſe reine Eliſabeth, née archiducheſſe d'Autriche, apprit une partie de la vérité de la bouche de ſon chapelain Hermann de Manz, elle appréhenda que la cataſtrophe n'atteignît les Allemands, parmi leſ-

quels ſe trouvoient de nombreux ſujets autrichiens. Elle demanda au roi ſon époux une audience, elle ſe jeta tout en larmes à ſes genoux, le ſuppliant d'arrêter l'effuſion du ſang, de ne pas faire périr les innocens avec les coupables. Sans lui répondre, le roi dit à un chambellan : « Faites relever la déeſſe germanique & reconduiſez-la dans ſes appartemens. » Il lui donnoit ce nom par dépit, car il ne la trouvoit pas aſſez frivole & docile à ſes volontés. Il avouoit à la reine-mère n'éprouver que très peu d'agrément auprès de ſa femme & qu'il préféreroit la voir nonne dans un couvent. L'intervention de la reine Eliſabeth eut pourtant ce réſultat, que le roi fit proclamer à ſon de trompe ſur les places publiques & à l'univerſité de ne tuer aucun Allemand ni étranger quelconque ſous peine de la vie; ſur quoi l'on dreſſa partout des gibets, mais perſonne ne fut pendu pour cette cauſe.

Il a été dit que Geizkofler & pluſieurs de ſes condiſciples prenoient logement & penſion chez le prêtre Blandis, dans une très haute maiſon. Blandis leur recommanda de ne pas ſe montrer hors de la chambre, crainte des bandes qui parcouroient les rues. Lui-même

ſe poſta devant la porte d'entrée en coſtume de prêtre & bonnet carré; du reſte, il étoit bien vu du voiſinage. Pas une heure ne s'écouloit ſans qu'une nouvelle cohorte ne vînt demander s'il y avoit dans la maiſon des oiſeaux huguenots à dénicher. Blandis répondoit qu'il n'hébergeoit aucun de ces oiſeaux, ſoit écoliers, mais ſeulement des Autrichiens & des Bavarois: ne le connoiſſoit-on pas, d'ailleurs? étoit-il capable d'abriter ſous ſon toit un mauvais catholique? C'eſt ainſi qu'il les éconduiſoit tous. En retour, il tira de ſes penſionnaires une jolie quantité de couronnes à titre d'avances, menaçant toujours de ne plus nous garder à cauſe du continuel péril. Il fallut ouvrir les eſcarcelles, qui n'étoient déjà pas trop garnies, & payer trois mois de penſion. Trois commenſaux, des François picards, refusèrent de s'exécuter (peut-être n'avoient-ils pas la ſomme voulue). Or, ne pouvant ſe haſarder au dehors ſans riſquer leur vie, car des bandes parcouroient nuit & jour les rues, ils prièrent Geizkofler & ſes amis de leur prêter les habits de voyage qu'ils avoient apportés d'Allemagne: ſous cet accoutrement, le changement de logis ne préſenteroit pas autant

de danger. Ces bons Picards quittèrent donc la maiſon du prêtre; leurs anciens camarades ne ſurent jamais où ils étoient allés, mais un méchant petit laquais vint dire à Geizkofler qu'ils étoient en un lieu aſſez ſûr, qu'ils le remercioient de tout cœur & ſouhaitoient de lui exprimer bientôt de bouche leur reconnoiſſance; ils demandoient enfin la permiſſion de garder encore les habits, ce qui leur fut accordé.

La tuerie ſe ralentit après la proclamation royale, ſans toutefois ceſſer complètement. On arrêtoit à domicile les gens & on les emmenoit; c'eſt ce que Geizkofler & ſes camarades voyoient d'une fenêtre pratiquée ſur le toit de la maiſon. Celle-ci étoit à l'angle de trois rues habitées ſurtout par des libraires, à qui l'on brûla des livres pour pluſieurs milliers de couronnes. La femme d'un relieur, deux petits enfans à ſes côtés, prioit en françois chez elle: une troupe ſurvint & voulut la faire priſonnière; comme elle refuſoit de quitter ſes enfans, on lui permit à la fin de les prendre par la main. Vers la Seine, on rencontra d'autres égorgeurs; ils s'écrièrent que cette femme étoit archihuguenote, bref ils la jeté-

rent à l'eau ainſi que ſes enfans. Un de ces hommes cependant, touché de compaſſion, entra dans un bateau & ſauva les deux jeunes êtres, au déplaiſir extrême d'un parent & proche héritier, lequel, d'ailleurs, fut tué lui-même parce qu'il étoit riche.

Les Allemands ne comptèrent que huit à dix victimes, qui avoient commis l'imprudence de s'aventurer trop tôt dans les faubourgs. Deux d'entre eux étoient ſur le point de paſſer le pont-levis d'une porte avancée, lorſqu'ils furent accoſtés par un garde qui leur demanda s'ils étoient bons catholiques : « Oui, pourquoi pas ? » répliquèrent-ils d'un air embarraſſé. Le garde reprit : « Puiſque tu es ſi bon catholique (l'autre s'étoit donné pour un chanoine de Münſter), récite le *Salve regina.* » Le malheureux en fut incapable, le garde avec ſa hallebarde le pouſſa dans le foſſé ; voilà de quelle manière il finit ſes jours au faubourg Saint-Germain. Son compagnon étoit natif de l'évêché de Bamberg ; il portoit au cou une belle chaîne d'or, penſant qu'une apparence diſtinguée faciliteroit ſa ſortie. Les gardes l'aſſaillirent néanmoins, il ſe défendit avec deux ſerviteurs, tous trois furent occis. Ayant

appris que leur victime avoit remisé de beaux chevaux dans une hôtellerie allemande, *la Croix de fer*, non loin de l'université, les meurtriers allèrent bien vite les enlever.

A cette même hôtellerie descendit, quelques semaines plus tard, Christophe de Frankenreit qu'un colonel de Reiffenfeld envoyoit vers le roi. Comme ancien employé de la chambre des comptes des Fugger, il connoissoit fort bien Michel Geizkofler & son frère Luc. Il s'informa de ce dernier auprès des Allemands de l'université & l'invita avec d'autres compatriotes. Mais ceux-ci déclinèrent l'invitation, parce qu'il n'étoit pas sûr, disoit-on, de sortir sans avoir au chapeau une croix portant les mots *Jesus Maria.* Dans toutes les rues, aux portes des églises, moines & prêtres vendoient à haut prix ces croix, de plomb, de cuivre ou d'argent.

A l'université, Geizkofler & d'autres Allemands hésitèrent avant de mettre cette croix au chapeau, à cause de ceux qui connoissoient leur véritable religion, les Autrichiens surtout & les gens des Fugger ; ils finirent par s'y décider. Toutefois Geizkofler imagina d'attacher à son chapeau, non pas une croix, mais un

denier d'étain portant le nom de Jéſus, ſans celui de Marie. Cette idée déplut à ſon hôte : le prêtre dit que les huguenots, ſoit calviniſtes dénioient préciſément à la Vierge Marie la qualité de protectrice, de patronne & qu'on les reconnoiſſoit facilement, parce qu'ils ne ſouffroient à leur chapeau ou dans leurs chambres nulle image, nulle croix, ni le nom de la ſainte Vierge.

« Les jéſuites, » répliqua Geizkofler, « ſe contentent du ſimple nom de Jéſus, ſans celui de la Vierge Marie. » Le prêtre répondit que les jéſuites ne ſont pas ſuſpects, tandis qu'avec les Allemands & les François calviniſtes le nom de la Vierge importoit pour découvrir leurs véritables ſentimens. « Mieux vaudroit, » continua Geizkofler, « les juger ſur leurs croyances que ſur leur nom. Je me fais fort de vous prouver que, relativement à la perſonne de Jéſus, la doctrine des jéſuites eſt la même que celle des huguenots ou calviniſtes. » — « Et comment penſez-vous le prouver ? » — « Ceux qui nient la toute-puiſſance de Jéſus, non ſeulement de Jéſus-Dieu, mais encore de Jéſus fait homme, ceux-là n'adorent pas ſon ſaint nom, quoiqu'ils le portent au chapeau : voilà

ce qu'enſeignent des jéſuites, preuve en ſoient les thèſes & les livres imprimés à Ingolſtadt, où j'ai ſéjourné avec des parens. » — « Hé ! la belle preuve, » s'écria le prêtre ; « le Seigneur Jéſus n'a-t-il pas révélé ſon impuiſſance au cours de ſa paſſion, quand il a dit : « Père, « s'il eſt poſſible, éloigne cette coupe de moi ! » puis : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-« tu abandonné ? » Il eſt donc frivole, coupable, impie de ſoutenir que le Chriſt étoit tout-puiſſant, même après avoir revêtu la nature humaine. »

Geizkofler eût voulu pourſuivre la diſcuſſion en préſence de ſes camarades, mais le prêtre s'y refuſa. Trois jours après, en revanche, il amena deux jéſuites qui déclarèrent accepter le débat : Geizkofler jugea trop périlleux, en ces temps critiques, de continuer la joûte & trompa ainſi la curioſité de ſes commenſaux ; pluſieurs de ces derniers, calviniſtes occultes, partageoient ſur le point débattu l'opinion des jéſuites. Geizkofler obéit ce jour-là aux preſſans avis du docteur Languet, conſeiller de l'électeur de Saxe & ſon ambaſſadeur en France. Ce perſonnage, qui avoit accompli d'importans & longs voyages, rendit viſite à

Geizkofler, une de ſes bonnes connoiſſances. Une troupe d'égorgeurs l'avoit arrêté, mais un ordre exprès du roi étoit vite venu le faire relaxer. Il reprit en toute hâte le chemin de l'Allemagne afin d'annoncer les nouvelles à l'électeur.





CHAPITRE VIII.

Le roi au Parlement. Alertes. Excurſion aux environs de Paris. Une nuit dans un château. Les étudians allemands ſe diſpoſent à quitter Paris. Le Carinthien de Keutſchach. Nouvelle alerte. Le docteur Georges Bemler.



VELQVES jours après ce bain de ſang, le roi ſe rendit au Parlement en grande pompe & avec une nombreuſe ſuite, où l'on remarquoit le roi de Navarre accablé de triſteſſe. Il inſtalla les nouveaux conſeillers qui s'étoient diſtingués par leur zèle papiſte ; il reçut d'eux le ſerment de travailler à la gloire du roi & du ſaint-ſiège. Plein d'allégreſſe, le populaire crioit : « Vive le Roy ! » comme ſi le maſſacre eût été œuvre méritoire.

Vers ce temps, le prêtre Blandis annonça à ſes penſionnaires que la plupart des enfans des victimes avoient été rebaptiſés, qu'on avoit pendu des mauvais ſujets coupables d'avoir pillé les Allemands, enfin qu'un édit ſévère interdiſoit toute offenſe envers les Alle-

mands, Anglois, Italiens & Efpagnols. Néanmoins, les bandes affaillirent encore au logis & rançonnèrent des Allemands. Le bruit ayant couru qu'une attaque nocturne générale auroit lieu contre ces derniers, ils s'affemblèrent en diverfes maifons; ceux qui demeuroient près de l'églife Saint-Hilaire fe réunirent chez Geizkofler. Le prêtre Blandis les exhorta vivement à fe défendre avec courage, à main armée, à ne laiffer monter dans l'efcalier aucun foldat, car les agreffeurs n'étoient que des fcélérats, nullement autorifés à tuer ni à voler. Les Allemands pafsèrent ainfi plufieurs nuits enfemble, au nombre de quarante & plus, employant gaiement la veille à boire & manger, attendant de pied ferme l'affaut. Il y en eut qui fe comportèrent mal : une fois ivres, ils faillirent fufciter de leur propre chef un tumulte; Dieu empêcha ce malheur. Geizkofler, de Keftlon, le baron de Madrutfch, le prêtre Blandis furent obligés d'intervenir.

Pour couper court aux vifites trop fréquentes & trop onéreufes des Allemands, Blandis fuggéra l'idée à Geizkofler d'aller, avec quelques compatriotes férieux, parcourir les environs de Paris : il s'offrit pour guide & promit de

leur faire voir de jolis endroits, de ſuperbes châteaux, toutes ſortes d'*antiquitates*, car il avoit des relations dans la contrée, entre autres parmi la nobleſſe françoiſe.

Arrivés à un village agréable, avec beau château & pavillon de plaiſance, nous entrâmes dans une hôtellerie de bonne apparence, comptant y reſter juſqu'au lendemain. Mais à l'inſtigation de deux gentilshommes (les propriétaires du château), l'aubergiſte prétexta n'avoir aucun lit diſponible ; il propoſa, en revanche, de nous faire coucher au château. Ainſi fut fait : jolie chambre, bon lit, coup du ſoir, tout étoit préparé. Blandis reſta à l'auberge. Perſonne ne ſe montra le ſoir même, les portes de l'habitation furent ſoigneuſement fermées. Les Allemands devinrent ſongeurs, craignant une attaque nocturne : vouloit-on jouer à colin-maillard ? Toutefois ils ſe réconfortèrent mutuellement, firent honneur au coup du ſoir & entonnèrent des chants pieux pour la prière. De grand matin les gens accoururent voir ſi les Allemands étoient encore en vie, car après le décès du père (un homme de guerre) des deux gentilshommes françois, il s'étoit paſſé des choſes étranges

dans la maiſon; les fils n'oſoient plus l'habiter à cauſe des revenans. Les propriétaires s'imaginoient donc que les Allemands avoient eu les aventures les plus ſingulières; jugez de la ſurpriſe quand on ſut que rien ne leur étoit arrivé & qu'ils étoient tous ſortis frais & diſpos. Dès lors, il ne fut plus queſtion d'eſprits & les gentilshommes rentrèrent au château avec leur domeſticité. Les uns dirent que les revenans avoient été mis en fuite par les Allemands; d'autres firent obſerver que les huguenots ou luthériens ne ſe ſoucient aucunement des apparitions. Béniſſant l'Eternel de ſa protection, les voyageurs continuèrent leur promenade en compagnie de leur patron Blandis. Ils ſe dirigèrent vers Saint-Denis, où l'on voit un grand tréſor ſacré, beaucoup d'antiquités de Charlemagne & les tombeaux des rois de France. Puis retour au logis de Paris.

Dans l'intervalle, pluſieurs ſeigneurs françois de marque, qui s'étoient cachés chez des amis, furent trahis, épiés & incarcérés; du nombre étoit le chancelier Rulland, habile & riche conſeiller, rédacteur de la *formula pacis* entre le roi & le parti huguenot. De nouveau, le roi levoit beaucoup de troupes qui devoient

marcher, diſoit-on, contre le prince d'Orange. On imprima par ſon ordre un petit écrit expliquant pourquoi il avoit fait périr l'amiral & les autres huguenots de Paris, à ſavoir parce qu'ils avoient comploté contre les jours du roi de France, du roi de Navarre & des chefs catholiques ; quant à l'idée d'extirper les huguenots & leur religion, elle ne lui étoit jamais venue.

On n'accorda pas la moindre foi à cette déclaration ; au contraire, près de quatre-vingts Allemands, la plupart gentilshommes autrichiens, ſiléſiens, ſaxons, franconiens, ſe concertèrent pour retourner enſemble au pays, bien armés de mouſquets. Geizkofler comptoit partir avec eux, mais le docteur Jean Lubetius, agent de pluſieurs villes impériales à la cour du roi, vint le trouver & le détourna de ce deſſein. Ce perſonnage expérimenté & bienveillant, à qui Geizkofler étoit recommandé d'Augsbourg & de Strasbourg, lui dit que le roi avoit expédié dans toutes les directions des centaines de cavaliers pour mettre la main ſur les étrangers qui fuyoient Paris. Quand les Allemands vinrent demander à Sa Majeſté un ſauf-conduit revêtu de ſa ſignature

& du ſceau royal, le roi prit un ton aſſez ſévère, leur reprochant de partir à l'improviſte & ſi nombreux, alors qu'il faiſoit publier les plus expreſſes défenſes de leur cauſer nul dommage : pourquoi ne pas croire à ſa parole royale ? Le ſauf-conduit ne fut point délivré ſur-le-champ.

Tandis qu'ils étoient en inſtance, il y en eut pluſieurs, le Carinthien de Keutſchach entre autres, bien connu de Geizkofler, à qui l'impatience inſpira divers propos imprudens : « A quoi bon attendre les paſſe-ports ? Le roi eſt trompeur & parjure, ſe fier à ſa parole ou à ſon écriture ſeroit ſottiſe pure. » Cette ſortie, entendue par des étudians bavarois, fut rapportée au roi, à ce que raconta Hermann, le chapelain de la reine ; une enquête fut ouverte & l'ordre lancé de conduire de Keutſchach en priſon. Ledit chapelain avertit Geizkofler, dont il recevoit ſouvent la viſite, conſeillant que de Keutſchach changeât de logis au plus tôt. Le Carinthien quitta donc le quartier de l'univerſité ; à peine l'avoit-il fait, qu'on vint pour l'arrêter à ſon ancien domicile. Comme ces diſcours inconſidérés & violens n'amélioroient pas la ſituation des Allemands, Geizkofler jugea

à propos d'éviter ſes compatriotes; au lieu de partir avec eux, il préféra demeurer à Paris juſqu'après avoir reçu de nouvelles inſtructions d'Allemagne; pluſieurs mois s'écoulèrent ainſi.

En attendant, il eut une bonne occaſion de continuer ſes études grâce à des *juridicæ diſputationes* chez MM. Welſer frères, jeunes hommes de mérite & modeſtes, qui devinrent l'un conſeiller, l'autre bourgmeſtre d'Augſbourg. Leur *præceptor* & *moderator*, le docteur Krebſer, ſavant homme aujourd'hui conſeiller & chancelier du prince de Würzbourg, avoit inſtitué au logis de ſes élèves des *diſputationes privatæ* hebdomadaires, auxquelles étoient bénévolement admis Geizkofler, Jacques Kurz de Senfftenau, dont l'*ingenium* faiſoit l'admiration de ſes compatriotes, & d'autres; ſous la préſidence de M. Krebſer, on diſcutoit les thèſes propoſées. Geizkofler tira grand profit de la converſation de collègues diſtingués par la condition, l'éducation & l'intelligence; plus tard, ces relations amicales lui furent très utiles à la cour de Prague, où il retrouva M. Jacques Kurz devenu conſeiller intime & chancelier de S. M. I.; par malheur, une fièvre pernicieuſe

cieuſe enleva en pleine activité, à l'âge de 40 ans, cet homme incomparable, doué des plus nobles qualités. Ses louanges ſeront célébrées ailleurs, l'amour de la patrie ayant ſuggéré à Luc Geizkofler le projet d'écrire la vie de tous ſes compatriotes tyroliens, de haute & baſſe naiſſance, qui ſe ſont élevés par l'étude à d'éminentes dignités au ſervice de l'empereur, des rois & des princes.

Pendant que Luc Geizkofler étoit occupé des ſuſdits *exercitia* & qu'il attendoit une lettre de change, il reçut, ainſi que ſes commenſaux, la viſite du cordonnier qui leur fourniſſoit la chauſſure. Cet individu leur dit que ſon affection pour les Allemands, toujours ſi bons à ſon égard, lui commandoit de révéler ſous le ſceau du ſecret la conſpiration ourdie contre eux : au jour fixé, à 11 heures de la nuit, les compagnons de métier & la populace devoient aſſaillir les Allemands, les rançonner, les piller, comme la canaille d'Orléans avoit extorqué de fortes ſommes aux Allemands. Geizkofler reçut cette confidence à une heure trop tardive pour ſe concerter avec ſes compatriotes en préviſion d'une attaque ; les plus voiſins décidèrent ſeulement de veiller en-

ſemble chez Geizkofler, la maiſon étant haute, bien conſtruite, à un angle, avec vue étendue ſur trois rues. Blandis lui-même approuva cette réſolution, car il avoit appris de bonne ſource qu'on fermeroit les yeux & que la populace auroit toute liberté d'aſſaillir les Allemands en leurs demeures, ſurtout de nuit; on ſavoit quel déplaiſir cauſoient au roi la méfiance des Allemands & leur départ précipité, en dépit de ſes gracieuſes promeſſes. La même rumeur ſe répandit à l'univerſité, corroborée de détails circonſtanciés & vraiſemblables ; auſſi les Allemands ſe réunirent-ils dans les principales rues, armés d'arquebuſes & bien en meſure de ſe défendre contre une forte troupe d'aſſaillans. Le patron de Geizkofler propoſa de prendre au logis cinq ou ſix ſoldats de la garde, offrant d'aller les demander au capitaine du quartier. Mais cet avis parut dangereux ; les étudians craignirent de tomber en plus grave embarras : les ſoldats chanteroient leur antienne pour ſe faire remplir la bourſe.

La ſituation étoit critique. Le chapelain de la reine Eliſabeth dépêcha un laquais pour prémunir les étudians contre la vile canaille,

qui brûloit de mettre les Allemands à contribution avant leur départ. Un relieur & un fabricant de cierges, tous deux des Pays-Bas, avertirent ſérieuſement Geizkofler de ſe tenir ſur ſes gardes. L'audace du populaire s'expliquoit par la mauvaiſe humeur du roi, qui n'avoit pas même ſévi contre les pillards d'Orléans.

Les Allemands auroient eu tort de négliger ces avis multipliés. Chez Blandis, ils étoient déjà plus de ſoixante dans quatre chambres; Geizkofler & ſes commenſaux leur recommandèrent de veiller en ſilence, d'implorer ardemment la protection du Très-Haut, de ſe préparer à l'heure bénie de la mort. Mais il ſe rencontra des récalcitrans, entre autres Georges Bemler, docteur en droit & précepteur des jeunes Nicolas Pemer & André Widholz, d'Augsbourg : « Ce n'eſt pas le moment de prier, » dit-il; « plutôt boire un bon coup pour ranimer le courage. » Là-deſſus, on fit venir du vin pour la nuit, la plupart s'enivrèrent, puis ſe bouſculèrent & ſe battirent. Geizkofler, le Tyrolien François-Gérard de Keſtlon, le Hambourgeois Henri de Holz deſcendirent à la chambre baſſe pour rétablir l'ordre, mais les gaillards étoient affreuſement

gris, ſurtout Georges Bemler & des Weſtphaliens ; leur vacarme & leurs cris s'entendoient à l'étage ſupérieur & à la rue. Juſte à ce moment paſſa le guet à cheval, le capitaine ſe fit ouvrir. Le prêtre Blandis, Geizkofler, & ceux des Allemands qui étoient de ſang-froid ſe préſentèrent ſur le ſeuil & donnèrent avec calme des explications dont le guet ſe contenta.

Autant ces compagnons avoient eu l'ivreſſe bruyante, autant firent-ils preuve de contrition le lendemain, une fois revenus à la raiſon. Ils remercièrent chaleureuſement Geizkofler & les autres penſionnaires de leurs bons offices, ils ſe cotisèrent pour payer le vin & les autres frais ; le docteur Georges Bemler eut à payer la plus groſſe part, ſans compter que ſes amis ne lui avoient pas épargné les horions dans la bagarre. Il n'y eut cependant aucun bleſſé, les quatre ſoldats que le capitaine du guet avoit poſtés dans la maiſon du prêtre empêchèrent bien des malheurs ; ils parurent ſatiſfaits de la gratification. Le docteur Bemler préſenta des excuſes ſpéciales à Geizkofler, le priant de ne pas écrire à Augsbourg ſes incongruités bachiques ; l'aſſurance lui en fut donnée, jointe à l'obſervation amicale qu'ap-

prochant de la quarantaine, il devoit s'occuper davantage de ſes élèves & n'être point un ſujet de ſcandale.





CHAPITRE IX.

Proceſſion générale. Sainte Geneviève. Perſécutions aux Pays-Bas. Lettres de l'empereur Maximilien II. L'arbre du cimetière des Innocens. Réception de chevaliers. La cour au couvent des cordeliers. La reine accouche d'une princeſſe. Briquemaut & Cavaignes. Des eſprits.

APRES cette veillée qui n'eut, Dieu merci, aucune ſuite fâcheuſe, des officiers royaux ſe préſentèrent au quartier de l'univerſité, publiant dans tous les carrefours défenſe encore plus ſévère de moleſter les Allemands & leurs aboutiſſans. La ſécurité renoiſſoit un peu, mais point la confiance; Saxons, Poméraniens, Siléſiens regagnèrent en troupe l'Allemagne, après avoir impétré du roi un ſauf-conduit commun. Du nombre étoient MM. Rantzow, du Holſtein, avec qui Geizkofler s'étoit lié & qui lui laiſsèrent en cadeau les *Commentaria in Inſtitutiones juris* de Minſinger, les *Paratitla* de Weſenbeck & d'autres ouvrages de droit.

Malgré l'ordre royal de n'inquiéter perſonne pour cauſe de religion, preſque chaque jour

tel ou tel étoit incarcéré, ſur le ſimple ſoupçon d'héréſie, ſurtout s'il avoit du bien; il lui falloit expier ſa richeſſe; les débiteurs qu'il avoit comblés de bienfaits le dénonçoient comme huguenot & partiſan de l'amiral. Beaucoup cependant ſe ſauvèrent ſous le coſtume religieux, grâce à l'aide des moines.

Le 4 ſeptembre, cries furent faites par ordre du roi que de nombreuſes charges d'importance étoient vacantes : les poſtulans avoient à ſe préſenter tel jour au lieu ordinaire, pour déclarer leurs offres, car la coutume de France eſt de vendre à prix d'argent les offices, hauts & bas, ce qui procure à la chambre royale des milliers & milliers de couronnes annuellement. Le 5 ſeptembre, les ſorboniſtes & autres eccléſiaſtiques opérèrent une perquiſition ſévère à l'univerſité & brûlèrent quantité de livres ſuſpects. Le même jour, le patron de Geizkofler reçut à ſa table un ſecrétaire royal ſpécialement chargé de l'expédition des paſſeports; il raconta qu'il avoit groſſoyé près de 1500 paſſeports pour des Allemands, à 8 couronnes en moyenne; auſſi n'avoit-il qu'à ſe louer de la généroſité germanique.

Le 9 ſeptembre, fut affichée aux portes des

églises & autres principaux lieux de Paris une longue lettre d'indulgence du pape Grégoire XIII, invitant à des processions générales pour remercier Dieu & la Vierge Marie du triomphe du roi sur les hérétiques & pour implorer la victoire sur le Turc, l'ennemi héréditaire, contre qui les chrétiens équipoient une *armada*.

Le 11 septembre, il y eut procession du roi, de ses frères, de Madame sa mère, de sa sœur, l'épouse du roi de Navarre, & du Parlement, mais le roi de Navarre n'y figura point. Avec une pompe jusqu'alors inconnue, on porta quantité de reliques précieuses & d'images empruntées aux vieilles églises, entre autres l'image d'une sainte célèbre, la grande Geneviève, honorée des Parisiens comme la grande Diane des païens d'Athènes mentionnée aux Actes des Apôtres. Geizkofler & ses amis furent au plus haut point surpris & indignés de l'ardeur du populaire à se précipiter au-devant de Geneviève : chacun vouloit la toucher ou, tout au moins, mettre en contact avec elle un chapeau, une ceinture, un objet quelconque. Plusieurs centaines de trabans, suisses & françois, chargés de frayer la voie, & les porteurs de la sainte, qui étoient

plus de vingt, parvenoient difficilement à fendre la presse. Bien des Allemands assistèrent à cette procession le chef découvert; d'autres gardèrent leur chapeau sur la tête, estimant que de telles superstitions & images ne méritent aucune marque d'honneur; mais les trabans les frappèrent de la hallebarde, & ce ne fut pas sans peine qu'ils sortirent de la cohue tout ensanglantés.

Le 12 septembre, de vieilles femmes se mirent à vendre de méchans chapelets avec augmentation de prix, parce qu'à la procession ils avoient touché la grande Geneviève, ce qui préserve des maladies & accidens. D'après Blandis, ces chapelets & les petites croix bénites rapportèrent au clergé, dans le quartier de l'université seul, passé cent mille francs. On calcula de même que les biens confisqués aux huguenots permettroient au roi d'entretenir des forces imposantes, tant à pied qu'à cheval, durant des années, jusqu'à l'extirpation totale des hérétiques. C'étoit compter sans son hôte, c'est-à-dire sans le Tout-puissant qui protège les siens contre la tyrannie & la cruauté des papistes. Il est vrai que l'année qui suivit ces noces sanglantes,

plus de cent mille perſonnes de tout âge & ſexe furent publiquement ou ſecrètement occiſes, ſous couleur de religion, à Paris, Lyon, Orléans & autres lieux; cela réſulte des déclarations du ſuſdit ſecrétaire royal, ainſi que des rapports expédiés à la Cour & au cardinal de Lorraine par les juges & officiers. Le pape Grégoire XIII a triomphé bien haut, comme ſi ces faits étoient méritoires; des cantiques d'allégreſſe furent compoſés & chantés dans la France entière.

Vers ce temps, on apporta des Pays-Bas à Paris un regiſtre dont le prêtre Blandis fit lire à ſes penſionnaires une copie; il y étoit démontré que depuis l'an 1566, rien qu'au Brabant, le duc d'Albe, gouvernant pour le roi d'Eſpagne, avoit fait égorger paſſé 40,000 individus; dans le duché de Brabant & le reſte des Pays-Bas, plus de 18,000 perſonnes avoient péri de la main du bourreau, après un procès ſommaire. A ces nouvelles, le prêtre ſe mit à rire: « Eh! eh! » s'écria-t-il, « c'eſt maintenant que les huguenots vont dire que leur champ, ſoit leur égliſe maudite eſt arroſée du ſang de leurs coreligionnaires! » Geizkofler répliqua: « Peut-être un avenir prochain

fera-t-il voir à quoi ſert le ſang répandu. Pour ma part, je dénie à l'Egliſe chrétienne le droit de verſer le ſang. » Alors Blandis entama un long diſcours ſur un écrit de Juſte Lipſe : *De occidendis hæreticis*, mais ce n'étoit point l'heure d'engager une diſcuſſion.

Geizkofler reçut la copie d'une lettre adreſſée au colonel Lazare de Schwendi, où S. M. Maximilien II exprimoit hautement ſon vif chagrin des actes commis par le roi ſon gendre; l'empereur n'en avoit eu le moindre avis, ni même un ſoupçon, car il s'y ſeroit oppoſé de toutes ſes forces. Le chapelain de la reine apprit à Geizkofler que S. M. avoit écrit dans les mêmes termes à ſa fille, l'exhortant d'un cœur paternel à s'abſtenir, elle & ſon époux, des œuvres ſanglantes & à chercher ſon appui dans la prière & la religion. Ainſi fit-elle & jamais elle n'encourut aucun blâme, quoiqu'elle eût à ſe plaindre de ſa belle-mère, l'ancienne reine de France, comme un livre intitulé *De vita Catharinæ Mediceæ* le donne à entendre.

Au mois de ſeptembre, le comte Philippe de Hanau, piètrement accoutré, partit de Paris pour l'Allemagne en nombreuſe compa-

gnie. Il s'y trouvoit, entre autres, un Lorrain, homme riche & verſé dans la langue allemande ; deux de ſes ennemis, M. de Bodenſtein, réſidant non loin de Metz, & un comte de Mansfeld l'épièrent, le rejoignirent & alléguèrent un ordre royal de le ramener à Paris ; le comte de Hanau n'oſa intervenir. Bref, les deux ſeigneurs enlevèrent le Lorrain & le tinrent ſéqueſtré dans un château, juſqu'à ce qu'il eût payé pluſieurs mille couronnes de rançon.

Le 15 ſeptembre, une vieille femme réuſſit à faire pleurer une madone près l'égliſe Saint-Hilaire à Paris. Témoins oculaires, Geizkofler & ſes amis rapportèrent le fait à leur patron, en ajoutant qu'ils y voyoient une œuvre du malin. Offuſqué de cette parole, Blandis ſoutint que la madone pleuroit ſur l'endurciſſement des huguenots, dont elle déſiroit la converſion. Il offrit enſuite de leur montrer un autre miracle & les conduiſit au cimetière des Innocens. Là, malgré un temps affreux, des centaines de perſonnes prioient à genoux au pied d'un arbre : ſec & dépouillé avant les noces pariſiennes, il s'étoit mis à verdoyer après. Aux yeux du populaire, de même

qu'auparavant cet arbre étoit ſec, de même le royaume de France étoit mort & ſtérile, à cauſe de la tolérance accordée aux huguenots; mais puiſqu'ils étoient anéantis, le royaume alloit refleurir & proſpérer, auſſi longtemps que la religion catholique, ſoit papiſtique, y ſeroit honorée.

Chaque jour de ce mois, on vendit en public quantité d'uſtenſiles, de linge, de tapiſſeries provenant du pillage des maiſons par les aſſaſſins, abſolument comme à l'époque de Sylla. Le 20 ſeptembre moururent deux écoliers ſaxons, à qui la ſépulture fut d'abord refuſée, parce qu'un prêtre n'atteſtoit pas qu'ils ſe fuſſent confeſſés. Mais leurs compatriotes eurent bien vite ſoudoyé deux prêtres, qui les déclarèrent bons catholiques & les firent inhumer dans un cimetière.

A la Saint-Michel, le roi créa des chevaliers de ſon ordre à la cathédrale ; il y en avoit ſix qui s'étoient ſignalés au carnage des huguenots. Les nouveaux chevaliers ouvroient la marche ; les anciens ſuivoient, puis les quatre maréchaux du royaume. Au quatrième rang s'avançoient les chevaliers de ſang royal, ſoit le roi de Navarre & l'aîné des princes de

Condé (tous les deux, aux termes d'une déclaration imprimée, mais ſans doute apocryphe, avoient renié leur religion & demandé pardon au Saint-Siège). Aux côtés de Condé marchoit le duc de Guiſe ; le peuple le combloit de louanges publiques pour avoir fait égorger les huguenots & s'être conſtitué le champion de l'Egliſe romaine. Le roi de Navarre & le prince de Condé n'étoient pas encore chevaliers de l'ordre, ils alloient ſeulement recevoir cette dignité ; néanmoins on leur fit l'honneur de les placer au cortège parmi les plus anciens chevaliers. Il fut prononcé un beau diſcours, mais en françois ; on y célébroit les vertus, la vaillance des récipiendaires, ainſi que la grande affection qu'ils portoient au roi & à la couronne.

A la ſortie de l'égliſe, le roi de France marchoit entre le cardinal de Bourbon & l'évêque de Paris. Ce dernier avoit préparé dans ſon palais un dîner auquel tous les chevaliers aſſiſtèrent. Les convives furent très gais, voire d'humeur folâtre : ils finirent par ſe jeter à la face des boulettes de pain, des pelures de pommes, des raiſins, des ſucreries humides ; le roi de France lui-même, après avoir trempé

ſa ſerviette dans le vin, la lança entre les deux yeux d'un gentilhomme, ſans reſpect pour ſon grand âge; le beau coſtume fut abîmé. Bref, nulle étiquette, rien que des enfantillages auxquels les chevaliers ſe prêtèrent, tout flattés de la condeſcendance royale.

Bientôt après le roi ſe rendit avec ſon frère au couvent des franciſcains, ſoit cordeliers, qui l'avoient invité; ils étoient environ cinq cents religieux. Le roi ſe livra aux farces les plus ſingulières, bouffonnes, éhontées; il proclama que, tout ainſi qu'il venoit de créer des chevaliers habiles à joûter & combattre avec la lance de fer aiguë, il alloit inſtituer un ordre ſpécial de chevalerie pour ceux qui font preuve de vaillance virile avec la lance charnelle. Le roi étoit accompagné de jeunes femmes coſtumées en pages; il leur fit aſſigner des cabinets, où il envoya de beaux & forts moines qui livrèrent le combat de Vénus. Au ſpectacle aſſiſtèrent le roi, ſon frère bâtard & pluſieurs de ſes ruffiens; ces derniers même, à l'inſtigation du roi, demandèrent aux femmes quel moine s'étoit le mieux comporté & avoit rompu le plus de lances. La vieille reine de Médicis & ſes femmes regardèrent auſſi, der-

rière une lucarne grillée : c'eſt ce que les ruffiens donnèrent à entendre à leurs danſeurs & comédiens, leſquels le répétèrent aux écoliers allemands qui n'en purent croire leurs oreilles. Ces individus ajoutoient que les moines déſignés pour la joûte étoient ſi preſſés, qu'ils ne ſongeoient pas à quitter leur robe ; mais la vieille reine et les ruffiens leur remontrèrent que ce ſeroit un grand péché de garder le vêtement ſacré en cette conjoncture ; les ruffiens apportèrent donc de méchans habits qui permirent aux moines de ſe préſenter avec plus de hardieſſe.

Une fois les moines réunis de nouveau, le roi, aſſiſté de ſon frère bâtard que les François appeloient Monſieur le Chevalier, les fit appeler dans une ſalle où ſe trouvoient déjà les femmes, non plus ſous des habits maſculins, mais richement vêtues en filles de joie. La marche étoit ouverte par les ruffiens ou les valets de chambre du roi ; l'un d'eux, en coſtume de héraut, tint un long diſcours ſur l'amour & ce qui s'enſuit : l'amour ne laiſſant perſonne ſans récompenſe, chacun dans cette aſſemblée allait donner ou recevoir ſes traditionnels préſens. Les vaillans moines s'étoient

rangés

rangés en bon ordre, mais ils portoient des habits féculiers; les femmes en belle toilette leur faifoient vis-à-vis. Au fignal d'un vieux ruffien du roi, chacune offrit la couronne qu'elle tenoit à celui qui l'avoit méritée (ce qu'elle favoit bien), puis un tendre baifer fut échangé. On danfa honnêtement & fans bruit; enfin une abondante collation fut fervie dans la *camera caritatis*, exclufivement pour les membres de cette chevalerie nouvelle. Le roi fe divertit fi fort, avec fes compagnons de Vénus, qu'il refta jufqu'à l'aube. Et pour réjouir tout le monde, le lendemain il gratifia le couvent de 20,000 francs pris fur les biens des huguenots. Les moines qui avoient joué un rôle dans cette abominable orgie quittèrent leur maifon la même année; ils allèrent à la Rochelle guerroyer avec les huguenots & plufieurs fe diftinguèrent au fervice du comte de Montgomery.

De ce monaftère on racontoit bien d'autres hiftoires, mais il eft impoffible de les écrire fans offenfer les yeux chaftes. Le bienveillant lecteur veuille ne point fe fcandalifer de ce qui eft relaté ci-deffus; qu'il confidère avec compaffion ce jeune roi honteufement abufé

par ceux mêmes qui devoient prendre ſouci de ſa réputation comme de l'honneur & proſpérité de la couronne; qu'il ſe joigne aux nombreux chrétiens ſincères de France pour ſupplier le Tout-Puiſſant d'atténuer ou d'éloigner un juſte châtiment. Tels ſont les vœux de Luc Geizkofler & d'autres écoliers ſes compatriotes, quelque graves que ſoient les offenſes reçues.

Peu après, le roi & les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel tinrent une ſéance ſolennelle à la cathédrale. On joua une longue tragédie & une comédie au collège de Navarre, réputé le premier de Paris. Geizkofler, un des ſpectateurs, a conſigné le contenu des deux pièces dans ſon diaire latin.

Après cette tragédie & cette comédie, les Sorbonniſtes tinrent à leur collège, un jour de fête, une diſpute à laquelle aſſiſtèrent Geizkofler & ſon patron Blandis. La thèſe étoit qu'il falloit modifier les termes de la ſalutation angélique & dire : *Ave, Maria, gratiæ mater* (à cauſe des bénédictions que la Vierge avoit répandues ſur Paris), au lieu de : *Ave, Maria, gratia plena.* Enſuite, une nouvelle perquiſition eut lieu chez les libraires; on

déchira tous les pſaumes françois, les *Horæ Mariæ Virginis gallice ſcriptæ,* même les volumes imprimés en françois à Paris quelques mois auparavant avec licence & approbation. Sur l'ordre du roi, le Parlement de Paris fit enlever & brûler par les ſergens & le bourreau les armes de l'amiral & de ſes amis, partout où elles ſe voyoient.

Un vieux chevalier du roi, nommé de Briquemaut, de naiſſance médiocre, mais créé chevalier par Henri II pour une action d'éclat, & renommé entre tous, confident intime de l'amiral, s'étoit caché, après le maſſacre pariſien, chez une veuve âgée. Celle-ci, craignant de perdre elle-même la vie s'il venoit à être découvert, le ſupplia de ſe réfugier ailleurs. Il ſe déguiſa donc en charbonnier, prit une corbeille remplie de charbon & ſe rendit au marché comme un portefaix. Il avoit déjà paſſé la ſixième rue & ſe croyoit ſauvé, lorſqu'il fut reconnu par ſes ennemis & arrêté. Dans la cour de la priſon, on le revêtit, en ſa qualité de chevalier de Saint-Michel, d'un long habit, d'ornemens divers, on le ceignit d'une belle épée, puis chaque pièce du coſtume lui fut enlevée l'une après l'autre, tandis

qu'on prononçoit des formules le déclarant félon envers le roi & la couronne; il fut ainſi dégradé comme un prêtre, à l'âge de 73 ans.

Le même jour, entre 9 & 10 heures du matin, la pieuſe reine Eliſabeth mit au monde une fille, ce qui ne réjouit guère le roi, car les mathématiciens, & ſurtout Noſtradamus, lui avoient prédit un fils. On prétendit que la vieille reine avoit conſeillé de ſe procurer un garçon né le même jour, & d'annoncer au roi la bonne nouvelle que la reine gratifioit ſon époux d'un dauphin; mais la pieuſe reine Eliſabeth refuſa de ſe prêter à cette ſupercherie.

On chuchota que la vieille reine avoit joué le même tour à ſon époux Henri II, en lui gliſſant un *falſus partus*, peine bien inutile puiſque ſes quatre ſoi-diſant fils ſont miſérablement trépaſſés ſans deſcendance : le roi François II, le même qui retenoit captif le prince de Condé & d'autres huguenots de marque pour les faire exécuter, mourut d'un abcès empoiſonné; le roi Charles IX mourut dans une puanteur intolérable, les parties attaquées de la pourriture; un moine poignarda Henri III; le dernier frère, François d'Alençon,

qui ſe propoſoit d'affaiblir & piller Anvers, ſut atteint du *morbus gallicus* & d'une mélancolie telle qu'il ſe ſuicida.

La punition divine fut manifeſte ; tous l'avoient méritée, ſurtout Charles IX, au témoignage de l'hiſtoire. Sous ſon règne eut lieu le maſſacre pariſien ; le 27 octobre ſuivant, le vieux chevalier Briquemaut, ſi méritant, l'illuſtre préſident Cavaignes, d'autres notables gentilſhommes & conſeillers furent, pieds & poings liés, traînés ſur une claie dans la boue des rues depuis le Parlement juſqu'au lieu du ſupplice, & pendus aux gibets dreſſés à cet endroit. Ce barbare ſpectacle eut pour témoin une grande foule de peuple & tous les étudians allemands encore à Paris, notamment Geizkofler, qui furent ſaiſis de pitié. Le roi, ſon frère, le roi de Navarre, le prince de Condé étoient à la fenêtre d'une maiſon. L'exécution ne fut terminée qu'à 6 heures du ſoir ; il faiſait déjà ſombre, des centaines de torches brûloient. On eſpéra juſqu'au dernier moment que le roi accorderoit la vie à ces infortunés ; mais de ces milliers d'hommes émus de compaſſion, aucun n'eut la hardieſſe d'implorer la grâce.

Il a été dit ci-deſſus comment Luc Geizkofler & ſes collègues allemands avoient été conduits par leur patron Blandis dans un joli village hors de Paris, & comment ils avoient logé dans un beau château que les eſprits avoient rendu inhabitable. Après cette nuit que les Allemands y paſſèrent ſans ſe douter de rien, les revenants diſparurent, ce qu'on attribua au fait que les hôtes étrangers étoient luthériens, ſoit huguenots. Tel fut le récit des propriétaires du château, lorſque ces gentilſhommes vinrent à Paris voir jouer la tragédie & la comédie au collège de Navarre & qu'ils logèrent chez leur bon ami Blandis. Geizkofler eut ainſi l'occaſion de diſſerter à table ſur les apparitions, un ſujet qui intéreſſoit beaucoup ſon patron & les François. Geizkofler émit l'opinion ſuivante : « Certes, l'exiſtence des eſprits ne ſauroit être niée : elle eſt prouvée par l'expérience comme par les exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament. Ils hantent, en général, les localités & les maiſons où s'eſt commis un crime impuni, un grand forfait de ſorcellerie & d'impiété. Mais une fois ces péchés effacés, une fois que les habitans s'adonnent à une dévotion quo-

tidienne, remettant corps & âme au Créateur, s'ils ne ſont ivrognes, débauchés, bretteurs ni joueurs, ſi leur vie eſt correcte, ils ne craindront pas les eſprits, où que ce ſoit, à moins que Dieu n'emploie ce moyen pour avertir, amander ou punir. » Le prêtre Blandis dit alors ſur le ton de la plaiſanterie : « Très bien, Monſieur Lucas ! peut-être aurez-vous prochainement à prouver vos aſſertions. »

Geizkofler ne prit pas garde à cette parole. Le vendredi ſuivant, il entendit dans ſa chambre des gémiſſements lugubres; on lui tira ſes couvertures, ſes livres furent jetés de tous côtés. Il ſe plaignit le lendemain à ſes camarades & au patron, qui le railla : « Que ne chaſſez-vous les eſprits par la foi & la prière? Si vous avez peur, faites coucher dans votre chambre deux de vos condiſciples allemands.» L'un de ces derniers, Henning vom Wald, de Stettin, offrit de porter ſon lit dans la chambre de Geizkofler; c'étoit un noble Poméranien d'une grande piété; tous deux prononcèrent avec ferveur la prière du ſoir & celle du matin, récitant auſſi des pſaumes réconfortans. Ils n'entendirent aucun bruit durant la nuit, mais la chambre empeſtoit la viande pourrie;

impoſſible non plus de fermer l'œil à cauſe des punaiſes & autre vermine inconnue juſqu'alors. Ils firent de vives plaintes à Blandis, lui ſignifièrent qu'ils chercheroient un autre logis. Le prêtre & ſa vieille mère les prièrent de prendre patience une ſeule nuit encore & qu'ils ne ſeroient plus moleſtés. La mère fit nettoyer la chambre, changer la literie, & il n'y eut plus trace de vermine ni d'eſprits.

Une ſi prompte délivrance étoit vraiment étonnante. Un peu plus tard, la ſervante & le marmiton avouèrent que la mère du prêtre avoit aſpergé la chambre d'eau bénite, puis fait coudre ſous le lit & les couſſins des Agnus Dei & des croix. Geizkofler & ſon camarade en reſſentirent un déplaiſir extrême, il leur ſembloit être complice d'un ſortilège. En pourſuivant l'enquête, ils apprirent que le prêtre Blandis s'initioit chaque vendredi, depuis pluſieurs mois, à ces pratiques diaboliques chez un nécromancien nommé Poſtillus. Cette découverte les décida. Ne pouvant dire le véritable motif de leur départ, ils alléguèrent une occaſion de retourner au pays en bonne compagnie; d'ailleurs, leur lettre de change tardoit, ils riſquoient de tomber dans la détreſſe à Paris.



CHAPITRE X.

Départ de Paris. Troyes en Champagne. Entretien fur les huguenots & les papes. Gray. Befançon. Le comte Ulrich de Montfort. Exécutions. Encore le docteur Georges Bemler. Embarras financiers du comte de Montfort. Procès au fujet de fa fucceffion.

DIEU permit qu'à ce moment des Augfbourgeois, Octavien Imhof, qui devint confeiller intime à Augfbourg, M. Bonaventure Bodecker, futur confeiller impérial, avec leur précepteur Adam Schiller, homme favant & ftudieux, fe difpofoient à regagner leur ville; ils acceptèrent volontiers la compagnie de Geizkofler. Pendant leur halte d'un jour à Troyes en Champagne, fix hommes foupçonnés d'avoir, la nuit, dépendu du grand gibet le corps de l'amiral, furent pourfuivis comme brigands & meurtriers; on les tortura jufqu'au trépas, puis, au moyen d'une barre de fer, on leur rompit les jambes fur l'échafaud.

A partir de Troyes, les voyageurs abrégèrent la route par d'intéreffans entretiens fur l'hiftoire & la théologie. Malgré fa jeuneffe,

Bodecker y déploya ſon admirable eſprit naturel; toutefois, il laiſſa voir ſon averſion pour les huguenots, damnés hérétiques à ſes yeux : il leur reprochoit ſurtout d'avoir détruit de belles égliſes & chapelles, de tirer l'épée pour ſe défendre eux & leur croyance, d'être plus hoſtiles encore que les luthériens à la ſuprême autorité de l'Allemagne, le pape, indiſpenſable à la chrétienté.

Geizkofler répondit qu'il n'avoit pas à prendre le parti des huguenots, mais que l'étude de l'Ecriture ſainte ne permettoit pas de condamner leur dogme fondamental ſur la juſtification, à ſavoir que l'unique ſalut du chrétien réſide dans la foi en Dieu & aux mérites de ſon fils Jéſus. Quant aux ſaccagemens, ſans doute le populaire s'eſt montré brutal en France ainſi qu'aux Pays-Bas, mais il eſt excuſable en une certaine meſure : ces gens ont été provoqués, exaſpérés; on ne toléroit de leur part aucune réunion, publique ou ſecrète; on refuſoit d'entendre la juſtification de leur doctrine; on les livroit incontinent au bourreau, ſans leur donner le temps de préſenter leur défenſe; c'eſt par milliers qu'ils ont péri miſérablement. Qui

peut donc leur en vouloir, ſi l'inſtinct de la conſervation & le ſentiment du droit violé les ont pouſſés à recourir à la force, ſurtout après les ſolennelles aſſurances qui leur avoient été données, au nom du roi & de ſes principaux officiers, grâce à l'interceſſion de hauts perſonnages, entre autres des princes allemands? Dira-t-on : *Haereticis non eſt ſervanda fides*, ſuivant la maxime décrétée au comité?

Cette maxime, que foi n'eſt pas due aux huguenots ni aux luthériens, Bodecker & ſes camarades la réprouvoient; mais ils accuſèrent les huguenots de tenir moins à la doctrine qu'à la domination & aux richeſſes : « Ces deux points, répondit Geizkofler, ſont juſtement le but auquel viſent le pape & ſes partiſans; ils ne ſe ſoucient guère de la vraie religion chrétienne; bien davantage ſe préoccupent-ils de maintenir & accroître la ſuprématie du pape, le pouvoir des cardinaux, évêques & prélats, à grand renfort d'erreurs & d'abus. Les évêques de Rome, ambitieux & cupides, ont convoité la puiſſance temporelle; ſoit crainte, ſoit reſpect, les gouvernemens leur ont laiſſé les coudées franches. Par une ſingulière diſpenſation de l'Eternel, le pape

eſt arrivé à ſes fins ; les princes ſéculiers ont cru ſa protection néceſſaire ; de tout temps ils ont redouté l'excommunication, parce qu'ils voyoient déjà leurs voiſins ou d'autres créatures du pape attenter à leur honneur, à leurs biens, à leurs jours même, ainſi qu'il eſt ſouvent arrivé. L'hiſtoire, digne de créance, enſeigne que cinquante millions d'hommes au moins ont ſuccombé, la plupart en Europe, dans les guerres & ſéditions machinées par les pontifes romains, ſurtout depuis Boniface VIII. »

« On charge trop les papes, répliqua Bodecker ; quelles que ſoient leurs fautes & leurs erreurs, il ne convient pas d'afficher leur honte ; les enfans ſont répréhenſibles de publier les torts des parens pour les déconſidérer. » Il énonça pluſieurs autres raiſons de ſoutenir le trône papal en parole & en action. De tous les interlocuteurs, ce fut Bodecker qui ſe montra le plus zélé papiſte ; auſſi, quelle ſurpriſe, pour les amis de ſa brillante jeuneſſe, de le voir plus tard déployer contre les papiſtes une ardeur inconnue aux luthériens & huguenots !

Ces entretiens amenèrent les voyageurs à

Gray, cité très forte du comté de Bourgogne. Ils y furent interrogés de près. Sur le vu du passeport muni du sceau royal, & l'un d'eux, Faber, s'étant recommandé de Hörmann, chapelain de la reine, on leur permit de s'arrêter, mais des soldats les accompagnèrent pendant qu'ils visitoient la ville. Sur toutes les maisons étoit apposée une image imprimée, représentant la sainte Vierge Marie transportée au ciel par les anges, avec cette inscription : « Selon le temps. Anno 1572 »; c'étoit la marque ou symbole des bons catholiques, soit papistes, à l'abri de tout soupçon.

De Gray, la troupe gagna la belle, agréable, antique ville impériale de Besançon, & descendit à la célèbre hôtellerie « Au Porte-Enseigne ». Geizkofler y demeura plusieurs semaines, attendant une lettre de change d'Allemagne. Ses compagnons continuèrent leur route vers Augsbourg.

En ce temps, le comte Ulrich de Montfort vint à Besançon avec une grande suite, en qualité de commissaire impérial, chargé de faire une enquête parmi la bourgeoisie au sujet de la religion & d'autres choses. Le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, s'étoit plaint

à S. M. I. de ce que les huguenots chaſſés de France réſidoient en grand nombre à Beſançon; pervertiſſant la population; il avoit ſollicité le prompt renvoi d'un haut commiſſaire pour mettre fin à ces manœuvres. Perſonne n'étoit plus apte à cette miſſion que le comte de Montfort, vieux ſeigneur rigide, zélé papiſte. Il chargea deux juriſconſultes, le docteur Beſançon & le docteur Fingerle d'interroger chaque bourgeois ſur la foi & divers points, & de coucher les réponſes par écrit.

Le comte de Montfort ſe comportoit en prince. Il voulut ſavoir le nombre & la qualité des Allemands qui habitoient Beſançon. Peut-être cette idée ne lui ſeroit-elle pas venue ſans le docteur Georges Bemler, précepteur des jeunes Augſbourgeois. Récemment arrivé de France avec ſes élèves, Bemler étoit deſcendu au Porte-Enſeigne, comptant y faire un aſſez long ſéjour, parce qu'il trouvoit à ſon goût le vin de Bourgogne. Il ſe mit à boire & à diſputer de religion avec les hôtes de l'auberge; il parla en termes frivoles & mépriſans de l'enquête en cours, mais il fut vite dénoncé. Un Augſbourgeois, nommé Ganſer, domeſtique & muſicien du comte de Mont-

fort, lui conſeilla d'être prudent, ſinon il lui en cuiroit; l'effet de cet avis dura peu. Le comte de Montfort ayant fait incarcérer des bourgeois & habitans ſuſpects, qui n'alloient pas à la meſſe & chantoient des pſaumes à domicile, Bemler, comme d'habitude, ne put ſe taire. Son excitation s'accrut après que deux bourgeois eurent ſubi le dernier ſupplice, par ordre du commiſſaire impérial.

L'un des condamnés, jeune coffretier, ſous prétexte de parler en particulier au comte de Monfort, avoit oſé l'apoſtropher en ces termes : « Comte, vous voulez impoſer la meſſe & le papiſme; mais je vous le dis, renoncez à ce deſſin, ſinon vous ſerez l'eſclave de Satan. Je tiens d'autant plus à vous en avertir, que vous êtes tout dévoué au ſiège papal romain. » Incontinent mené en priſon, il s'y rendit allègrement. Pendant ſa dure captivité, il chantoit des pſaumes & des hymnes de reconfort. Quelques ſemaines après, il fut condamné à périr par le glaive. Sur l'échafaud, devant l'hôtel de ville, il harangua le peuple à pluſieurs repriſes, remontrant la cruauté déployée à ſon égard & l'injuſtice de la ſentence; il entonnoit enſuite des chants

contre les papilles. Le bourreau reçut l'ordre de lui enfoncer un coin dans la bouche pour l'empêcher de parler. Garrotté, il assista au trépas de son compagnon, dont la tête fut fichée au bout d'une pique. Aussitôt sa bouche débarrassée du coin, on le décapita debout.

Geizkofler & d'autres Allemands furent témoins du supplice, sans oser dire, ni même laisser voir ce qu'ils ressentoient en leur cœur. Mais Bemler, à peine de retour à l'hôtellerie, fut incapable de maîtriser sa langue : il exprima sa surprise qu'un gentilhomme allemand si haut placé eût commis un pareil acte de rigueur; il lui en seroit demandé compte en Allemagne. Sur quoi, Bemler fut appelé de nouveau chez le comte avec ses élèves; on lui signifia d'avoir à quitter Besançon dans les trois jours, sous peine d'ête incarcéré & soumis à une information sévère. Ne pouvant partir sans l'argent qu'il attendoit, le docteur pria Geizkofler, dont la famille étoit bien connue du commissaire impérial, d'aller solliciter un sursis. Sa Grâce accorda huit jours, à la condition que le précepteur & ses élèves garderoient la chambre sans recevoir aucune visite.

D'un ton affez brufque, le comte ajouta que Geizkofler auffi feroit bien de quitter Befançon qui n'a pas d'univerfité, pour Dôle : il éviteroit par là tout foupçon d'être infecté du poifon huguenot. Geizkofler s'excufa fur le manque d'argent; le comte dit que fon tréforier lui compteroit cent couronnes fur sa fimple fignature. Geizkofler exprima fes humbles remerciemens, mais n'eut pas à profiter de l'offre, car il reçut le foir même, des Brechter de Strafbourg, une lettre de change au montant de cent couronnes de France.

Quelques femaines plus tard, Geizkofler partit pour Dôle, citadelle & capitale du comté & principauté de Bourgogne. Auparavant, le 28 décembre, il affifta au grand banquet que le comte de Montfort offrit à l'archevêque de Befançon, au vieux feigneur de Bolwiller, à MM. de Raitenau, de Watteville, de la Villeneuve, de Maffo. Le maître d'hôtel du comte eut l'ordre d'inviter Geizkofler à fouper avec les pages de fervice, des officiers, des notables de Befançon; ils jouirent d'un excellent orcheftre. Le fufdit Ganfer, d'Augfbourg, pria Geizkofler de répéter à Bemler qu'il fe gardât d'outrepaffer le délai accordé.

La lettre de change n'arrivant pas, & comme il y avoit grand péril en la demeure, Luc Geizkofler prêta à Bemler & à ſes élèves de quoi gagner Straſbourg. Les parens rembourſèrent la ſomme à Michel Geizkofler, en remerciant beaucoup.

A ce banquet, Luc Geizkofler fut traité de la plus courtoiſe façon ; Ganſer, premier muſicien du comte, le complimenta, diſant qu'il étoit le ſeul Allemand invité, & non ſans motif.

L'explication de cette parole ne ſe fit pas attendre : le lendemain, Geiskofler reçut la viſite du maître d'hôtel, lequel expoſa que la fête ayant coûté pluſieurs centaines de couronnes, la caiſſe ſe trouvoit à ſec; on ſollicitoit donc de ſa complaiſance un bon de 1000 couronnes ſur l'agent des Brechter, un apothicaire de Beſançon; ſon frère d'Augſbourg rembourſeroit la ſomme au nom de l'empereur avec l'argent de la recette impériale. Geizkofler s'excuſa de ſon mieux : on lui demandoit ſa ſignature quand le ſeigneur comte avoit offert de lui prêter pour aller à Dôle! Mais le comte de Montfort le fit appeler, il réitéra lui-même ſa requête, & Geizko-

fler ne crut pas devoir refuſer un mandat ſur les Brechter, de Straſbourg, chez qui il avoit crédit illimité, auſſi bien à Beſançon qu'à Dôle.

A la vue de ce bon de 1000 couronnes, l'apothicaire, agent des Brechter, courut chez Geizkofler : il ne conteſtoit pas les ordres de ſes chefs, mais comment un étudiant pouvoit-il ſouſcrire une ſi groſſe ſomme en faveur du comte de Montfort, ſeigneur criblé de dettes, à qui pas un bourgeois ne vouloit plus rien fournir? Ses ſerviteurs eux-mêmes prétendoient que le tréſor impérial refuſoit de payer leurs gages, parce qu'avec ſon train luxueux, leur maître avoit déjà mangé dix fois ſes appointemens. Geiskofler remercia vivement l'apothicaire de ſon charitable avis, il le pria de garder la lettre de crédit & d'avertir MM. Brechter par exprès; ainſi fut fait. Sorti de ce mauvais pas, Geizkofler partit en toute hâte pour Dôle. Le comte de Montfort eut beau preſſer l'apothicaire, celui-ci prétexta que Geizkofler avoit encore tiré de Dôle une traite, ſes études exigeant de fortes ſommes qu'on ne pouvoit lui refuſer.

L'incident n'eut pas d'autre ſuite, mais

Geizkofler ſe reprocha plus d'une fois ſa complaiſance envers le comte.

Ce ſeigneur regagna bientôt ſa ſeigneurie de Tetnang, laiſſant d'énormes dettes à Beſançon & ailleurs. Il mourut ſans poſtérité mâle; l'archiduc Ferdinand d'Autriche, prétendit que ſes fiefs lui faiſoient retour; il refuſa, par conſéquent, la qualité d'agnats ſucceſſibles aux comtes actuels de Montfort, dont le père étoit le comte Jacques, né en Carinthie, & la mère une Fugger; il conteſta auſſi la provenance de ces biens à *primo acquirente.* MM. Fugger épouſèrent la cauſe des Montfort, & grâce à leurs actives démarches à la cour impériale, S. M. I. inveſtit les impétrans, reconnus agnats légitimes, des biens & fiefs de Montfort, en particulier de la ſeigneurie de Tetnang.

Le docteur Matthieu Laiman agit, dans ce procès, comme avocat principal; Luc Geizkofler auſſi, après ſon entrée au ſervice des Fugger, fut à diverſes repriſes envoyé vers les héritiers, & n'épargna pas ſes peines. Enfin, le duc de Wurtemberg, commiſſaire impérial, propoſa un compromis qui fut définitivement adopté au bout de longues ſéances.

Les arbitres expédièrent les actes collationnés & ſcellés à la Chambre impériale de Spire, *ad decidendum ;* les parties payèrent comptant les épices, ſoit 1500 florins d'or chacune; puis la ſentence fut prononcée en faveur de MM. Fugger & de leurs parens, les comtes de Montfort; elle eſt imprimée dans les *Deciſiones Joannis Meixneri.*

Entre autres cadeaux, les comtes firent remettre à Luc Geizkofler, par leur ſecrétaire, feu Jean Pleſch, une belle coupe ſur laquelle on lit ce vers : *Die quoties biberis, tandem bona cauſa triumphat.*





CHAPITRE XI.

Dôle. Le Parlement. Les *magistræ*. Banquets académiques. Les loups & le diable. Un guériſſeur. Le jéſuite Pierre Caniſius. La foire à Dôle. Chevauchée de l'âne. Maladie de Geizkofler. Départ de Dôle.

DE Besançon, Luc Geizkofler, étudiant, s'en alla donc à Dôle. Il y rencontra un gentilhomme autrichien de grande conſidération, Christophe Pirckhaimer, de Pirckenau, plus tard conſeiller aulique impérial & premier chancelier de la Baſſe-Autriche, qui ne refuſa jamais ſes ſervices à Luc Geizkofler, ni à ſon frère Gaſpard, dont il étoit le proche allié par ſa femme, née Brockhin, de Vienne. Il mit Luc Geizkofler en penſion chez un avocat diſtingué, le docteur Pierre Alix, qui lui donnoit des actes à lire & l'emmenoit aux audiences criminelles du Parlement. Les juges ſiègent, ſelon leur rang, en belle longue robe, blanche pour le préſident, rouge pour les conſeillers; auſſi le Parlement a-t-il un aſpect, une gravité tout autre que la Chambre impé-

riale, avec des aſſeſſeurs en habit court, ſans apparence.

En janvier 1573, le Parlement condamna à la pendaiſon un homme jeune & fort, qui avoit tué ſon frère pour un héritage; il prétendoit avoir agi ſans préméditation, ſon frère en vouloit à ſa vie. De la priſon, il fut conduit aux Halles entre deux moines qui lui promettoient des meſſes pour le repos de ſon âme; les ſergens de l'eſcorte invitoient les ſpectateurs à contribuer par une aumône à ces meſſes. Ce que voyant, Geizkofler & ſon condiſciple & commenſal, Sébaſtien Welling, de Fehing, quittèrent le marché, une place carrée, facile à cerner, & payèrent une meſſe pour le pécheur. Moines & ſergens donnèrent au condamné la conſolante aſſurance que le peuple s'étant montré généreux, les meſſes ſeroient nombreuſes. Voilà de quelle façon les pauvres gens ſont miſérablement juſticiés en Bourgogne, France & Italie; n'eſt-ce pas à faire pitié ?

Le 18 mars, un prêtre vint à la penſion de Geizkofler ſe plaindre de ce que les recettes de la confeſſion baiſſoient, preuve que beaucoup d'Allemands négligeoient ce devoir :

loin de lui la penſée de les inquiéter, mais ils comprendroient ſans doute ce qu'ils avoient à faire. Geizkofler & ſes camarades ouvrirent leur bourſe, ils en furent quittes pour une couronne.

Ce prêtre déſiroit connaître les noms de tous les Allemands; on refuſa de les lui donner, de peur qu'il ne les livrât à l'Inquiſition, car le bruit couroit que le duc d'Albe ſe propoſoit de l'établir à Dôle, au nom de ſon maître le roi d'Eſpagne. Pour le moment, le duc ſe contenta d'interdire les *valentiniana* & autres abus de la gent ſcolaire. Les étudians avoient, en effet, l'habitude de paſſer une heure ou deux chaque jour auprès des filles d'habitans, ſous prétexte d'apprendre le françois; de nombreux exemples avoient dévoilé les ſcandaleux inconvéniens de cette coutume. La défenſe, toutefois, ne fut pas abſolue : le préſident & le recteur autoriſèrent les étudians à faire, après-dîner, une viſite d'une petite heure aux filles des conſeillers & officiers, en préſence de la mère, pour un entretien honnête & courtois. Les jeunes filles s'appeloient des « maîtreſſes, » ſoit *magiſtræ;* chacune recevoit de l'étudiant allemand une

livre de ſucre par mois, comme rétribution de la leçon, & tous les trimeſtres il y avoit une danſe qui coûtoit 6 couronnes. Geizkofler & ſon commenſal Abel Straſſberg, de Miſnie, plus tard avocat & ſyndic de la ville de Nuremberg, préférèrent épargner ces frais & mieux employer leur temps. Ils avoient un *exercitium privatim diſputandi* quotidien, en automne & en hiver devant la cheminée; d'autres Allemands logés dans le voiſinage y prenoient également part.

Parmi ces derniers, ſe trouvoit Georges Tauber, fils du bourgmeſtre de Waldkirch. Sur le point de prendre le bonnet de docteur, il pria Geizkofler d'aller inviter, en langue latine, *ad actum doctoratus*, les comtes & barons qui ſéjournoient à Dôle ainſi que les autres écoliers, à commencer par les Allemands. Les étudians de marque faiſoient cortège en rue à l'*invitator ad doctoratum*, ils l'aſſiſtoient en ſigne d'honneur; auſſi, l'uſage voulait-il que l'*invitator* rendît la politeſſe en leur offrant, aux plus notables tout au moins, une collation, ſoit *merenda*, compoſée de mêts chauds, de pâtiſſeries & de bon vin de Bourgogne; elle ne revenoit pas alors à plus de dix couronnes.

Voici les noms des principaux étudians qui eſcortèrent Geizkofler & firent honneur à ſa collation : Jean-Georges de Pfirdt, fils du plus influent conſeiller de l'archiduc Ferdinand d'Autriche; Volmar d'Au, Jean-Christophe de Freyberg, Ulrich de Gremlich, tous Souabes; Martin de Storzing; Léon Greckh, d'Ulm; André Lambach, d'Enſiſheim; Joachim de Rotenhan, dont le précepteur, Pancrace Holzschuech, docteur en droit, devint conſeiller du prince de Bamberg; Jean d'Amodan, Bourguignon; Michel Meier, de Fribourg en Briſgau; Abel Straſſberg, de Miſnie; Jean-Erhard Hettinger & Bonaventure Schlecht, tous deux de Rotweil; Henri Grib & Georges de Tetnaw, Jean de Bernſdorff, Saxons; Hartmann de Cronberg; Jacques d'Elss, de Trêves; Jean-Etienne Rodler, de Simmern; Daniel Venatorius, *liberalium artium magiſter Argentinus;* Jean Angerer, d'Eſſling; Jean-Jacques Bozhem, *conſiliarii marchionis Badenſis filius;* Wolfgang Schirl & d'autres.

L'idée leur vint enſuite d'élire Geizkofler au Conſeil de la nation allemande, mais il déclina obſtinément cet honneur, ſoit à cauſe de la maigreur de ſa bourſe, ſoit pour d'au-

tres raiſons majeures. A ſa place on propoſa *in privata converſatione*, M. Chriſtophe Pirckhaimer, de Vienne, homme riche & courtois, & le docteur Hunradius, des Pays-Bas, plus tard profeſſeur extraordinaire *in Academia Dolana ;* beaucoup d'Allemands y ſuivirent ſes cours *de feudis*. Ces deux perſonnages & Geizkofler ſe témoignèrent, dans leurs entrevues, une mutuelle eſtime & amitié. Ils convinrent d'inviter tous leurs maîtres de juriſprudence, les *profeſſores publici*, plus les principaux docteurs en médecine, *primarii Dolani*, tels que MM. Caſenat & Froiſſard. Ce repas fut charmé par d'intéreſſantes converſations. Les profeſſeurs étoient : M. Dorotheus de Feldbach, le docteur Muſæus, profeſſeur de droit canon ; le docteur Mongeot de Boiſſet ; M. Claude Chiflet, de Beſançon, & d'autres *profeſſores primarii* de droit civil.

Le bruit couroit à l'Univerſité de Dôle que les villages voiſins étoient infeſtés de loups, de la groſſeur d'un âne ordinaire, qui dévoroient les gens, ſurtout les femmes. C'étoit en vain qu'on leur tiroit deſſus ; auſſi, le vulgaire ſuperſtitieux voyoit-il en eux des pécheurs qui, de déſeſpoir, s'étoient vendus au diable, le-

quel leur avoit enſeigné l'art de ſe changer en loups pour nuire aux hommes & au bétail. Le dommage étant manifeſte, l'autorité & le Parlement preſcrivirent une ſurveillance ſévère, aux fins de capturer un de ces loups & de reconnoître le maléfice. Les docteurs & profeſſeurs diſcoururent longuement à table de cette métamorphoſe diabolique ; la plupart eſtimoient que c'étoit pure imagination, le démon ne poſſédant pas la faculté de changer la ſubſtance des êtres. Geizkofler ſoutint la même opinion, car le diable peut apparoître ſous la figure d'un ange, d'un lutin, d'un trépaſſé, voire d'un vivant, ſans toutefois revêtir un corps réel.

Le lendemain de cette diſcuſſion, cinq payſans, déjà d'un certain âge, furent amenés priſonniers à Dôle. Un loup étoit entré dans un village voiſin, où il avoit égorgé des moutons; les payſans, munis d'épieux & d'autres armes, l'avoient vivement pourſuivi, mais l'animal avoit diſparu ſoudain près d'un fourré. Les chaſſeurs y pénétrèrent : au lieu du loup, ils rencontrèrent un miſérable payſan, le dos chargé d'un ſac. Ils lui demandèrent s'il avoit vu un loup : « J'en ai vu pluſieurs,

dit-il, en courant bien, vous êtes ſûrs d'en attraper un. » Ils alloient donc continuer la pourſuite, quand l'un d'eux invita le payſan à ſe joindre à leur troupe ; il s'excuſa, la peſanteur de ſon ſac l'empêchant de courir : « Qu'à cela ne tienne ! répliquèrent-ils, nous t'aiderons à le porter. » En même temps, par curioſité ou badinage, ils ouvrirent le ſac, qui paroiſſoit bien lourd pour ſa petiteſſe : il contenoit de petites boîtes & de petits pots remplis d'onguent. Interrogé, le payſan répondit : « Je m'en frotte le corps, j'en frotte mes brebis, & je n'ai plus rien à redouter. » Sur ce, il fut mené devant le juge le plus proche, &, comme ſes réponſes laiſſèrent entendre que d'autres payſans ſe ſervoient du même onguent, tous furent appréhendés au corps & conduits à Dôle. Après pluſieurs interrogatoires, ils avouèrent que cet onguent leur permettoit de ſe changer en loups & de cauſer grand mal à bêtes & gens. L'autorité fit rechercher en quels lieux, en quels temps, en quelles circonſtances le dommage s'étoit produit ; l'enquête confirma les aveux de ces maléficiés. Pluſieurs furent brûlés aux portes de Dôle. Geizkofler & d'autres étudians aſſiſtèrent à l'exécution.

Geizkofler eut envie d'aller voir, dans un village, aux environs de Dôle, un homme merveilleux qui guériſſoit la goutte & autres maladies graves uniquement par l'eau pure & par l'application de ſimples. Sa renommée avoit autrefois attiré le vieux ſeigneur Georges Ilſing de Trozberg, chevalier & ancien bailli de Souabe, qui ſouffroit de la goutte depuis longtemps; au bout de quelques jours il ſe ſentit ſoulagé & repartit content pour Augſbourg, tout à fait débarraſſé de ſes douleurs. Mais, quatre ans après, la goutte reparut ſi violente, que le ſeigneur Ilſing trépaſſa. Il avoit dit tant de bien du guériſſeur, ſurtout en Souabe, que dame Sibylle, née comteſſe d'Eberſtein, épouſe de M. Marc Fugger, que la goutte tourmentoit horriblement, réſolut de ſe faire porter en litière juſqu'en Bourgogne. Geizkofler apprit que ce prodige n'étoit qu'un ſorcier; l'aubergiſte du village l'entretenoit par intérêt, car les étrangers qui accouroient le conſulter faiſoient grande dépenſe. Geizkofler ayant écrit le fait à ſon frère d'Augſbourg, celui-ci prévint M. Marc Fugger, dont l'épouſe renonça au voyage de Bourgogne.

Des années après, à Augſbourg, Geiz-

kofler fut plusieurs fois invité à la table de Sa Grâce M. Marc Fugger. Un jour, la conversation tomba sur ce guérisseur. Luc Geizkofler & le docteur Adolphe Otto, premier médecin de la ville firent observer que cet aubergiste & les faiseurs de miracles procédoient comme tant d'autres en Allemagne jadis & de nos jours encore, qui édifient une chapelle, une église & une auberge à côté; le prêtre et l'aubergiste répandent le bruit d'un prodige qui s'est accompli dans le sanctuaire, il s'organise alors des pèlerinages très fructueux pour le bailli, le curé, l'hôtelier, le sacristain, le village entier.

M. Marc Fugger (son épouse avoit été élevée par son père dans la religion évangélique) déclara qu'il étoit bon catholique, mais qu'à son avis nombre de prétendus miracles, occasionnant processions & pèlerinages, ne sont qu'invention de gens intéressés ou superstitieux.

Un autre convive, le jésuite Pierre Canisius, prédicateur de la cathédrale, prit alors la parole & soutint que les vrais miracles se reconnoissent aisément aux paroles & aux actes : si le susdit guérisseur a guéri le bailli Ilsing

& d'autres patiens avec des herbages & des formules pieuſes, c'eſt que le moyen eſt efficace, & qu'il conſtitue un miracle authentique ; le pouvoir de guérir, d'accomplir ou d'empêcher un acte, peut fort bien réſider en certaines paroles, pourvu qu'elles ſoient prononcées d'un cœur pur & ſincère. Geizkofler ne ſe rangea pas à cette opinion, & devinant que M. Marc Fugger le verroit avec plaiſir tenir tête à Caniſius, il cita divers paſſages du droit canon & d'ouvrages juridiques papiſtes en eſtime chez les jéſuites. Il eut ſoin de déclarer que, ſimple *ſtudioſus* ou *candidatus juris*, il ne s'engageroit pas dans une diſcuſſion avec les profeſſeurs jéſuites, mais qu'il ſe borneroit à rappeler le *Decretum gratianum* (*cauſa* 26, *cap.* 15, *quæſt.* 7). La citation plut à M. Marc Fugger; il ſe la fit lire en entier, quoique Pierre Caniſius objectât qu'en divers points elle ne fourniſſoit pas de baſe ſolide à une controverſe. Quant au guériſſeur bourguignon, à propos duquel la diſcuſſion s'étoit élevée, le jéſuite ajouta qu'avant d'émettre une opinion à ſon égard, il faudroit être mieux renſeigné ſur ſa vie & ſes actions. Cet homme s'étoit donc acquis une grande clien-

tèle dans le comté de Bourgogne; mais s'étant aperçu que le Parlement de Dôle commençoit à s'occuper férieufement de lui, il changea de réfidence; pendant affez longtemps on ignora ce qu'il étoit devenu, puis il reparut à la proceffion du mont Roland & à la fête patronale de Dôle.

L'églife de Saint-Roland, non loin de Dôle, a été édifiée en l'honneur d'un comte qui étoit un géant, preuve en foit fon image dans la dite églife. La proceffion fut fixée au 24 août 1573, en fouvenir du triomphe remporté à Paris ce jour-là fur les huguenots; plus de 300 jeunes filles en robe blanche, un bâton blanc à la main, fe rendirent nu-pieds à l'églife.

Le 7 feptembre, à la foire de Dôle, il y eut un bel étalage de foieries diverfes; les drapiers & autres marchands, en habits de velours ou de foie rouges & blancs, organifèrent, près du Marché, une danfe qui dura neuf nuits confécutives. Non feulement les écoliers y prennent part, mais d'autres jeunes gens auffi, chacun avec fon amie ou maîtreffe, outre les valets & les fervantes. Après chaque troifième tour de danfe, le jeune homme

achète à la jeune fille une ou plusieurs aunes de velours ou quelque autre objet, selon sa condition; le commis du marchand se hâte d'attacher l'emplette au bout d'une longue perche qu'il porte devant le couple en gambadant, afin que tous soient témoins de la générosité du galant. Grâce à cet usage, la vente marche à souhait, mais ce sont en général des articles de rebut; d'autre part, les musiciens & l'éclairage coûtent de belles sommes aux marchands.

Geizkofler & Strassberg regardèrent la fête, mais les Allemands ne voulurent pas danser; les courbauds de boutique se voyant privés d'une recette, les traitèrent de huguenots; on se mit à les montrer au doigt. Aussi restèrent-ils dans leur chambre, avertis d'ailleurs que les marchands étoient capables de monter un mauvais coup la nuit. La danse fut, du reste, suspendue plusieurs jours en signe de deuil, un président & deux conseillers étant décédés la même semaine. Selon l'usage adopté pour les grands personnages, on les exposa dans l'église paroissiale, revêtus de leur beau & long costume d'honneur. Quoique les défunts laissassent une fort nombreuse

parenté, leur deuil ne fut porté que par les héritiers & légataires; telle eſt la coutume du pays.

Le 10 octobre, les profeſſeurs dont Geizkofler ſuivoit les cours, annoncèrent que le mois ſuivant ils enſeigneroient *publice* d'autres matières, ſavoir : le *magnificus rector*, le titre du droit canon : *De offic. & poteſtate jud delegati;* le docteur Cymis Campanus, le titre: *De juriſd. judic.;* Muſæus, *ſenex optimus*, *De leg.* 1; Mongeot, *De rebus creditis;* Dorothæus, *De reſtit. ſpoliat.;* Chiflet, *Inſt. De actionibus;* Pirſteſius, *De tigno injuxto;* Naudoneldus, *Inſt. De legat.* En avril, le jour de la Saint-Ambroiſe, on élut en grande cérémonie un nouveau *rector Academiæ Dolanæ*, M. Wibrantius Ayta de Zinichaim, dit *Magni Viglii de Zinichaim, Flandriæ præſidis, ex fratre nepos.*

C'eſt du logis de ce dernier, avec qui il avoit lié connoiſſance, que Geizkofler vit paſſer dans la rue un malheureux artiſan à califourchon ſur un âne, la tête tournée du côté de la queue; les enfans des deux ſexes le ſuivoient en foule.

Cet homme avoit battu ſa femme au mois de mai, ce dont l'épouſe du préſident du Par-

lement avoit été informée. Or, une vieille coutume attribue à cette dame le droit de punir les maris qui maltraitent leurs femmes ce mois-là. Cette juridiction comporte des tempéramens : les riches ſont courtoiſement invités par Madame la Préſidente à faire aux pauvres l'aumône de quelques couronnes, & à ménager davantage leurs épouſes, ſurtout au printemps, afin qu'en cette gaie ſaiſon l'amour anime les conjoints, qu'ils procréent des enfans, que la paix & l'union règnent au lit conjugal. Pour rappeler aux maris leurs devoirs, on choiſit un pauvre petit bourgeois qui, moyennant honnête rémunération, conſent à ſe déclarer coupable envers ſa femme ; on le promène ſur un âne, il répète ſa confeſſion en adjurant les ſpectateurs de réfléchir à ſon aventure & de traiter honnêtement leurs moitiés. Puis, Madame la Préſidente donne un grand repas auquel aſſiſtent les femmes & les filles des conſeillers au Parlement ; il eſt ſuivi d'un bal décent et de divertiſſemens variés.

Les écoliers allemands ſont particulièrement bien reçus à ces aſſemblées. Geizkofler en fit l'expérience ainſi que ſes camarades de

penſion ; mais il éprouva une indiſpoſition ſubite; on appela en toute hâte le meilleur médecin, M. Caſenat, qui lui adminiſtra des eaux & drogues réconfortantes. Geizkofler reprit ſes ſens & put regagner ſon domicile. Il allégua qu'une profonde mélancolie l'avoit ſaiſi au milieu de la fête : le ſang verſé à Paris étoit toujours devant ſes yeux, comme un reproche de participer à des réjouiſſances. A un dîner offert par des étudians des Pays-Bas, déjà reçus docteurs en France, mais qui avoient poſtulé de nouveau les *doctoratus inſignæ* à Dôle en Bourgogne, la converſation étant tombée ſur divers épiſodes lugubres de ce maſſacre, Geizkofler ſentit encore la triſteſſe le gagner à ce point, qu'il dut quitter la table & requérir les ſoins de M. Caſenat. Ce médecin, pour lui ranimer le cœur, preſcrivit des *remedia contra melancholiam ;* mais ſon principal conſeil fut de retourner au plus tôt en Allemagne & d'éviter toute converſation, toute lecture ayant trait aux ſcènes barbares de Paris.

Geizkofler réſolut, en conſéquence, de chevaucher vers Straſbourg. Georges Sigerſreutter, qui étoit venu de Straubingen en

Bavière étudier à Dôle, lui vendit un beau cheval à vil prix, en avertiſſant bien que la bête mordoit & ruoit, défaut dont il falloit prévenir ceux qui l'approcheroient aux hôtelleries ou ailleurs, crainte d'accident. Autres précautions : ne pas monter en ſelle ſans boucher auparavant les yeux du cheval, & ne ſe ſervir jamais de l'éperon. C'eſt avec cette monture que Geizkofler ſe mit en route, en ſe confiant à Dieu, après avoir pris congé de ſon cher hôte, le docteur Pierre Alix. Il lui payoit 8 couronnes de penſion par mois; M. Alix, aſſura, les larmes aux yeux, qu'il ſe contenteroit de 5 couronnes pour héberger Geizkofler ou d'autres Allemands de ſon caractère, tant il étoit charmé de ſon penſionnaire.





CHAPITRE XII.

De Dôle à Strafbourg. Un cheval vicieux. Aventure dans un moulin. Les marchands de fromage à Bâle. Cure fingulière. Avis anonyme. Projets matrimoniaux. Le prince de Condé.

LE jour du départ, le baron Achille de Konowiz invita Geizkofler, qu'il accompagna jusqu'à Ranchot, à trois milles de Dôle, avec fon gouverneur David Reuss de Jefchenaw & d'autres Allemands. A fon arrivée à Befançon, le lendemain, Geizkofler fut courtoifement prié d'être pendant quelques jours l'hôte de jeunes feigneurs des Pays-Bas, nommés de Battenberg, dont il avoit fait connoiffance à Dôle. Il accepta, car le palefrenier de l'hôtellerie où il étoit defcendu, en voulant donner la nourriture à fon cheval, avoit reçu une forte ruade qui lui avoit endommagé le tibia. Geizkofler l'avoit averti que la bête étoit vicieufe, il ne s'eftimoit donc nullement refponfable, mais le palefrenier fit faifir la

valiſe déposée à l'auberge, il fallut céder & payer plus que le cheval n'avoit coûté.

Geizkofler continua ſa route par Clerval, petite ville aſſez forte, ſur la fameuſe rivière du Doubs; elle appartient au roi d'Eſpagne en ſa qualité de comte de Bourgogne; auſſi la confeſſion d'Augſbourg n'y eſt-elle pas tolérée. Le voyageur trouva les portes déjà cloſes; il alla donc, par une nuit noire, chercher un gîte à un demi-mille plus loin, à la maiſon iſolée d'un meunier. Il fut obligé de ſe contenter d'un ſac de paille dans une chambre où couchoient le meunier, ſa femme, le valet & la ſervante. Avant l'aube, le meunier ſe leva, le valet & la ſervante auſſi; puis le meunier revint avec une hallebarde, le domeſtique ſe tenant à la porte de la chambre avec une lanterne allumée. Plus de doute, c'étoit un guet-apens!

Le meunier & ſa femme dirent, en effet, à leur hôte : « Vois, tu es en notre pouvoir; perſonne ne te connoît dans le pays; rien de plus facile, en ce lieu ſolitaire, que de t'ôter la vie, ſans qu'on ſache jamais ce que tu es devenu; toutefois, nous t'épargnerons, de l'argent nous ſuffira. » Et Luc Geizkofler ſe

vit contraint de lâcher toutes ſes eſpèces ſonnantes, 35 couronnes.

Le jour étoit venu; la meunière fit une omelette, Geizkofler eut encore à la remercier de cette politeſſe. Le mari le conduiſit à travers une forêt aſſez grande & ſombre, dans la direction de L'Iſle, bourgade ortembourgeoiſe. A l'entendre, la contrée n'étoit pas ſûre, mais on pouvoit se fier à lui; à la vérité, ſon hôte n'avoit plus d'argent, néanmoins il l'eſcorteroit par reconnoiſſance l'eſpace de quelques milles, jusqu'à Médière où finit le comté de Bourgogne. Geizkofler dut ſouffrir ce guide à ſon corps défendant, heureux de ſauver ſa peau.

Le meunier, qui avoit un cheval chétif & de maigre apparence, remarqua celui de Geizkofler, diſpos & allant d'un bon pas, quoique privé d'avoine toute la nuit; il conçut l'idée d'un échange. A l'auberge de Médière, tenue par un de ſes amis, il troqua les deux chevaux en rendant à Geizkofler 4 couronnes de l'argent extorqué. Mais, au départ, quand il voulut enfourcher, la bête lui détacha une ruade furieuſe & le mordit; impoſſible à lui de ſe remettre en route.

L'occaſion étoit belle de le dénoncer à l'autorité pour lui faire rendre gorge; mais en l'abſence de tout témoin, cette mauvaiſe affaire riſquoit de n'aboutir qu'à de plus graves ennuis & à des frais.

Geizkofler chevaucha le long du Doubs, ſur la miſérable monture du meunier, juſqu'à Montbéliard. A l'hôtellerie, il trouva plus de vingt bourgeois de Beſançon : on les avoit ſecrètement prévenus qu'ils alloient être pourſuivis comme hérétiques. Le projet de Geizkofler étoit de gagner Bâle; informé que la route étoit bonne & direċte, il partit ſeul. Au bout d'un demi-mille, il entra dans une grande ſorêt, manqua le chemin & apprit dans un village qu'il chevauchoit du côté de Montbéliard. Un payſan le remit ſur la bonne voie, puis le quitta, Geizkofler arriva ſur le bord d'un ruiſſeau que ſon cheval refuſa de paſſer, malgré l'éperon. A ce moment apparut un Suiſſe le long d'un étroit ſentier, qui lui dit : « O! cher compagnon, vous ne franchirez pas ce cours d'eau, peu large, mais profond, à cette heure, ſans le plus grand danger pour votre vie; ne tentez pas l'aventure! Puiſque vous ne connoiſſez pas le pays,

ne voyagez pas à cheval ſeul; faites plutôt les frais d'un guide fidèle, il vous économiſera le coût d'un repas pendant la journée. » A la prière de Geizkofler, le Suiſſe, qui paroiſſoit être un marchand familier avec la contrée, l'accompagna de bonne grâce juſqu'à Florimont ou Blawberg, bourgade à trois milles de Montbéliard, appartenant au ſeigneur Jean de Bolwiller. Quantité de ſoldats & lanſquenets y paſſoient la nuit à boire, tout prêts à ſe quereller. Geizkofler préféra quitter l'auberge; un meſſager du ſeigneur de Bolwiller conſentit à l'héberger cette nuit & à le conduire enſuite à Bâle.

En cette ville, Geizkofler deſcendit à une belle hôtellerie. C'étoit grande foire; de nombreux Suiſſes y vendoient toute eſpèce de fromages. Après le ſouper, chacun vanta ſa marchandiſe & la fit goûter à la compagnie. Quand vint le tour de Geizkofler, il s'excuſa ſur ce qu'il ne mangeoit jamais de fromage, aveu qui fut très mal reçu. Voyant ces gens fâchés & ſur le point de boire le coup de la nuit, il ſe leva de table; le ſervant le conduiſit dans une grande chambre garnie de lits & Geizkofler ſe mit en devoir de repoſer.

Une heure après, voici venir les marchands de fromage suisses qui avoient longuement dégusté le coup de la nuit. Ils réveillent Geizkofler, puis font apporter un gros morceau de fromage & un grand broc de vin contenant deux mesures : « Allons, jeune museau, crient-ils, apprends à manger du fromage & vide-nous ce broc ! » Il eut beau les prier de le laisser tranquille, force lui fut de boire le vin & de manger le fromage à contre-cœur. Les Suisses redoublèrent d'exigences, ils se livrèrent à toutes sortes d'incongruités sordides ; l'hôtelier lui-même intervint & offrit une autre chambre à Geizkofler. Mais ce dernier ne voulut pas demeurer davantage à l'auberge en ce temps de foire, & quoique malade du vin & du fromage, il partit sur-le-champ pour Strasbourg. Il se trouva si mal à Colmar & à Schletstadt, qu'il eut bien de la peine à gagner Strasbourg.

Son ancien & cher hôte, le docteur Laurent Juppius, professeur de droit, l'accueillit avec empressement dans sa maison & le fit soigner par d'habiles médecins. Il donna un grand repas en son honneur après la guérison. Les convives étoient le très docte & célèbre Jean

Sturm, recteur de l'Univerſité ; le docteur Jean Güntherius Andernacus, médecin ; le docteur Jean Rumelius, juriſconſulte, ſyndic du haut chapitre de Straſbourg ; le docteur en droit Jean Lubetius, d'autres notables docteurs, M. Matthieu de Gotteſhaim, *Reipubl. Argentinæ tredecemvir.* La converſation fut remarquable.

Geizkofler raconta que, durant ſa maladie, il avoit ſouvent eu envie de choux froids dans du bouillon aigre, ce qu'on appelle « gumbſt » à Straſbourg ; mais cette envie lui avoit paru ſi déraiſonnable pour un malade, qu'il n'avoit oſé en parler à ſon médecin, le docteur Andernacus. Sur quoi, ce vieux praticien raconta qu'en Wurtemberg la fille d'un riche gentilhomme, vertueuſe perſonne, mariée enſuite & mère de pluſieurs enfans, étoit tombée gravement malade à la ſuite d'une peur cauſée par un fantôme. Elle reſta cinq ſemaines ſans boire ni manger, elle perdit ſes forces & ſa beauté ; mais, un miracle de Dieu, lui conſerva la vie & la raiſon. La ſixième ſemaine, elle demanda ſoudain de la choucroute non cuite qui, diſoit-elle, la rétabliroit. Les proches, au comble de la ſurpriſe, déſirè-

rent conſulter un médecin. Ils s'adreſſèrent au docteur Jean Andernach. Mis au fait de toutes les circonſtances, il répondit, qu'en règle générale, non ſeulement un malade, même une perſonne en ſanté doit s'abſtenir de choux crus; toutefois, la jeune fille n'ayant mangé ni bu depuis ſix ſemaines, mieux valoit lui donner de la choucroute telle qu'elle eſt préparée dans le tonneau avec ſa ſauce, cela au plus vite & tant qu'elle en voudroit. Le conſeil fut ſuivi : peu à peu la jeune fille reprit de l'autre nourriture; ſes forces & ſa beauté revinrent & elle ne tarda pas à ſe marier. Le docteur Andernach en concluoit que la nature poſſède une force étrange & bien myſtérieuſe. Geizkofler nota cette hiſtoire extraordinaire qui étonna fort les convives.

Geizkofler reçut une lettre cachetée, ſignée d'un nom inconnu : on lui diſoit de conſeiller à ſon hôte, le docteur Laurent Juppius, de retirer au plus tôt pluſieurs milliers de florins qu'il avoit placés à intérêt, pour le compte de ſa femme, chez les célèbres marchands & bourgeois de Straſbourg Ingolt & Meſinger. Geizkofler héſita beaucoup, car les Ingolt &

Mesinger étoient réputés les plus sérieux des négocians; en outre, qui avoit écrit la lettre? d'où venoit-elle? Il soupçonna le docteur Jean Lubetius qu'il connoissoit de Paris & autres lieux, de vouloir épargner une perte au docteur Juppius, ancien précepteur en France des jeunes Rosenberger, Tyroliens. Sur cet avis, l'hôte de Geizkofler retira les capitaux de sa femme (mariée en premières noces à Nicolas Geibel, un savant homme, secrétaire de la ville de Strasbourg); la faillite ne lui fit perdre qu'un solde insignifiant.

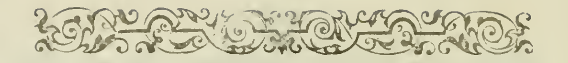
Le docteur Juppius, sa femme & la sœur de celle-ci, mademoiselle Marie, tous trois fort liés avec les conseillers influens de Strasbourg, éprouvèrent une si grande reconnoissance de ce service d'ami, qu'ils songèrent à marier Geizkofler avec ladite demoiselle, en le pourvoyant d'une fonction payée. Au même moment, à Haguenau, M. Georges Streit, conseiller & maître des comptes de S. A. l'archiduc Ferdinand d'Autriche, méditoit une union entre sa fille Apolonie & Geizkofler; il se faisoit fort d'obtenir pour le futur un emploi rétribué à l'année avec le titre de conseiller de la maison d'Autriche. Ces propositions jetèrent

Geizkofler dans la perplexité; à la fin, comme il étoit encore jeune, il résolut de ne se lier par aucuue ngagement matrimonial ou autre, avant d'avoir fait le voyage d'Italie & terminé ses études. Les parens de mademoiselle Marie cherchèrent ailleurs; ils la marièrent à un marchand notable de Strasbourg, Tobie Engelmann; cette union fut malheureuse: après avoir reçu une considérable dot, Engelmann fit de mauvais placemens & tomba en déconfiture.

En mai 1574, Charles IX, roi de France, gendre de l'empereur Maximilien II, mourut à Paris, après un règne d'environ quatorze ans. Les Parisiens proclamèrent à sa place Henri, duc d'Anjou & roi électif de Pologne, né à Fontainebleau le 20 septembre 1551, à trois heures & quart du matin. Le 30 mai, à Strasbourg, le prince de Condé confessa ses fautes dans une assemblée françoise; Geizkofler & d'autres qui avoient connu le prince en France y assistèrent. Il avoua que les menaces du roi de France à Paris l'avoient conduit à entendre la messe & à passer au papisme. Gette réunion se tint publiquement dans une cour assez vaste; le prince se ré-

pandit en bruyans ſanglots, &, à ſon exemple, bien d'autres François échappés de France.





CHAPITRE XIII.

Voyage pédeſtre. L'hôtelier de l'*Ange d'Or*, à Bade. Les bains de Wildbad. Tubingue. Reutlingen. Prodige. Retour à Augſbourg.

SUR le point de partir pour Augſbourg, Geizkofler fut atteint ſubitement d'une fièvre ſi violente, qu'il dut prolonger ſon ſéjour à Straſbourg. Pendant la durée de cette fièvre tierce, il lut Tite-Live en entier, mais ſuſpendit les *graviora ſtudia.* On lui conſeilla, pour ſe débarraſſer tout à fait du mal & ſe fortifier, de faire un voyage d'agrément à pied. Il prit donc la route d'Augſbourg en compagnie d'un meſſager qui lui portoit des chemiſes de rechange. Il traverſa le pays wurtembergeois & le margraviat de Bade, viſitant toutes les ſources minérales & les bains chauds les plus connus, particulièrement celui du margraviat de Bade.

A Bade, il trouva l'hôtelier de *l'Ange d'Or*

plongé dans le chagrin : peu de jours auparavant, ſa femme avoit été brûlée avec des ſorcières & des magiciens. A cette nouvelle, Geizkofler voulut changer d'auberge; mais l'hôtelier le ſupplia de reſter, promettant de le bien traiter à un prix dériſoire, rien que pour avoir compagnie & réconfort. Il aſſuroit que ſa femme avoit été victime d'une injuſtice, jamais il n'avoit remarqué chez elle la moindre choſe répréhenſible; dénoncée par les autres femmes, appliquée à la queſtion, elle avait avoué des crimes dont elle étoit certainement innocente. Les deux voyageurs s'efforcèrent de le conſoler. Cet hôtelier fut, par la ſuite, obligé d'aller s'établir ailleurs, le ſupplice de ſa femme ayant décrié ſa maiſon. Il proclama toujours hautement l'innocence de l'infortunée, tout le mal venoit du bailli en charge & des conſeillers badois ſes adjoints : ils avoient uſé d'une procédure ſommaire & cruelle, ſe fondant ſur les déclarations que la torture avoit arrachées à des gens de mauvaiſe vie & réputation. Ils avoient enveloppé dans ces pourſuites un nombre conſidérable d'individus, preſque tout le margraviat étoit compromis; les magiſtrats

ſembloient avoir plus ſongé aux biens des condamnés qu'à la ſage adminiſtration de la juſtice.

Du margraviat de Bade, Geizkofler gagna le couvent wurtembergeois de Herrnfeld, où le duc fait étudier vingt jeunes garçons, qui remplacent les anciens moines fainéans. L'accueil fut honorable & plein d'agrément. Après Herrnalb, les deux voyageurs traverſèrent une très haute montagne & atteignirent Wildbad, bains réputés pour la goutte & la débilité. Les eaux ſont moins chaudes que celles du margraviat, d'où le dicton : « Wildbad profite à l'un, nuiſible à l'autre. »

Les ſources chaudes jailliſſent dans la ville même de Wildbad. Celle-ci compte ſeulement douze maiſons, mais très ſpacieuſes, de bonne & commode conſtruction. Les hôteliers qui les habitent ſont abondamment pourvus de poiſſons & autres victuailles ; ils peuvent donc traiter fort bien les baigneurs à des prix modérés : le prince de Wurtemberg & les autorités de la ville (elle a un faubourg bâti de peu d'étendue) fixent le prix de chaque plat, prix très abordable. Auſſi, ces bains jouiſſent-ils d'une grande fréquence à cauſe

de leur extraordinaire efficacité, du charme de la contrée en été, du genre de vie agréable, des bonnes & humaines lois que l'Etat édicte en vue des étrangers. Je ne ſuis donc nullement ſurpris de la foule des baigneurs, qui viennent même des pays éloignés, par exemple du Tyrol, voire de la Carniole. Sur la liſte affichée dans la ville, j'ai trouvé Melchior Grieſtetter, de Sterzing, deſcendu en 1545 à l'hôtellerie de la *Source fraiche;* Guillaume Gerhard, de Brixen, en 1551, au même logis; les nobles de Keutſchach, &c., l'énumération en ſeroit faſtidieuſe.

Les eaux coulent entre des rochers; l'endroit où elles jailliſſent eſt couvert d'une grande & haute voûte en forme de pyramide & garnie de galeries. Il y a des pièces diſtinctes pour les gens du commun & pour les perſonnes de condition, pour les hommes & pour les femmes, quoiqu'ils s'y baignent enſemble aſſez ſouvent. On n'a établi que trois catégories : la première comprend les princes, la deuxième les gentilſhommes, la troiſième les bourgeois. Les bains des femmes ſont à part, diviſés de même, en ſorte que les dames nobles ſont ſéparées des autres.

De Wildbad, Luc Geizkofler traverſa le village de Wurzbach, pour arriver à Tunacherbad. Là, il rencontra pluſieurs ſavans & profeſſeurs de Tubingue, entre autres Primus Treuberus, homme très verſé en théologie, émigré d'Illyrie en Wurtemberg pour cauſe de religion, après mille dangers courus en Carniole & en Tyrol. Ces eaux ſont à un demi-mille de Wildbald; on les recommande fort pour les affections du poumon & du foie. Geizkofler gravit enſuite une montagne très élevée ſur laquelle eſt bâtie la ville de Zaglberg, appartenant au duc de Wurtemberg; cette montagne franchie, on paſſe par la ville de Calw & on arrive aux eaux de Cell, bonnes contre la jauniſſe.

Des bains de Cell, Geizkofler gagna la ville de Herrenberg, puis un hameau qui n'en eſt pas fort éloigné, où ſe voit une pierre atteſtant que de cet endroit juſqu'à Straſbourg il n'y avoit, dans les anciens temps, ni ville, ni village, ni hameau, tandis qu'aujourd'hui cette contrée montagneuſe poſſède des villes importantes & des bourgades en quantité.

Dieu aidant, Geizkofler atteignit Tubingue, à ſept milles de Bade. Cette ville eſt cé-

lèbre tant par ſon château, propriété du duc de Wurtemberg, que par ſon Académie riche en juriſconſultes & encore davantage en théologiens. Parmi les principaux on rangeoit le docteur Jacques André *alias* Schmidel, chancelier de l'Académie; le docteur Herbrand, le docteur Schimpf, le docteur Brentig, excellent profeſſeur de théologie; Nicodème Friſchlin, poète diſtingué; le docteur Fiſcher, médecin, & les très célèbres juriſconſultes & docteurs: Nicolas Varenbüler, Fulcius, Vogler & Anaſtaſius. Le jour même de l'arrivée de Geizkofler, ils étoient tous invités à ſon hôtellerie par le préfet de Montbéliard, nommé Tham; grâce à cette heureuſe coïncidence, Geizkofler, admis au repas, vit leſdits profeſſeurs. S'étant concilié leurs bonnes grâces & celles d'un autre convive, le capitaine de Tubingue Axenbach, il jugea bon de prolonger ſon ſéjour pour faire connoiſſance plus ample avec les docteurs & profeſſeurs, ainſi qu'avec le préfet de Montbéliard, homme aimable & cultivé, d'une famille conſidérée, né & élevé à Straſbourg. Ce fonctionnaire entama une longue & aimable converſation dès qu'il ſut que Geizkofler avoit vécu chez ſes amis Jup-

pius & Lubetius. Il l'invita fréquemment avec des docteurs & des étudians nobles, car ses affaires le retinrent à Tubingue plusieurs semaines. Les convives témoignèrent le désir de lier bonne amitié avec Geizkofler; ils l'accompagnèrent jusqu'à Reutlingen.

A l'hôtel de ville de cette cité impériale, on remarque un bélier de siège admirablement construit & d'une longueur incroyable; il date de trois siècles, il est garni d'anneaux de fer; les anciens Allemands, nos ancêtres, s'en servoient en guise de canon. Ce bélier, exposé au public, porte l'inscription suivante: « Sous le règne de l'empereur Ferdinand Ier, toujours Auguste & comte de Tyrol, le Conseil & bourgeoisie de Reutlingen ont exposé publiquement ce bélier comme souvenir pour la postérité, *anno* 1563. »

Poursuivant sa route, Geizkofler atteignit la petite ville de Blaubeuern, où le duc de Wurtemberg se livroit alors au plaisir de la chasse; en un jour il captura près de 100 pièces de gibier. Le 26 août, départ pour Ulm. Le poisson étoit si abondant, que la livre coûtoit 5 pfennings de Souabe; un Wurtembergeois prit, dans la Kunzau, 500

livres de poiſſon d'un ſeul coup. Près du village de Zuſmarſhauſen, Geizkofler & ſes compagnons aperçurent un oiſeau énorme; à coups d'ailes, il mit des villageois qui travailloient aux champs en tel état qu'on ne les revit de pluſieurs jours. C'étoit le diable, dit-on, qui apparoiſſoit ſous cette forme. Luc Geizkofler ne s'en effraya point, & fit ſa joyeuſe rentrée à Augſbourg.

Cette ville, il l'aimoit comme une ſeconde patrie. Que de fois il avoit déſiré la revoir! Il n'y étoit pas né ſans doute, mais il y avoit été élevé par ſon frère Michel; il avoit puiſé ſon inſtruction première aux écoles d'Augſbourg. Auſſi loua-t-il Dieu puiſſant & bon de ſon retour après cinq années d'abſence. Bientôt le célèbre juriſconſulte Georges Fidelius, conſeiller de la ville, l'invita, en compagnie de perſonnages notables : M. Adam Zech, chancelier d'Augſbourg; M. Matthieu Laymann & le docteur Nicolas Eberhart, profeſſeur à Ingolſtadt & conſeiller du duc de Bavière.





CHAPITRE XIV.

L'archevêque de Salzbourg. Séjours à Sterzing. Voyage en Italie. Accident. Maladie à Padoue. Le docteur Mercurialis. La peste. Mésaventures & quarantaines. Image miraculeuse à Padoue. Frère Nass & Maître André le tailleur. Rentrée en Tyrol. Nouveau séjour à Sterzing.

LUC Geizkofler ne resta pas longtemps à Augsbourg; il partit pour Munich & Salzbourg avec son neveu Zacharie. Celui-ci alloit rejoindre son père, Jean Geizkofler, conseiller & receveur de l'archevêque de Salzbourg, Jean-Jacques Kuen de Gelasy, qui l'honoroit de sa faveur. Ce prélat, plein d'humanité invita Luc Geizkofler à déjeuner; son frère Jean souffroit pour l'heure de la goutte. Le prince rappela diverses affaires à l'occasion desquelles, encore chanoine de l'évêché de Brixen, il s'étoit trouvé en rapport avec le père de Luc, conseiller de Ferdinand Ier & commissaire du comté de Tyrol. Aussitôt élu archevêque de Salzbourg, il s'étoit attaché Jean Geizkofler, en souvenir

de la confiance & de l'amitié qui l'avoient uni au père.

Après avoir joui d'une réception aussi large qu'affable, Luc se rendit avec son neveu Zacharie (ses études achevées, il devint conseiller impérial, trésorier & chevalier de l'empire) aux salines de Reichenhall. Ils passèrent par la petite ville de Schwaz, célèbre par ses métaux travaillés, & atteignirent la très jolie ville de Hall. C'est là principalement que se prépare le sel dans de grandes chaudières. Les salines visitées, ils gagnèrent Inspruck, résidence habituelle de l'archiduc Ferdinand, comte de Tyrol. Uriel Geizkofler & ses fils vinrent au-devant d'eux hors de la ville. Après les salutations & les embrassades, Luc Geizkofler prit joyeusement la route de Sterzing, ce *dulce solum natale* dont il étoit absent depuis près de dix années, sans l'avoir jamais oublié. Il y reçut le plus tendre accueil de son frère & de toute la famille; il offrit en présent des livres de prières dorés, achetés à Augsbourg & purs de toute erreur papiste.

Luc Geizkofler passa quelque temps auprès de ses parens & amis, leur racontant ses aventures, en France, en Bourgogne & à Paris après

les noces ſanglantes. Puis il partit pour Veniſe avec ſon neveu Zacharie, un camarade d'études de ce dernier, Jean-Jacques Rehlinger, de Led, & leur précepteur commun, Balthaſar Aſenhaimer, qui fut plus tard créé docteur à Bâle. La mortalité qui commençoit à dépeupler Trente les força de rebrouſſer chemin & de paſſer par les monts Cotobres, en traverſant un col très élevé par des routes affreuſes. Luc Geizkofler éprouva un grave accident : il avoit mis pied à terre, parce que le ſentier étoit pierreux, étroit, eſcarpé & qu'il y avoit danger à reſter en ſelle; il marchoit derrière ſon cheval; l'ayant ſtimulé de la houſſine, il reçut en pleine mâchoire une ruade qui l'auroit précipité du haut de la montagne dans les eaux profondes d'un lac ſi, par le plus grand des miracles, il n'étoit reſté accroché à un buiſſon. Tobie Agſter, le meſſager d'Augſbourg, qui l'accompagnoit, ſe fit dévaler au moyen de deux cordes que tenoient les autres voyageurs; avec les plus grandes peines il parvint à remonter Geizkofler, tout ſanglant & preſqu'inanimé. Comme ce dernier étoit trop faible pour ſe remettre en ſelle, on emprunta une civière dans une chau-

mière iſolée & on le porta juſqu'au hameau le plus proche, à un demi-mille. Là, Tobie Agſter, imprudemment, quoique dans une bonne intention, appliqua un violent coup ſur la mâchoire démiſe; elle reprit ſa place, mais Geizkofler tomba en ſyncope; c'étoit à déſeſpérer de ſa vie. Enfin, un pauvre payſan arrêta le ſang de couler au moyen d'herbages; les réconfortans & les onguens précieux dont un des voyageurs s'étoit muni produiſirent leur effet; le malade revint à lui. On dut le porter encore juſqu'à Kœniſglohe, première localité pourvue d'un médecin ou barbier; il s'y fit panſer; toutefois, il ne pouvait manger ſans de vives douleurs. Le panſement fut renouvelé à Tarvis, où le barbier conſeilla de reſter tant que la mâchoire n'étoit pas en ordre. Mais Geizkofler ne l'écouta pas; avec ſes compagnons qui le ſoignoient avec ſollicitude, il continua ſur Padoue. Il y fut quelques ſemaines entre les mains d'un célèbre chirurgien & ſe rétablit enfin; il put de nouveau manger ſans ſouffrance & remercia Dieu de ſa conſervation & guériſon.

Atteint bientôt après d'une fièvre violente, il appela deux excellents médecins, Jérôme

Capivacca & Mercurialis. Ce dernier accourut; jugeant le cas aſſez grave, il parla de confeſſion & de communion, ſans quoi la guériſon étoit trop chanceuſe. Geizkofler s'excuſa, lui déclarant tout net quelle étoit ſa croyance. Le docteur répondit : « J'ai entendu dire en Italie beaucoup de choſes ſur le compte des Allemands luthériens; vos paroles me prouvent qu'ils ne ſont ni hérétiques, ni païens. Raſſurez-vous, comptez ſur mon zèle à vous ſoigner. J'ai eu déjà l'occaſion de connoître aſſez bien les Allemands & leur religion, lorſque je fus appelé auprès de l'empereur Maximilien II. Je ne vous parlerai donc plus de confeſſion ni de rien de ſemblable & je remplirai loyalement les devoirs de ma profeſſion. » Pour ſon bon vouloir, Geizkofler lui compta d'avance douze ducats. Mercurialis commença le traitement : de la veine d'or il tira près de ſept onces de ſang à l'aide des ſangſues; grâce à Dieu, la cure réuſſit.

Débarraſſé de la fièvre, Geizkofler contracta un autre mal contre lequel la médecine étoit impuiſſante, à ſavoir la diſette d'argent cauſée par des prêts faits à des étudians allemands, par exemple au docteur

Pancrace Holzſchuher, parent de l'évêque de Bamberg, qu'il connoiſſoit de Dôle en Bourgogne comme un homme intelligent, loyal, évangélique, fidèle, & à Sébaſtien Wolff, aujourd'hui avocat & procureur à la Chambre impériale ; tous les deux le rembourſèrent avec remerciemens dès qu'ils eurent reçu leurs lettres de change, qui ſe firent attendre.

En compagnie de ces deux amis & de patriciens nurembergeois, MM. Sigiſmond OErtel, Paul Behem, Schweikhard Wanibold d'Umbſtatt, il vécut à ſi bon compte qu'il ne dépenſoit menſuellement pas plus de 3 couronnes, 1 livre pour la nourriture, 6 livres pour le vin, 7 livres pour le logement. Les étudians allemands avoient fondé une ſociété & des diſcuſſions juridiques ; la peſte les diſpersa, car à Veniſe & à Padoue elle enleva des milliers de perſonnes en 1576.

Geizkoflet ſerait retourné en Allemagne ſi tous les paſſages n'avoient été fermés. Il n'eût pas mieux demandé que de reſter à Padoue, où ſon logement étoit propre & agréable, mais on ne voyoit que tranſporter continuellement des malades. Un jour paſſa une grande voiture remplie de comédiens & de

muſiciens; ces gens s'élancèrent dans la rue, ſe mirent à parler, à chanter, à geſticuler comme à la comédie; ce ſpectacle affreux fit partir de Padoue à l'inſtant même Geizkofler & ſes camarades. Ils n'allèrent d'abord pas plus loin qu'Eſte, poſſeſſion des ducs de Ferrare & plus tard des Vénitiens. Que leur exemple ſerve de leçon aux Allemands pour qu'ils cherchent à temps une retraite dès que la peſte éclate; plus tard, en effet, ils ne peuvent ni avancer, ni rétrograder.

En un lieu plaiſant nommé Arqua, les voyageurs viſitèrent la demeure & le tombeau du célèbre poète François Pétrarque, qui a écrit contre le pape il y a des centaines d'années. A Eſte, ils ſe firent délivrer par le magiſtrat un certificat de ſanté. Ils comptoient gagner Vérone, puis Roveredo, mais aux portes de Vérone, ils furent accueillis avec une grande bruſquerie & des menaces, & on les força de rebrouſſer chemin, malgré l'interceſſion d'amis influens. Ces derniers obtinrent ſeulement que le certificat d'Eſte fut contreſigné, toutefois ſans cachet ni ſceau, car défenſe étoit faite aux *proviſores ſanitatis*, ſous les peines les plus ſévères, de délivrer aucune

paſſe à quiconque venoit du territoire padouan, ſur lequel eſt ſituée la ville d'Eſte. On inſinua pourtant aux voyageurs qu'étant tous Tyroliens, ils pourroient franchir la frontière de leur pays. Sur cette bonne eſpérance, ils prirent la route de Volano, où l'hôtelier leur fit un accueil empreſſé.

Tandis qu'ils ſoupoient & ſe préparoient à jouir d'un repos bien gagné après tant d'aventures périlleuſes, une vingtaine de ſoldats appartenant à la garniſon de la fortereſſe voiſine, la Cluſe de Vérone, entrèrent à l'auberge & demandèrent à voir leur paſſeport. Celui-ci, quoique ſigné à Vérone, ne portoit aucun ſceau ; les ſoldats prétendirent qu'il étoit faux & ſe mirent en devoir de conduire en priſon l'aubergiſte pour le punir d'avoir reçu de tels hôtes. Les voyageurs eurent beau proteſter de leur innocence, & l'aubergiſte leur conſeiller d'offrir une douzaine de ducats. Peine perdue ! Défenſe de reſter une minute de plus, pas même à l'écurie ! Une très forte amende fut impoſée ultérieurement à l'hôtelier. La compagnie ſe vit contrainte de gagner la raſe campagne dans deux chars, par une nuit noire ; elle s'arrêta ſous des arbres près

de l'Adige, le vent souffloit avec violence. Il fallut néanmoins payer le souper.

Un prêtre du village, ému de la conduite inhumaine des soldats, se rendit de bon matin chez le capitaine du château & lui demanda un laisser-passer pour le Tyrol. Le capitaine vint lui-même en plein champ, interpella de loin les étrangers d'un ton affable, s'excusa beaucoup de sa rigueur : les ordres de l'autorité & des seigneurs de la *sanita* de Vérone étoient formels. Un violent orage ayant éclaté sur ces entrefaites, il chargea deux paysans de faire entrer la compagnie dans un souterrain par une brèche, puis il envoya du pain & du vin. Il se déclara tout prêt à donner le passeport; mais sa conviction étoit que, sur le territoire tyrolien, non loin de la Cluse, le passage nous seroit refusé. Il conseilloit en toute sincérité de regagner Este, plutôt que de courir ainsi les routes avec la chance de contracter une maladie au milieu des mésaventures & des périls.

Les voyageurs étoient de retour à Este, lorsqu'un douanier du Tyrol, Wolfgang Postler, vint sur terre de Vérone s'informer si la peste sévissoit encore beaucoup, car on

ſongeoit à rouvrir aux marchands la route de Bozen. Au même moment, Geizkofler & ſes collègues reçurent de leurs amis, fonctionnaires impériaux (entre autres de M. Trautſon, préſident du Conſeil intime de S. M. & capitaine de Stein), des lettres pour les capitaines de la frontière tyrolienne. Malgré ces recommandations, on leur permit ſeulement d'aller juſqu'à Baſſano. Sur les inſtances ſpéciales de Balthaſar & d'Uriel Geizkofler, frères de Luc, le baron de Wolkenſtein écrivit en termes preſſans aux magiſtrats de cette ville. Il conſeilla de ne pas retourner à Padoue, mais de s'embarquer ſur la Brenta, à 5 milles plus loin. Dans la campagne de Padoue, les cadavres giſoient ſans ſépulture, faute de bras. Quel ſpectacle terrifiant!

A Citadella, refus d'héberger les voyageurs; une fois encore ils durent paſſer la nuit en plein champ. Seul, un payſan ſe montra à diſtance avec un peu de pain, de fromage & un pot de vin aigre; ils payèrent ce qu'il voulut, dépoſant l'argent dans le pot. Cette fois auſſi, un violent orage éclata dans la nuit, accompagné d'averſes & d'éclairs; leurs chars couverts devinrent intenables

deux chevaux des attelages s'affaissèrent. La Providence leur permit toutefois d'atteindre vers midi, frais & bien portans, la ville de Bassano, située à 42 milles welsches d'Este. Ils attendirent une heure aux portes que l'autorité consentît à les recevoir, sur la recommandation du capitaine de Wolkenstein. Après avoir un peu mangé & bu à Bassano, ils s'empressèrent de gagner la citadelle tyrolienne de Covelo, établie dans une caverne de la montagne. En dépit d'une forte pluie, le commandant, Jean Winkelhofer, de Krakofel, se fit dévaler par une corde du haut du fort, & il leur souhaita la bienvenue dans la cabane de la douane, en offrant à boire un bon coup; puis il chargea un valet de conduire la compagnie à Primolano, le dernier hameau vénitien, proche de la Scala & de Feltre.

A Primolano, l'hôtelier refusa de recevoir les voyageurs; on leur assigna pour quartier un moulin solitaire, où l'aubergiste leur envoya la nourriture & la boisson. Ils y demeurèrent près de trois semaines, purgeant leur *quarantena*. Après cette longue épreuve, le capitaine leur permit de gagner Grigno,

groſſe bourgade appartenant au baron de Wolkenſtein. L'hôte, un ancien meſſager d'Augſbourg, étoit aveugle, mais il jouoit ſur le damier, connoiſſoit l'argent, marquoit les comptes à la craie, comme s'il eût encore vu clair. Chez lui, ſeconde quarantaine, d'à peu près trois ſemaines. Payſans & bourgeois regardèrent d'abord de ſort mauvais œil les étrangers, juſqu'à la viſite que, du château d'Ivano, l'officier de M. de Wolkenſtein leur rendit en perſonne à l'auberge. Ils eurent auſſi de ſérieux ennuis avec des bandits vénitiens, gens nombreux dans la bourgade, & qui chaque jour les preſſoient de jouer; Chriſtophe Lieb, péager de Grigno, connu de Geizkofler, éconduiſoit doucement ces importuns.

Les étudians allemands de Padoue s'étoient réfugiés à Baſſano & autres lieux; la peſte menaçant de les y ſuivre, ils durent chercher un autre aſile. Geizkofler vit arriver à Grigno pluſieurs de ſes connoiſſances, entre autres le comte Henri d'Ortenbourg, dont la mère étoit née baronne de Spaur. Le capitaine d'Ivano laiſſa promptement partir ce gentilhomme, très lié avec ſon maître. Le manque de chevaux retint pluſieurs jours

encore à Grigno la ſociété de Geizkofler, juſqu'au retour des montures de louage & l'arrivée de celles qu'on ſe procura de côté & d'autre à grands frais. Enfin, Geizkofler reçut l'autoriſatiou de quitter Grigno; il ſe rendit au château d'Ivano pour remercier de ſes bons offices le capitaine Gaſpard Genet, ami de ſes frères aînés. Ce dernier rédigea dans toutes les formes un nouveau certificat de ſanté; comme congé, il offrit à chacun un grand hanap rempli du meilleur vin : « Il faut le vider, dit-il, ſinon point de *teſtimonium!* » Luc Geizkofler & ſon jeune parent Zacharie s'excuſèrent & furent diſpenſés de cette libation.

D'Ivano, les voyageurs gagnèrent la bourgade de Telvana de Borgo, fief du baron de Welfberg. Malgré le *teſtimonium ſanitatis*, l'entrée leur fut longtemps refuſée; plus de deux heures ils attendirent, de nuit, la réponſe du capitaine Chriſtophe Liviano; nourriſſant une ſecrète inimitié contre ſon confrère d'Ivano, il ne tenoit compte du certificat. Quand il connut les noms, il prétendit ne laiſſer paſſer que Luc & Zacharie Geizkofler, Tyroliens notoires; les autres étoient

pour lui des étrangers & des inconnus. Luc Geizkofler déclara ne pouvoir ni ne vouloir se séparer de ses compagnons; enfin, on les hébergea, grâce surtout à l'intercession d'un très digne personnage, Nicolas Carraro, qui dans ses fréquentes visites à Covelo & à Grigno, avoit lié connoissance avec Luc Geizkofler. Ce dernier s'en fut le lendemain remercier Christophe Liviano, lequel répondit: « Volontiers vous aurois-je sur-le-champ accordé l'entrée, sans la crainte des bourgeois, ils étoient capables de vous faire un mauvais parti, car ils ont réclamé à grands cris que nul individu venant des contrées infectées, de Venise ou de Padoue, ne fût logé ni même introduit. Je vous ai donc fait attendre aux portes afin que la nuit vous dérobât à leurs regards. » Spontanément, il contresigna le certificat du capitaine d'Ivano & invita l'aubergiste de Borgo, nommé Funneck, à traiter ses hôtes avec considération.

Deux prêtres italiens logeoient à l'auberge; grâce à leur sorcellerie, M. de Walsperg avoit entrepris des fouilles à Telvana pour la découverte d'un trésor. Ces prêtres déclarèrent à l'hôte que leur *spiritus familia-*

ris refuſoit d'agir auſſitôt que les Allemands entroient dans la maiſon ; aſſurément ce devoit être des hérétiques luthériens : il falloit les loger ailleurs, ſinon les recherches devenoient impoſſibles.

Luc Geizkofler ne fut plus inquiété à partir de Telvana ; par Bozen, grâce à Dieu, il arriva frais & diſpos à la Cluſe, où la mère du comte Henri d'Ortenbourg, née baronne de Spauer, le traita fort honorablement, avec ſon neveu, dans le château inférieur, dit Prainzoll. Elle les fit enſuite accompagner juſqu'à Brixen par ſon fils & par le précepteur de ce dernier, maître Abraham Kolbinger, d'Augſbourg, plus tard conſeiller influent de l'électeur de Heidelberg.

A Brixen, Geizkofler jouit de l'accueil amical de ſon parent, M. Georges Seidel, capitaine qui s'étoit diſtingué à la bataille navale de 1572, ſous don Juan d'Autriche. Un invité, le frère Naſſ, moine fameux qui jouoit le rôle de bouffon, entama une longue diſcuſſion avec Geizkofler au ſujet d'une image miraculeuſe de la vierge Marie. Il prétendit ſavoir de ſource certaine que la peſte avoit ceſſé à Padoue. Il exiſtoit, dit-il, à Padoue,

non loin du couvent des carmes, une belle image de la madone expoſée à la vue du public ſur le mur d'une maiſon bourgeoiſe. La ſainte vierge Marie apparut au préfet, ſoit capitaine de Padoue, Aloys Geſtoio, pendant ſon ſommeil & l'exhorta à mettre ſon image en un lieu plus décent. Deux carmes ayant eu le même ſonge, preſſèrent l'exécution de ce vœu, parce qu'auſſitôt l'image placée dans leur égliſe, le fléau diſparoîtroit. Cette tranſlation s'étoit exécutée en grande pompe au mois d'octobre 1576.

Geizkofler prit d'abord pour une fable ce récit de frère Naff; il ſe ſouvint enſuite d'avoir vu contre une maiſon, dans une rue de Padoue aſſez écartée, ſous une arcade, non loin du palais du capitaine, un tableau repréſentant Marie. De vieilles femmes avoient commencé par prier devant cette image, un cierge allumé à la main; le nombre des dévots s'étoit accru de jour en jour à la nouvelle que la madone préſervoit de la peſte. Geizkofler & d'autres étudians allemands, qu'avoit attirés la curioſité, ne purent s'approcher à cauſe de l'énorme foule agenouillée; à peine étoit-il poſſible de circuler

dans la rue. Comme ils reſtoient la tête couverte, ils parurent ſuſpects d'héréſie. Le populaire s'imaginoit que Dieu avoit envoyé la peſte ſur la ville & l'univerſité, parce que Padoue comptoit en 1576 & 1577 beaucoup d'étudians allemands venus de pays luthériens & ſe ſouciant peu de la meſſe; un mouvement contre eux étoit à craindre. Auſſi Geizkofler & ſes amis avoient-ils quitté Padoue pour Eſte. David Otto leur compta une forte ſomme, car ſans argent ils n'auroient été accueillis nulle part. Ce David Otto ſavoit qui étoit Geizkofler; il lui prêta donc volontiers juſqu'à 1300 florins or & monnoie pour lui & ſes amis, en le chargeant de la répartition. Geizkofler mit cet argent dans une valiſe; un tailleur allemand, maître André Braunegger, connu des étudians, ayant femme & enfans à Veniſe, ſe chargea de la porter juſqu'à Barcha, mais il s'éclipſa dans une ruelle à la faveur de la nuit. Geizkofler le pourſuivit & réuſſit enfin à l'atteindre; le fugitif prétendit s'être égaré dans l'obſcurité; Geizkofler dut ſe contenter de cette mauvaiſe excuſe, parce que la valiſe n'avoit pas été ouverte encore. Preuve qu'un

Allemand italianifé ne mérite guère la confiance de fes compatriotes, preuve auffi que le rifque eft grand d'obliger fon prochain : Geizkofler, en effet, eût été bel & bien tenu de rembourfer la fomme fans aucun recours contre maître André, qui fe fût dérobé facilement à Venife. C'eft chez ce maître André que le frère Naff y avoit appris le métier de tailleur ; il avoit pris la fuite, un prêtre de Brixen l'avoit recueilli & envoyé à l'école, s'étant aperçu qu'il n'étoit pas impropre aux études.

De Brixen, Geizkofler & fes compagnons arrivèrent à Sterzing, où fon frère les hébergea gratuitement. Deux gentilfhommes de la fociété, Albert de Liebenftein, Wurtembergeois (qui avoit pour précepteur le docteur Laurent Zaunberger, plus tard avocat de la ville de Meiningen), & Georges de Stain (fa mère étoit une Wölfflin, de Strafbourg, encore vivante), originaire du haut margraviat de Bade, fe trouvoient à court d'argent ; Luc Geizkofler, avec l'affentiment de fes frères, leur avança 20 florins, dont il fut rembourfé & fincèrement remercié. N'importe, à l'étranger les étudians doivent réflé-

chir avant de prêter, s'ils ne veulent s'expofer eux-mêmes à la détreffe & à la rifée, cas trop fréquent.

Luc Geizkofler demeura quelques femaines à Sterzing auprès de fes frères. Il examina les papiers de feu fon père, & apprit ainfi que ce dernier avoit eu pour condifciples à Bologne un Vintler de Platfch, un de Sarentheim, un Langemantel, Jean de Wangen, un de Rowätfch avec leur précepteur Planer, tous Tyroliens; qu'à Leipzig & à Wittenberg, en 1513, il avoit dépenfé en trois ans 300 florins, & à Bologne, en douze mois, de 1516 à 1517, près de 90 couronnes. Du 13 octobre 1575 au 13 octobre 1576, fon fils Luc avoit dépenfé 243 florins, 51 kreutzers, grâce furtout à la mortalité régnante, caufe de continuels déplacemens; fon féjour en France & en Italie n'avoit guère été agréable, encore moins avantageux pour fes études.

Tandis qu'il jouiffait à Sterzing de la bonne hofpitalité fraternelle, Luc Geizkofler, en joyeux fouvenir des méfaventures paffées, compofa un traité latin intitulé : *De Miferiis ftudioforum feu fcholarum*, encore exiftant; il y relata beaucoup d'hiftoires mémorables arrivées à lui & à fes amis en Italie.

La veuve de M. Antoine de Brandeis, de ſon vivant conſeiller de gouvernement de la Haute-Autriche, née Jochlin, viſitoit ſouvent les frères de Luc Geizkofler pour s'entretenir de religion, car elle étoit zélée luthérienne; elle fut cependant ſi bien retournée & ſéduite par des jéſuites ambulans & le frère Naſſ, qu'elle brûla tous les livres luthériens & ſe prétendit une ſainte.

On reçut une tabelle digne de foi d'où il réſultoit qu'à Veniſe & à Padoue 64 docteurs en médecine étoient morts de la peſte de mars à ſeptembre. A cette époque Geizkofler séjournoit encore à Padoue, parce que MM. Jérôme Mercurialis & Jérôme Capivacca, les deux plus célèbres médecins de la ville, perſiſtoient à ſoutenir qu'il n'étoit pas queſtion de peſtilence ni de *morbus contagioſus;* ils conſeilloient aux étudians allemands de reſter à Padoue, lieu frais & ſalubre. Ne s'épargnant point eux-mêmes à ſoigner les nombreux malades atteints de fièvre ardente, ils acquirent tant de renommée que la Seigneurie de Veniſe leur adreſſa un appel; ils s'abouchèrent donc avec les médecins vénitiens qui avoient l'habitude d'expédier incontinent au

lazareth les fiévreux. Mais il y eut recrudeſcence de l'épidémie au bout de quelques ſemaines, nos deux docteurs rentrèrent vite à Padoue avec la permiſſion de la Seigneurie. Aux écoliers, aux Allemands qui les invitèrent alors, ils racontèrent que les rapports des officiers à la Seigneurie parloient d'une ville de Sicile, Meſſine, où 60,000 individus étoient morts de la peſte. A Veniſe, Padoue, Vicence, Vérone, Brixen, Parme &c., le nombre des victimes dépaſſoit 150,000 en 1576 & 1577. Plus perſonne pour ſoigner le bétail, qui crevoit de faim dans les étables; toutes les bêtes à cornes ou autres des alpages voiſins des lieux infectés furent emmenées ailleurs; on put compter alors paſſé deux millions ſix cent cinquante-quatre mille têtes, rien que dans le territoire de Padoue, Vicence, Baſſano & Citadella. Voilà ce qui ſe lit dans Antoine Riccoboni : *Commentarii de Gymnaſio Patavino*, lib. 3, cap. 14, & lib. 5, cap. 5 : *De Peſtilentia*, anno 1576, & *Gymnaſio revocato*, anno 1577.





CHAPITRE XV.

Séjour à Augſbourg. Les Fugger & les juriſconſultes Decianus & Menochius de Padoue. Immatriculation à la Chambre impériale de Spire. Excurſion à Heidelberg. Hugo Donellus.

AU mois de janvier, Luc & Zacharie Geizkofler partirent pour Augſbourg en traîneau avec leur parent Balthaſar & ſon fils Abraham. Luc & Balthaſar reçurent le meilleur accueil de leur aîné Michel. Tour à tour MM. Marc, Jean & Jacques Fugger les invitèrent à dîner. Leurs Grâces déployèrent une extrême affabilité : elles remercièrent Luc d'avoir, à leur ſollicitation, conſulté ſes chers maîtres de Padoue, les célèbres juriſconſultes & profeſſeurs Tiberius Decianus & Jacobus Menochius, ſur le litige qui ſe démenoit par devant l'honorable Conſeil d'Augſbourg entre elles & Abraham Kazbecker & conſorts au ſujet de pluſieurs milliers de quintaux de mercure & de cinabre.

Luc Geizkofler avoit ſi bien étudié l'affaire au point de vue du droit, & donné des informations ſi complètes aux deux profeſſeurs, qu'ils n'héſitèrent pas à coucher par écrit leur opinion, corroborée de leur ſignature & ſceau. Ils furent très ſatisfaits de la rémunération ; auſſi Geizkofler les trouvoit-il toujours prêts à lui accorder audience & un bon moment d'entretien, à la grande ſurpriſe des autres Allemands, un peu jaloux de le voir à l'auditoire, après le cours, n'importe où, jouir de la faveur rare d'un amical *alloquium* & *colloquium*.

Dans la ſuite, chaque fois que Geizkofler le conſulta pour Matthieu Laymann ou d'autres, M. Jacques Menochius ne manqua jamais d'envoyer la réponſe demandée. MM. Fugger & leur avocat, le docteur Matthieu Laymann, apprécièrent hautement les démarches de Geizkofler : les deux profeſſeurs de Padoue jouiſſoient, en effet, d'une conſidération telle, que l'honorable Conſeil d'Augſbourg trancha ce grave différend en faveur de MM. Fugger, malgré l'avis contraire des juriſconſultes de l'Univerſité d'Ingolſtadt & d'autres docteurs, comme le prouvent les

reſponſa qui ont été publiés. Cet important ſervice engagea MM. Fugger à s'occuper du ſort de Geizkofler ; ils lui dirent que s'il avoit deſſein de paſſer quelque temps à Spire pour ſe former à la pratique & à la procédure de la Chambre impériale, ils s'engageoient, ainſi que leur vieil avocat Laymann, à l'employer contre honnête rétribution.

Sur cette gracieuſe promeſſe, Geizkofler partit pour Spire avec le docteur Conrad-Pius Peutinger, autre avocat de MM. Fugger. Se conformant à leurs inſtructions, ils retirèrent toutes les pièces dépoſées chez les héritiers du docteur Hafner, procureur à la Chambre impériale, & pour remplacer le défunt, choiſirent le docteur Jean-Michel Vaius. Leurs Grâces lui écrivirent de communiquer à Geizkofler toutes leurs affaires; elles en avoient alors plus de 56 pendantes à la Chambre impériale. Vaius fut auſſi prié d'initier Geizkofler à la procédure & de lui rendre tous les bons offices.

Grâce à ſes recommandations, Geizkofler trouva faveur auprès d'autres procureurs & avocats, le docteur Morth, le docteur Wilhelm, le docteur Raminger, le docteur Kirch-

wang, le docteur Gödelmann, ainſi qu'auprès de MM. les aſſeſſeurs, tels que le docteur Nicolas Eiſner, le docteur Pfeilſticker, le docteur Nicolas Rueff, le docteur Melchior Trechſel, le docteur Micaël Funck, préſenté par la Saxe électorale, & Reichard de Sickin gen, camérier impérial. Ce dernier, encore célibataire, prenoit penſion avec Geizkofler & d'autres praticiens chez M. le licencié Rotſen (auparavant chancelier du prince-évêque de Spire & plus tard avocat à la Chambre impériale), mais il logeoit chez M. Chriſtophe Engelhart, homme ſavant & très cultivé, propriétaire d'une jolie bibliothèque.

Geizkofler reçut le conſeil de s'annoncer à ceux des aſſeſſeurs qui étoient délégués pour examiner les nouveaux-venus. A la ſuite d'un entretien, il fut convenu, ſelon l'uſage, que deux aſſeſſeurs appartenant aux deux confeſſions feroient ſubir l'interrogatoire dans un conclave ſpécial. Voici les queſtions poſées à Geizkofler & à d'autres :

1° Dans quelle Faculté avez-vous étudié ?

2° Où & combien de temps ?

3° Etes-vous docteur ou licencié en droit ?

4° Quels ſont vos projets en venant à Spire ? Par qui & à qui êtes-vous recommandé ?

5° Avez-vous à Spire des procès perſonnels pour vous ou vos amis, ou bien comptez-vous pratiquer excluſivement pour autrui, en vue ſurtout d'apprendre la pratique ?

6° De quels pays êtes-vous ? Quels ſont vos parens ? De quelle autorité relevez-vous ?

7° Acceptez-vous la juridiction de la Chambre impériale ? Promettez-vous à cette dernière honneur, reſpect & obéiſſance ?

Un huitième point concernoit la religion, mais les examinateurs le laiſſèrent de côté quand ils ſurent que Geizkofler, en ſa qualité de Tyrolien, étoit ſujet de S. A. l'archiduc Ferdinand d'Autriche.

Les réponſes à chacune de ces queſtions furent tranſcrites, ſéance tenante, par le bedeau ; après une converſation avec deux ou trois autres aſſeſſeurs préſents dans la ſalle du Conſeil, les examinateurs annoncèrent à Geizkofler qu'il étoit régulièrement placé ſous la juridiction & la protection de la Chambre impériale ; en foi de quoi, le certificat ſuivant lui fut délivré : « *Ex reverendiſ-*

ſimi domini Principio Marquardi, Epiſcopi Spirenſis & Præpoſiti Weiſſenburgenſis, nec non Imperialis Cameræ Judicis, decreto & mandato recipitur & inſcribitur Lucas Geizkofler, juris ſtudioſus, in matriculam perſonarum Imperialis Cameræ, 9 die menſis Martii anno 1577. *Quod ego Auguſtinus Bachman, ejuſdem Cameræ pedellus, manu mea propria atteſtor.* » Le même jour, un François qui ſe propoſoit de ſéjourner à Spire vit ſa requête repouſſée.

De Spire, Geizkofler & ſon bon ami Sébaſtien Wolff, aujourd'hui avocat & procureur à la Chambre impériale, allèrent à Heidelberg entendre le cours public du célèbre juriſconſulte Hugo Doneau, venu de France. Ils l'invitèrent à l'hôtellerie en compagnie de Thomas Craſtus, médecin diſtingué, profeſſeur à Heidelberg, & de Schwikard Wanibold, d'Umbſtatt, conſeiller aulique de l'électeur palatin, leur ancien camarade d'études à Padoue. Le lendemain Wanibold, autoriſé par le grand-maréchal de la Cour, les mena au château & les retint à dîner dans la ſalle même où l'électeur palatin étoit à table avec ſon épouſe, ſon couſin Reichart, comte palatin, des barons autrichiens, outre les am-

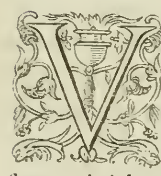
baſſadeurs de Saxe & d'Angleterre. Les collègues de M. le conſeiller Wanibold, entre autres un Wurtembergeois nommé de Pleningen, accoſtèrent avec courtoiſie les viſiteurs, mais ſans leur offrir à boire un coup de plus.





CHAPITRE XVI.

Second ſéjour à Dôle. Epreuves & cérémonies du doctorat en droit. Banquet de promotion. Départ de Dôle. Accident. Exemple de ſévère juſtice. Offres d'emploi. Noces de Michel Geizkofler. Luc Geizkofler au ſervice des Fugger. Son mariage.



ERS ce temps, M. le docteur Jean Tonner, ancien précepteur de S. M. le roi d'Eſpagne & conſeiller aulique impérial, écrivit à Luc Geizkofler qu'il ſongeoit à le propoſer pour un poſte d'aſſeſſeur de la maiſon d'Autriche. Geizkofler préféra attendre, parce que ſes concurrens avoient l'avantage des années & de l'expérience. A cette occaſion on lui conſeilla, pour ne pas être ſupplanté par des poſtulans gradués, de prendre le bonnet de docteur à Dôle, où il avoit étudié & lié connoiſſance avec les profeſſeurs, & de revenir enſuite à Spire.

Luc Geizkofler repartit donc pour Dôle le 3 juin 1577. Des Allemands, entre autres

Albert de Liebenſtein, gentilhomme wurtembergeois, & Chriſtophe Puzmann, licencié en droit, lui avoient retenu pour quelques mois un bon logis; ils lui firent eſcorte. Sa Magnificence le recteur, docteur Joachim-Georges de Preſlaw, à qui Luc Geizkofler alla déclarer ſon deſſein, répondit qu'il devoit choiſir des thèſes de droit, les ſoumettre aux plus anciens profeſſeurs & déſigner le préſident de la diſcuſſion. Geizkofler prit comme *præſes* M. le docteur Claude Chiflet, de Beſançon; celui-ci approuva les thèſes, qui rouloient ſur des matières variées, en particulier ſur le droit de retrait; elles furent, ſelon l'uſage, affichées en divers lieux de l'Univerſité.

Après s'être préparé, le 7 juin à 7 heures du matin, Geizkofler fit ſon entrée en coſtume de gala dans l'auditoire public, eſcorté des bedeaux, du docteur Chiflet & de nombreux étudians allemands. Le docteur Chiflet prononça une harangue aſſez longue, invitant l'aſſiſtance à combattre les thèſes du candidat, rappelant auſſi que ce dernier avoit étudié à Dôle, raiſon pour laquelle il poſtulait le doctorat. La diſcuſſion ſe prolongea juſqu'à dix heures. Puis Geizkofler, dans une courte

allocution, remercia M. le préſident, les oppoſans, les auditeurs. Il fut reconduit à ſon domicile par les étudians & le docteur Chiflet, les bedeaux avec leurs maſſes ouvrant la marche. Il fit hommage au docteur Chiflet de 3 ducats pour ſa peine & pour les livres prêtés. Avis fut donné à Geizkofler d'accompagner, le dimanche ſuivant, Sa Magnificence le recteur & les profeſſeurs à la chapelle de l'Académie : il y devoit, après la grand'-meſſe, renouveler ſa requête d'être admis aux honneurs du doctorat, s'il n'en étoit jugé indigne.

Après s'être concertés dans la chapelle, les profeſſeurs invitèrent Geizkofler à ſolliciter le grade de *baccalaureus utriuſque juris*, avec diſpenſe. Cet acte terminé, on le pria de ſe retirer un inſtant. On le rappela bientôt & le recteur lui demanda combien ſes reſſources lui permettoient de payer au *Collegium*. Geizkofler déclara qu'il verſeroit la même ſomme que ſes prédéceſſeurs, & il s'en tint à cette réponſe, malgré l'inſiſtance du recteur à lui faire articuler un chiffre précis. Nouvelle ſortie. Quand le candidat rentra, le recteur lui apprit qu'il auroit à payer 23 couronnes, à

3 francs chacune, auſſitôt la première épreuve terminée. Ce point réglé, le collège de l'Univerſité ſe réunit devant l'autel; là, Geizkofler interpellé, ſollicita de nouveau le baccalauréat avec diſpenſe. Il ſe retira un inſtant. A ſa rentrée, le *rector magnificus* lui adreſſa quelques paroles & conclut en ces termes : « Soyez donc *baccalaureus utriuſque juris* au nom du Père, du Fils & du St-Eſprit, amen ! »

A l'iſſue de la cérémonie, les aſſiſtans s'en furent déjeuner chez le recteur & à ſes frais. C'eſt l'uſage que les étudians, qui accompagnent le recteur à la meſſe du dimanche, boivent chez lui de bon vin à déjeuner. Geizkofler fut donc créé bachelier ce dimanche-là. Auſſitôt après le déjeuner, & ſur le conſeil du docteur Chiflet, il alla trouver le *profeſſor primarius* de droit canon, Dorotheus de Feldbach, & le profeſſeur de droit civil, Mongeot de Boiſſet, pour qu'ils lui déſignaſſent les deux textes à expliquer ſelon la méthode ſcolaſtique au premier examen. Le docteur Dorotheus déſigna le *Cap. : Quam pernicioſum de uſuris*, & le docteur Mongeot, le *Cap. : De pactis inter empt. & vend.* Alors Geizkofler envoya le bedeau-chef porter aux

profeſſeurs de droit ordinaires un billet les informant que le lendemain, vers 1 heure de l'après-midi, en la demeure du docteur Mongeot, il commenteroit les ſuſdits paſſages; car on n'accorde pas plus de 24 heures, la nuit compriſe, pour traiter les ſujets impoſés.

Le 9 juin, à l'heure fixée, Geizkofler revêtu de la robe longue, coiffé d'un bonnet carré, eſcorté de trois bedeaux portant les maſſes & les livres, arriva chez le docteur Mongeot. Dans une chambre particulière, & en préſence de trois profeſſeurs ordinaires, le candidat aſſis & la tête couverte, ſelon l'uſage, récita d'abord par cœur les deux textes du droit canon & du droit civil, puis il ſe mit à les expliquer ſelon la méthode ſcolaſtique : 1° connexion entre le titre & le ſujet; 2° courte introduction; 3° diviſion du ſujet; 4° contenu; 5° concluſion; 6° argumens; 7° objections; 8° ſolution des controverſes; 9° additions & remarques, & enfin brèves conſidérations ſur les points importans. Cet expoſé dura une heure. Le docteur Mongeot avança enſuite trois argumens; le docteur Dorotheus & le docteur Chiflet énoncèrent

plusieurs objections. Geizkofler tint résolument tête à ses adversaires qui, à la mode italienne, noyoient dans un déluge de paroles leurs raisonnemens entortillés. Enfin, comme au bout de deux heures passées, il falloit bien clore la séance, on invita le candidat à déposer les 23 couronnes, formalité obligatoire avant l'admission au deuxième examen. Il s'exécuta sur-le-champ, la couronne comptée à 3 francs, soit 27 batzs, la somme équivaut à 41 florins et 28 kreutzers.

La veille, à la chapelle, en fixant le chiffre de 23 couronnes, on avait recommandé à Geizkofler de ne pas dire à combien il étoit taxé. Pour quel motif? Geizkofler l'ignoroit, mais c'est l'usage constant. Il a su que d'autres ont payé la somme; elle n'est réduite à 18 couronnes que pour les candidats tout à fait méritans & sans fortune, s'ils ne sont pas déjà bacheliers ou licenciés, les bénéficiers paient jusqu'à 30 & 40 couronnes.

Quand Geizkofler eut déposé les 23 couronnes, les trois professeurs le prièrent de se retirer avec ses camarades allemands. Ils le rappelèrent, et le premier des professeurs lui annonça en quelques mots qu'il avoit été

jugé digne d'être admis au ſecond & rigoureux examen ; l'aſſiſtance en étoit priſe à témoin & ſe rappelleroit cette déclaration. Le candidat regagna ſon logis; il fit ſervir aux bedeaux & à ſes compatriotes une collation qui lui coûta 5 francs, ſoit 3 florins.

Le 10 juin, Geizkofler acheva l'éloge de l'Académie & la harangue de remerciement qu'il devoit débiter à la cérémonie de ſa promotion. Il s'entendit avec ſon *diſputator*, Chriſtophe Puzmann, licencié *utriuſque juris*, ſur le ſujet à traiter. Il choiſit pour aſſeſſeur un Bourguignon, docteur en droit, chargé de prononcer, ſelon l'uſage, l'éloge de Geizkofler en le préſentant au ſeigneur vice-chancelier.

Le 11 juin, à 7 heures du matin, le candidat, en robe longue et bonnet carré, eſcorté de trois bedeaux & de ſept Allemands, ſe rendit chez le vice-chancelier de l'Univerſité, Louis du Tartre, abbé de Bellevaux; il le pria de lui déſigner deux queſtions de l'un & l'autre droit à traiter le lendemain au ſecond, &, ſuivant le terme conſacré, rigoureux examen. Le vice-chancelier répondit qu'il laiſſoit chacun libre de choiſir un texte à ſa conve-

nance. Geizkofler le remercia; rentré au logis, il prit pour le droit canon le chapitre : *Si hæredes de testam. & ult. volunt.*, & pour le droit civil : *L. Obligatione generali D. & de pignor & hypoth.*

L'après-midi, huit Allemands allèrent de la part du candidat inviter, suivant l'usage, à la promotion les conseillers royaux, les docteurs, les barons & autres notables gentilshommes. Un Strasbourgeois nommé Grabisdada portoit la parole. Le chef des bedeaux avec la masse d'argent les accompagna dans les rues. Leurs invitations faites, les Allemands prirent part à la collation habituelle; Geizkofler y dépensa 4 francs de Bourgogne, soit 2 florins, 24 kreutzers.

Le 12 juin, à 7 heures, dans l'auditoire de droit civil, Geizkofler passa devant les professeurs ordinaires le second examen, dit le rigoureux. Après avoir interprété une heure durant les textes choisis, il adressa une allocution aux professeurs, les priant de juger l'examen d'après l'équité plutôt qu'en stricte justice. Cette épreuve fut plus longue que la première, moins difficile toutefois. Les Allemands attendoient dans une autre salle, où

le chef des bedeaux leur ſervit à déjeuner des pâtiſſeries & du vin; coût 20 ſous, ſoit 36 kreutzers.

L'épreuve terminée, Geizkofler ſortit. Puis on lui dit d'appeler les Allemands comme témoins : en leur préſence, le principal profeſſeur déclara, au nom du *Collegium*, qu'à l'unanimité le candidat avoit été jugé digne d'être créé *doctor juris*, l'après-midi du jour même. Geizkofler fut ſolennellement reconduit au logis par ſes témoins allemands, MM. les profeſſeurs & les trois bedeaux.

Après le déjeuner, à une heure, le *rector magnificus*, le Collège au complet, des conſeillers royaux & des docteurs, une foule d'étudians vinrent chercher le récipiendaire à ſon domicile pour le ramener en coſtume de docteur à l'auditoire public; des joueurs de fifre & de flûte précédant le cortège. La ſalle étoit richement ornée de tapis, chaque ſpectateur avoit ſon ſiège ſelon ſon rang. Une fois tout le monde aſſis, Geizkofler au centre, à une table à part, le ſeigneur recteur, revêtu d'une robe rouge, prononça un diſcours de circonſtance & pria le vice-chancelier, debout dans la chaire, de proclamer le candidat licencié

en l'un & l'autre droit. Le vice-chancelier parla de la confidération que les dignités académiques procurent au favant & des progrès qu'elles font accomplir à la fcience. Puis il avertit Geizkofler qu'avant d'obtenir la licence, il devoit jurer de toujours honorer S. A. le duc & comte de Bourgogne ainfi que l'Univerfité de Dôle, de s'oppofer virilement à tout ce qui leur feroit nuifible, & de ne jamais poftuler une feconde fois le même grade. Pas un mot de fa religion. Geizkofler prêta ferment, les doigts étendus fur un livre qu'apporta le bedeau. On le fit lever & le vice-chancelier, en fa qualité de fondé de pouvoirs, le créa licencié en l'un & l'autre droit, au nom du Père, du Fils & du St-Efprit, amen. Geizkofler regagna fa table & fon fiège.

On diftribua aux profeffeurs, aux docteurs & aux étudians notables de petites branches garnies de glands en fucre, qu'ils emportent chez eux. L'apothicaire fit payer ces rameaux 5 couronnes. Après cette diftribution, l'affeffeur, qui doit toujours être un docteur ou licencié, commença un difcours fur le récipiendaire, fon origine, fes parens, fon édu-

cation, ſon ſavoir, priant au nom du Collège le vice-chancelier de le nommer docteur en droit. L'aſſeſſeur reçut les honoraires accoutumés, ſoit une couronne de France, & après le doctorat une demi-livre de ſucre.

Cette aſſez longue harangue finie, le candidat monta dans la chaire à côté du vice-chancelier. En quelques mots il propoſa comme thèmes de la diſcuſſion deux paſſages de l'un & l'autre droit : 1° *ex. cap. Statuimus, de tranſact. : Utrum tranſactio ſuper decimis. facta valeat*; 2° *ex. cap. C. Si quis duobus hered. inſtit. & C. domum : Utrum in interdicto remperandæ poſſeſſionis fructus qui percipi poterant, ſint reſpectu ipſius ſpoliati, an ſpoliatoris æſtimandi & taxandi.* L'oppoſant, un licencié allemand engagé d'avance, pouſſa de nombreux argumens contre les thèſes ſoutenues; le candidat lui répliqua brièvement; l'oppoſant maintint ſes dires & fit mine de prolonger le débat; alors, fidèles à la tradition, les étudians lui coupèrent la parole en faiſant du bruit. L'uſage autoriſoit Geizkofler à ne donner qu'une demi-couronne au *diſputator,* mais comme il avoit rendu d'autres ſervices, le cadeau fut d'une couronne entière, ſoit 1 florin 48 kreutzers.

Après la dispute, le récipiendaire récita par cœur un discours : il ne rouloit pas, comme d'ordinaire, sur les mérites de la science juridique, mais sur l'Université de Dôle, sa fondation, son âge, ses privilèges, son renom, &c. Se tournant vers le seigneur vice-chancelier, il le pria de vouloir bien lui conférer, en vertu de ses pouvoirs, les insignes du doctorat, puisque le Collège de l'université l'en jugeoit digne ; il garderoit à l'Académie & à lui, vice-chancelier, une reconnoissance éternelle de cette faveur. Le vice-chancelier fit alors un long éloge de l'instruction & des bonnes études, puis accomplissant diverses cérémonies qui sont toutes relatées dans le diplôme, il conféra au candidat les insignes de docteur en droit.

Dans une harangue assez ample, le nouveau gradué remercia d'abord Dieu puissant & bon, source de toute sagesse & de tout bien, puis le *rector magnificus*, le vice-chancelier & les professeurs de l'avoir estimé digne d'un pareil honneur, ensuite les hauts conseillers royaux, les barons & gentilshommes, les docteurs & étudians qui avoient daigné rehausser de leur présence la solen-

nité. Après que le chef des bedeaux eut débité un compliment de circonſtance en vers, l'aſſiſtance quitta la ſalle pour aller en cortège à l'égliſe du couvent des cordeliers.

En tête marchoient les fifres, les joueurs de flûte & les muſiciens; ſuivoit le *rector magnificus* ſeul; puis le nouveau docteur, puis le vice-chancelier, ſon adjoint à ſa gauche; puis ſelon leur rang les profeſſeurs, les conſeillers, les étudians deux par deux, tenant en mains les ſuſdites branches de ſucrerie, en ſigne de réjouiſſance. On reſta dans l'égliſe le temps de dire un *Pater noſter;* le cortège reſſortit dans le même ordre & reconduiſit à ſon domicile le nouveau docteur, le félicitant par geſtes & paroles.

Tel eſt le récit fidèle de l'acte de promotion. Selon l'uſage, Geizkofler diſtribua aux profeſſeurs & conſeillers quelques livres de ſucre; le recteur en reçut pour ſa part une demi-livre, coûtant 9 gros, ſoit 27 kreutzers; le vice-chancelier une demi-livre également, ſoit 27 kreutzers; les proviſeurs de l'Académie, MM. de Bellefontaine, de Bellevoi, Froiſſard, Ferdinand Berres, une livre & demie entre eux quatre, ſoit 1 florin 21 kreutzers; les deux

profeſſeurs ordinaires de théologie, MM. Berthaud & Odne, une livre, ſoit 54 kreutzers, les trois profeſſeurs ordinaires de droit, le docteur Boiſſet, le docteur Dorotheus & le docteur Chiflet, une demi-livre chacun, ſoit 1 florin, 21 kreutzers; le profeſſeur ordinaire de médecine, M. Froiſſard, une demi-livre, ſoit 27 kreutzers.

L'aſſeſſeur reçut également une demi-livre de ſucre; M. le licencié Puzmann, le *diſputator*, une demi-livre, ſoit 27 kreutzers; les Allemands qui s'étoient chargés de faire les invitations, une livre entière, coûtant 18 gros, ſoit 45 kreutzers; il en revenoit une demi-livre auſſi au bedeau-chef, mais comme il préféroit de l'argent, il eut 27 kreutzers & les ſix ſous-bedeaux 18 gros, ſoit 54 kreutzers, au lieu de la livre entière de ſucre à laquelle ils avoient droit. En ſus des honoraires accoutumés, Geizkofler leur donna 20 ſous, ſoit 36 kreutzers, pour avoir porté les maſſes à la promotion; il paya 30 ſous, ſoit 54 kreutzers aux fifres, joueurs de flûte & muſiciens; 4 gros, ſoit 12 kreutzers au marguillier qui avoit ſonné la cloche à l'ouverture de la cérémonie; 2 gros, ſoit 6 kreutzers pour la lo-

cation des tables & bancs que le bedeau avoit placés dans la ſalle ; 10 kreutzers au bedeau du vice-chancelier ; 10 ſous, ſoit 18 kreutzers pour la location de la robe en ſoie de docteur & du bonnet carré.

Le lendemain de la promotion, Geizkofler invita le recteur, les barons de Herberſtein & pluſieurs autres notables allemands. Les barons ne vinrent pas, ſe propoſant de partir le lendemain de bonne heure pour Lyon. Les convives furent le recteur, docteur en droit ; Chriſtophe Puzmann, licencié ; les deux frères Jean-Frédéric & Jean-Charles Bozhemius, de Straſbourg ; Frédéric-Auſtratius Saxo, de Hambourg, précepteur de pluſieurs gentilſhommes ; les étudians qui avoient fait les invitations, Jean Heller & Jacques Gradiſdada, tous deux de Straſbourg ; Matthieu-Ulpien Moſer, fils du chancelier d'Inſpruck ; les frères Sébaſtien & Wolfgang Zorn, de Plobeſheim ; Adam de Metternich, à Leuwell, duché de Juliers, & ſon précepteur Antoine Varus, de Weimar, & le bedeau-chef Michel Nargécus. Tous dînèrent au logis du nouveau docteur, qui les traita brillamment ; le repas lui coûta 15 francs, ſoit 9 florins. Son intention étoit

d'inviter les professeurs, mais on lui fit entendre qu'ils n'accepteroient pas, car les frais occasionnés par cette habitude empêcheroient beaucoup d'étudians de venir à Dôle prendre le doctorat, d'où résulteroit une grande perte pour les professeurs.

Bien des années auparavant, afin de réduire les frais au strict nécessaire, on avoit interdit à Dôle les festins de promotion; mais la plupart des Allemands régalaient leurs compatriotes, malgré la défense. Geizkofler, craignant de commettre une contravention, consulta le recteur; celui-ci le prévint qu'il se feroit une très mauvaise note auprès des Allemands, s'il n'invitoit pas les principaux d'entre eux & ses amis particuliers, à l'exemple de ses prédécesseurs. Il s'exécuta donc assez à contre-cœur vu la détresse de sa bourse; mais pouvoit-il encourir le reproche de ladrerie? Les convives se montrèrent fort gais & grands amateurs du vin de Bourgogne; peut-être eussent-ils même franchi les bornes des convenances sans la présence du recteur. Ce que coûta cet acte de courtoisie nullement obligatoire, on l'a vu plus haut.

Le 13 juin, le chef des bedeaux apporta

au nouveau docteur ſon diplôme muni par le recteur du ſceau de l'Univerſité; coût 2 couronnes, ſoit 6 francs ou 3 florins 36 kreutzers.

Le 14 juin, Geizkofler régla compte avec ſon hôteſſe, une veuve demeurant proche des auditoires; il avoit paſſé 12 jours chez elle; il paya 7 gros & 1 petit blanc par jour, en tout 7 francs & 3 gros, ſoit 4 florins 12 kreutzers. Cédant aux inſtances de cette femme avide, il lui compta, en outre, 1 couronne, ſoit 1 florin 48 kreutzers pour la peine que lui avoit donnée l'arrangement du repas. La ſervante & le valet eurent 2 francs, ſoit 1 florin 12 kreutzers.

Geizkofler étoit donc reſté 12 jours à Dôle, aux fins d'y prendre le bonnet de docteur; en frais & cadeaux il dépenſa 96 florins 27 kreutzers.

Tout étant terminé & congé pris des principaux profeſſeurs ainſi que des Allemands, Geizkofler partit, le 14 juin, ſur un cheval de louage; vers 3 heures, il atteignit le village de Ranchot où il paſſa la nuit. Le 15, il repartit de bon matin et entra vers 10 heures à Beſançon; il y déjeuna à *la Couronne*. Comme ſa bête étoit déjà fatiguée, il en loua une autre &

continua ſon voyage à midi. Survint un grave accident : le cheval, très foible, s'abattit ſur la route pierreuſe; Geizkofler ſe ſentit incapable de ſe relever, tant étoit vive la douleur au pied droit; des payſans le rapportèrent à Beſançon, qui n'étoit pas éloigné, à l'auberge où il avoit déjeuné. Le chirurgien, après avoir examiné & manié le pied, déclara que les muſcles étoient ſimplement froiſſés; il ſuffiſoit de prendre patience & de garder tranquillement le lit juſqu'à nouvel ordre.

Geizkofler uſa d'huiles & de remèdes pour calmer le mal. Il repartit pour Straſbourg & y arriva le jour même que Zacharie, le fils de ſon frère Jean, ſubiſſoit un examen public ſur les *ſponſalia;* le préſident étoit M. le docteur Hubert Giphanius, de Belgique, qui plus tard changea de religion & devint profeſſeur de l'Académie d'Ingolſtadt, puis conſeiller aulique de l'Empire à Prague. A Straſbourg Luc Geizkofler logea chez ſon vieux précepteur & ami, le juriſconſulte Laurent Tuppius.

En continuant vers Spire, il atteignit la petite ville de Germersheim, ſujette de l'électeur palatin. On venoit d'y punir de mort un homme coupable d'adultère avec une

fille, & d'y noyer une femme qui avoit eu commerce avec un homme marié. Par crainte de la mort, ce dernier encore jeune, avoit tenté dans la priſon de ſe couper le membre viril, la négligence du geôlier lui ayant laiſſé un petit couteau mal aiguiſé; le gardien qui lui apportoit ſa nourriture le trouva baigné dans ſon ſang. Le chirurgien appelé en toute hâte réuſſit à le ſauver; toutefois l'autorité n'accorda pas la remiſe de la peine. Geizkofler eſtime que cet exemple de ſévérité mérite une place dans ſes ſouvenirs de voyage.

Le 5 juillet, Geizkofler rentrait à Spire après une abſence de ſix ſemaines, moins deux jours. Il y trouva des lettres de Salzbourg & de Haguenau : deux emplois lui étoient offerts, l'un au nom de l'archiduc Ferdinand, à la préfecture de Haguenau, l'autre à la cour de l'archevêque de Salzbourg. Sur le conſeil de ſon frère Michel, il répondit par un double refus ; dans l'une & l'autre ville, il craignoit de ne pouvoir librement pratiquer ſa religion.

Michel Geizkofler le convia à ſes noces : il épouſoit une noble & ſage veuve, Mme Félicité Suiter, fille de feu Melchior Suiter de

Windach, docteur en droit & chancelier de l'électeur palatin Frédéric. Luc Geizkofler partit donc pour Augſbourg; il prit part avec cinq de ſes frères aux feſtins & cérémonies nuptiales, en la maiſon de M. Charles Wolfgang Rechlinger de Windach, dont la femme étoit la ſœur germaine de la mariée. Les nouveaux époux ſupportèrent chacun la moitié des frais qui s'élevèrent à 1000 florins environ, ſans compter les habits.

Sur la nouvelle de la préſence en leur ville de Luc Geizkofler, le futur avocat des puiſſans barons de Fugger, pluſieurs bourgeois d'Augſbourg vinrent lui propoſer des mariages, tantôt avec des jeunes filles, tantôt avec des veuves; c'eſt une façon de plaire à ſes amis & de ſoigner ses propres intérêts. Geizkofler déclara ſa ferme réſolution de reſter célibataire juſqu'à ce que ſa fortune lui permît de ſoutenir décemment lés charges ſi lourdes du mariage; le ſouci de ſon rang d'époux & de docteur lui commandoit de renvoyer à plus tard tout projet d'union.

Sur ces entrefaites, MM. Fugger prirent Luc Geizkofler à leur ſervice. Dés lors il fut preſque continuellement abſent d'Augſbourg,

leurs affaires l'appelant à Prague, à Vienne, en Autriche, en Moravie, en Bohême, en Mifnie & ailleurs. La liquidation de la fucceffion de la baronne Marie d'Eizing, veuve du baron Michel d'Eizing & fœur des MM. de Fugger, le conduifit à plufieurs reprifes dans ces contrées, en ces temps ravagées par une pefte terrible. Cette affaire terminée avec l'aide de l'Eternel, les héritiers, mis en poffeffion, contre toute attente, d'une importante fortune, lui allouèrent 1000 florins d'honoraires.

Peu après éclata le grand procès relatif au fief de Mindelheim, en vue duquel le docteur Luc Geizkofler fit de longs féjours à la Cour impériale. A la fin, les ordonnances de l'empereur Rodolphe, décrétant l'exécution contre Wolfgang de Maxelrain, baron de Waldeck, furent renouvelées, & le feigneur Chriftophe Fugger, ainfi que fon époufe, née comteffe de Schwarzenberg, récupérèrent Mindelheim.

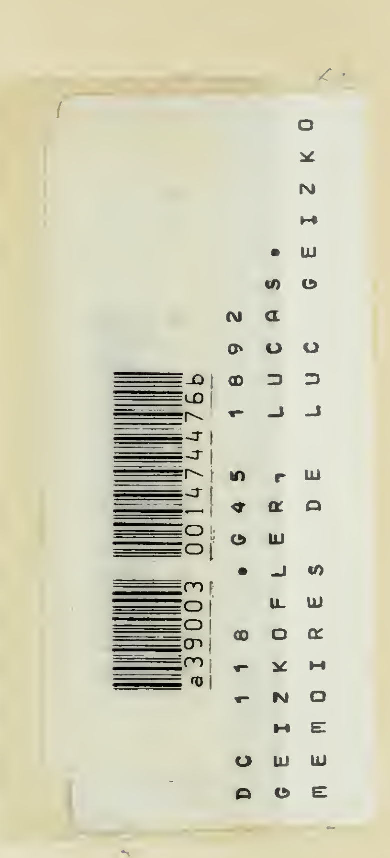
Cette reftitution accomplie, le feigneur Jean Fugger manda de Prague à Augfbourg le docteur Luc Geizkofler & rémunéra fes fidèles fervices fi généreufement, que le moment de contracter une honorable union fembla venu. MM. Fugger eux-mêmes la lui

propoſèrent ; il s'agiſſoit de la nièce de leur agent principal pour les affaires d'Eſpagne, la fille du noble ſeigneur Hörmann de Guetenberg, une jeune perſonne de ſens & de bonne éducation. Grâce à l'entremiſe de MM. Fugger & des proches de l'une & l'autre famille, le mariage fut célébré le 5 mars 1590 à Augſbourg, dans la demeure du feu beau-père. Les époux vivent enſemble depuis vingt ans déjà ; ils ont ſix enfans, que Dieu puiſſant & bon conſerve en ſanté & proſpérité ainſi que leurs parens.

Écrit à Augſbourg en avril 1609.




EN TOVT BIEN


a39003 001474476b
DC 118 .G45 1892
GEIZKOFLER, LUCAS.
MEMOIRES DE LUC GEIZKO

